

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

La passagère de l'amour

Barbara Cartland

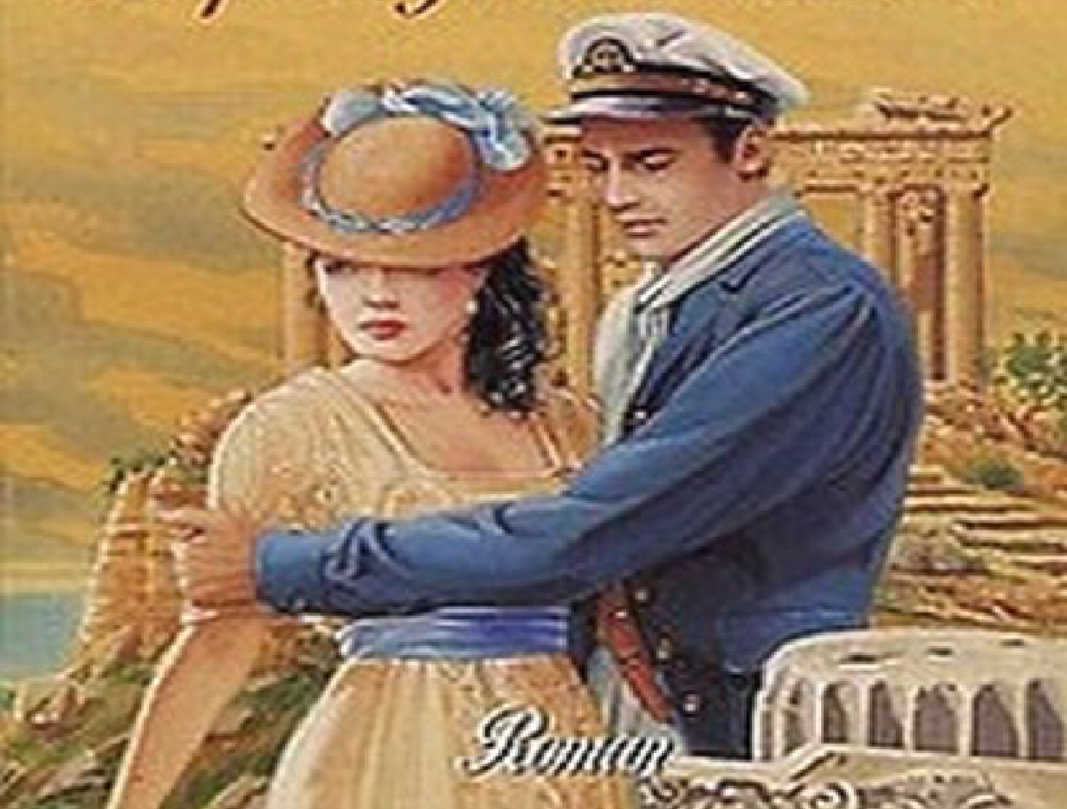
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

La passagère de l'amour



Résumé :

A bord de son yacht La Sirène bleue, le duc de Sherbourne cingle vers l'île de Délos. La reine Victoria l'a investi d'une mission secrète : remettre aux Grecs une statue d'Apollon de grande valeur, jadis dérobée par un archéologue anglais. Mais voilà qu'il découvre à fond de cale une passagère clandestine ! La princesse Thalia est prête à tout pour échapper à sa funeste destinée. On veut l'obliger à épouser un vieillard sadique pour qui elle n'éprouve que de la répulsion. Plutôt mourir que se soumettre à la raison d'Etat. Cruel dilemme pour le duc. Doit-il renvoyer la jeune fille à Athènes ? Mais comment supporter de voir des larmes dans ses adorables yeux bleus ? Thalia est si belle, si pure... Ne serait-ce pas Aphrodite en personne qui se serait réincarnée sur son navire ?

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai fait un voyage en Grèce il y a quelques mois. Comme cela faisait dix-sept ans que je n'étais pas retournée à Athènes, j'y ai forcément trouvé de grands changements.

L'agréable petite ville dont j'avais gardé le souvenir est devenue une énorme mégapole où règne une circulation intense et anarchique.

Mais le Parthénon domine toujours l'Acropole aussi fièrement qu'il l'a fait depuis plus de deux mille ans. Et lorsque l'on voit ses colonnes de marbre blanc étinceler au soleil en se détachant sur le ciel bleu, l'on ne peut s'empêcher de penser que les anciens dieux grecs sont toujours parmi nous...

La civilisation hellénique fut l'une des plus importantes du monde. Le rayonnement exceptionnel qu'ont eu les philosophes, les penseurs, les tragédiens, les scientifiques et les artistes grecs sur le reste de la planète n'est pas près de s'estomper.

Les Grecs n'ont-ils pas écrit les plus belles tragédies, inventé la philosophie et la science politique, bâti les plus étonnants des temples, sculpté les plus magnifiques statues ?

Grâce à leur enseignement, nous savons maintenant qu'il n'y a pas

de limites à notre esprit.

Mais le plus important, à mon avis du moins, c'est qu'ils nous ont appris la réelle signification de l'amour.

Je parle bien entendu du véritable amour, celui qui est à la fois spirituel et charnel, et qu'incarne si bien la déesse Aphrodite.

1870

Tout en nouant sa cravate, le duc de Sherbourne demanda à son valet :

— Avez-vous pensé à dire au responsable des écuries que j'ai l'intention d'essayer mon nouvel attelage cet après-midi, Gates ?

— Oui, milord. Vous trouverez la voiture devant le perron dès que vous aurez terminé de déjeuner.

— J'ai hâte de voir si ces chevaux sont aussi exceptionnels que cela. Lord Longlow, qui me les a vendus, m'a assuré n'en avoir jamais eu d'aussi rapides...

Gates, qui avait l'habitude d'entendre son maître monologuer tout en se préparant, se contenta de hocher la tête sans mot dire.

— Je n'ai pas consulté mon agenda, reprit le duc. Mais je crois avoir un dîner ce soir ?

Il avait légèrement haussé la voix et le valet comprit aussitôt qu'il s'agissait d'une nouvelle question à laquelle il s'empressa de répondre.

— Oui, milord.

Sachant que son maître aurait eu tendance à oublier des obligations sociales qu'il trouvait parfois lassantes, Gates alla jeter un coup d'œil au registre relié de maroquin qui restait ouvert en permanence sur le secrétaire.

— Ce soir, milord, vous êtes attendu à Malborough House par Son Altesse le prince de Galles.

— Vous faites bien de me le rappeler ! J'avais complètement oublié ce dîner.

A mi-voix, comme pour lui-même, le duc ajouta :

— Son Altesse tient absolument à ce que je fasse la connaissance de certains de ses amis qui viennent d'arriver à Londres.

Le duc se dirigea vers la porte.

— Surtout, Gates, n'oubliez pas d'envelopper le cadeau que j'ai choisi pour la princesse Alexandra, dont c'est demain l'anniversaire.

— Je vais en faire un joli paquet, milord. M. Simmonds a trouvé le papier de couleur dont milord lui avait parlé et en a acheté plusieurs rouleaux.

Le secrétaire du duc, Simmonds, exécutait scrupuleusement chacun des ordres de son maître.

— Très bien... dit le duc avant de descendre l'imposant escalier de ce splendide hôtel particulier — l'un des plus beaux de Park Lane.

David de Sherbourne savait que, lorsque les palefreniers amèneraient devant le perron son élégant phaéton laqué de vert bouteille, un petit cercle de curieux se formerait à distance respectueuse. Il y aurait là quelques amateurs de courses qui connaissaient le duc pour la bonne raison que ses chevaux remportaient la plupart des trophées.

Mais le gros de la foule serait constitué par de simples badauds. Le spectacle n'était-il pas de choix ? Les palefreniers tenteraient de retenir de superbes pur-sang prêts à s'élancer, crinière au vent, tandis qu'un impressionnant majordome à favoris blancs surveillerait les deux valets en livrée qui dérouleraient le tapis rouge sur les marches en marbre blanc du perron.

Après s'être hâté de déjeuner, le duc sortit en se coiffant du chapeau que venait de lui tendre un valet.

Un murmure admiratif courut alors dans les rangs des curieux. Avec ses cheveux sombres, sa haute stature et son visage bien dessiné, le duc de Sherbourne était un très bel homme. Les grisettes qui se poussaient du coude en écarquillant les yeux ne s'y trompaient pas...

Le duc alla tout d'abord inspecter les chevaux et jugea qu'ils n'auraient pas pu être mieux assortis. Tous les quatre étaient d'un noir de jais, à l'exception d'une étoile blanche sur le front et d'une touche de blanc sur les crins du fanon, à l'arrière des sabots.

Tout en achevant de mettre ses gants en pécari, il monta dans le phaéton et prit les rênes que lui tendait un garçon d'écurie, tandis qu'un jeune groom en livrée vert et or sautait à l'arrière du léger véhicule.

Le duc de Sherbourne n'eut même pas besoin d'effleurer la croupe des chevaux de son fouet: il lui suffit de desserrer légèrement ses doigts sur les rênes pour que l'attelage parte au grand trot.

Comme dans un ballet bien réglé, le majordome et les quatre valets qui s'étaient alignés sur les marches du perron s'inclinèrent. Et ravie du spectacle, la petite foule applaudit avec enthousiasme.

Lorsque le duc leva son chapeau en souriant pour saluer ses admirateurs, ceux-ci l'applaudirent de nouveau.

Arrivé à Hyde Park Corner, David tourna à droite au milieu d'une circulation très dense. Fiacres, calèches, phaétons et voitures de livraison, tout le monde semblait s'être donné rendez-vous au même endroit ce matin-là !

Ce fut seulement sur la route du château de Windsor que le duc put se détendre et penser à l'entrevue qui l'attendait. Il avait été très

étonné lorsqu'un messager lui avait apporté la convocation royale.

« Pourquoi la reine veut-elle me voir d'urgence ? se demanda-t-il une fois de plus. C'est d'autant plus surprenant que je suis allé au château de Windsor la semaine dernière et qu'elle ne semblait rien avoir de spécial à me dire... Bah, nous verrons bien ! »

Jugeant inutile de se mettre martel en tête à l'avance, il se consacra au plaisir de mener cet attelage exceptionnel.

« Lord Longlow avait raison quand il assurait n'avoir jamais eu d'aussi bons chevaux. Il doit les regretter amèrement ! »

David s'en voulait un peu de les avoir achetés à son ami. Mais lord Longlow avait besoin d'argent de toute urgence pour rembourser les énormes dettes de jeu contractées par son fils aîné.

« Ce pauvre Longlow ! Il était obligé de vendre soit des chevaux, soit des tableaux... Je m'en veux d'avoir en quelque sorte profité de son désarroi, car je sais que c'est la mort dans l'âme qu'il a choisi de se séparer de cet attelage. Mais si ce n'était pas moi qui l'avais acheté, ce serait un autre qui le mènerait en ce moment ! »

Lord Longlow lui avait demandé une fortune pour ces quatre pur-sang, mais le duc n'avait pas hésité une seconde, pour la bonne raison que ces chevaux étaient de toute beauté... et que son ami avait besoin de capitaux.

« Son fils s'est bien mal conduit. Et ce n'est pas la première fois ! Quand je vois les bêtises que font les enfants de mes amis, je suis content de ne pas en avoir moi-même. Ah, je ne suis pas près de me marier, et cela en dépit de toutes les objurgations de ma grand-mère ! »

Celle-ci lui avait écrit récemment pour lui annoncer sa prochaine visite à Londres.

« Elle va de nouveau me harceler... » se dit David sans enthousiasme.

A vingt-sept ans, le duc estimait avoir le temps de fonder une famille et préférait multiplier les aventures. Puisque tant de jolies femmes peu farouches lui tombaient dans les bras, pourquoi aurait-il dû se contenter d'une seule ?

C'était ce qu'il tentait d'expliquer à la duchesse douairière.

— Voyez-vous, ma chère grand-mère, je me conduis un peu comme un chasseur. L'ennui, c'est qu'une fois la proie saisie, je m'en désintéresse et je ne pense plus qu'à la suivante...

— Don Juan, va ! Tu n'as qu'un cœur d'artichaut.

— Possible... Il faut dire aussi que les femmes sont tellement décevantes !

— Comment peux-tu parler ainsi, David ?

— Je serai franc avec vous, ma chère grand-mère. Sachez qu'une fois la conquête faite, la belle que je trouvais pleine d'esprit me paraît

soudain horriblement ennuyeuse. Et cela se produit chaque fois !

— David, tu exagères ! Comment peux-tu oser parler ainsi de... de lady Emma, par exemple ?

La duchesse douairière venait de citer l'une des dernières maîtresses de son petit-fils.

— Lady Emma ? Oh, elle est très jolie ! Mais elle n'a pas grand-chose à dire.

— Comme tu es difficile ! Ah, David ! Quand prendras-tu enfin la vie un peu plus au sérieux ? Quand me donneras-tu un petit-fils ?

— Le jour où je rencontrerai celle qui m'est destinée — si toutefois elle existe !

— Toutes les jeunes filles à marier n'ont d'yeux que pour toi. Cette jolie petite brune aux yeux verts, par exemple...

— De qui parlez-vous, ma chère grand-mère ? Il y a tant de jolies brunes aux yeux verts ou bleus, tant de jolies blondes aux yeux gris ou noirs...

— Tu as dansé avec elle au bal de la comtesse de Claymore. Je crois bien que c'était la fille du marquis de Mountle.

Le jugement tomba, abrupt :

— Une bécasse !

— David !

— Une bécasse, oui ! Comme les autres, elle a surtout envie de devenir duchesse. Mais moi, je n'ai aucune intention d'épouser l'une de ces petites débutantes qui pouffent bêtement derrière leurs éventails !

— Et si tu mourais, que se passerait-il ? lui demandait sa grand-mère, à court d'arguments.

— Rien du tout, pour la bonne raison que je n'ai aucune intention de passer de vie à trépas, répondait-il invariablement.

Le duc ralentit son attelage pour traverser un pittoresque village.

« Je me demande ce que Sa Majesté me veut ! se redemanda-t-il encore. Cela ne me déplairait pas quelle me confie une mission à l'étranger... Je commence à être un peu las de la vie superficielle que l'on mène dans les salons londoniens. »

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de Windsor, sa curiosité allait croissant. Il ne voulait cependant pas attacher trop d'importance à la convocation royale. Peut-être s'agissait-il simplement d'une broutille ? Mais la reine n'avait pas l'habitude d'appeler sans raison ceux qu'elle consultait pour les affaires d'État.

« La dernière fois que je suis allé au château de Windsor, j'ai remarqué une très jolie dame d'honneur... Je pourrai profiter de ma visite pour essayer de la connaître un peu mieux. Et puis avec un peu de chance, je rencontrerai des visiteurs intéressants. »

Il y avait souvent des ambassadeurs ou des diplomates étrangers au

château de Windsor. C'était là que le duc avait eu récemment l'occasion de s'entretenir avec un baron prussien qui revenait d'Asie.

Ce dernier avait su faire un portrait si vivant de la Chine et du Siam que le duc, qui adorait les voyages, avait été immédiatement tenté de partir vers ces contrées lointaines.

L'un des autres diplomates qui se trouvait ce jour-là au château de Windsor revenait d'Afrique, et le duc s'était trouvé tout aussi séduit par sa description des savanes peuplées d'animaux sauvages.

« Il me reste tant de pays à explorer, tant de femmes à aimer... C'est bien simple, une vie n'y suffirait pas ! »

Le troisième homme politique avec lequel il avait eu une longue conversation revenait des Balkans. Au contraire des autres, il n'avait pas d'histoires chatoyantes et exotiques à raconter.

— La situation devient de plus en plus préoccupante là-bas et je ne sais comment tout cela se terminera, avait-il déclaré d'un air soucieux.

Les Britanniques employaient tous les moyens diplomatiques possibles pour stopper l'avancée russe vers les Balkans. Alexandre II, même s'il ne l'admettait pas ouvertement, n'avait pas d'autre but que celui de voir cette mosaïque de minuscules États tomber un jour dans l'escarcelle de l'empire russe.

Les prétentions du tzar rendaient la reine Victoria folle de rage.

« J'espère que ce n'est pas au sujet des Balkans que Sa Majesté veut me consulter, pensa le duc. Il y a déjà assez d'hommes d'État mêlés à cette histoire confuse, officiellement ou pas, pour que je m'en occupe à mon tour... »

Après avoir traversé la jolie ville d'Eton et franchi le pont sur la Tamise, il arriva devant l'impressionnant château de Windsor.

Un jeune écuyer, que le duc avait déjà eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises, le conduisit tout de suite vers les appartements de la reine.

— Sa Majesté vous attend avec impatience, dit-il en arpentant des couloirs sans fin.

— J'avoue que j'en suis encore à me poser des questions au sujet de cette convocation inattendue, remarqua le duc. Y a-t-il eu du nouveau depuis ma venue à Windsor ?

— Pas que je sache, milord.

— Des visites ?

— Beaucoup, comme toujours. Sa Majesté veut être au courant de tout ce qui se passe dans le monde, et nous recevons chaque jour des ambassadeurs.

— Ceux-ci n'ont pas apporté de nouvelles spéciales ?

— Pas que je sache, milord, répéta l'écuyer. Mais on ne me dit pas tout !

La reine Victoria se montrait parfois très mystérieuse. Avec elle, le

Premier ministre était le seul à posséder une clé des fameuses boîtes en cuir rouge qui contenaient des documents ultra-secrets concernant les affaires intérieures comme les affaires étrangères. Le prince de Galles aurait bien voulu être mis au courant de tout cela, mais sa mère lui refusait systématiquement l'accès à ces secrets d'Etat.

L'écuyer, qui devait avoir des instructions pour ne pas faire attendre le visiteur, le fit entrer directement dans le salon privé de Sa Majesté.

Dès qu'il annonça le duc, la reine laissa échapper une exclamation.

— Enfin !

Elle tendit sa main à baiser au visiteur qui s'inclinait respectueusement devant elle.

— Asseyez-vous, David, lui dit-elle. J'ai beaucoup à vous apprendre...

— Ah !

— Et, surtout, j'ai une mission importante à vous confier.

— Je n'en suis pas fâché, fit le duc avec satisfaction. La vie sociale est amusante, mais cela ne dure qu'un temps. On se lasse des réceptions, des bals et des dîners. Il faut dire aussi qu'on y voit toujours les mêmes têtes, qu'on y entend toujours les mêmes inepties...

— Ne prenez pas cet air blasé, David ! J'ai l'habitude de vous voir plus enthousiaste.

— L'inactivité me pèse. Et si Votre Majesté me donnait quelque chose d'intéressant à faire, je serais ravi !

— En auriez-vous assez du monde vain et frivole au sein duquel mon fils se plaît à évoluer ?

Le duc hésita.

— Je ne dirais pas cela aussi crûment, pour la bonne raison que je ne voudrais pas avoir l'air de critiquer des gens qui me reçoivent fort aimablement.

— Toujours aussi diplomate, Sherbourne ! lança la reine d'un ton sarcastique.

— Lorsque votre messenger m'a apporté votre lettre, Majesté, j'étais justement en train de me dire que je ne serais pas fâché de voir les choses bouger.

— Dans quel sens ?

— A vous de me le dire, Majesté ! rétorqua le duc.

La reine Victoria éclata de rire.

— Je devine que vous ne seriez pas mécontent de partir, au contraire de la plupart des gens qui seraient furieux de devoir quitter Londres quand la saison bat son plein. Asseyez-vous donc !

Le duc s'installa sur le fauteuil que lui indiquait la souveraine en disant :

— J'ai hâte d'apprendre les raisons pour lesquelles vous m'avez

fait venir.

— Connaissez-vous le frère de la princesse Alexandra, le roi Georges I^{er} de Grèce ?

— J'ai eu l'occasion de le rencontrer, mais cela fait déjà un certain temps. Je sais qu'il est devenu roi à dix-huit ans à peine...

— Exactement. Vous êtes bien informé, mais cela ne m'étonne pas outre mesure de votre part. Georges, comme on l'appelle désormais, était le prince Guillaume du Danemark. Étant donné qu'il était le second fils du roi du Danemark, il ne s'attendait pas à avoir l'occasion de régner un jour et a été enchanté lorsqu'on lui a proposé un trône.

— Je m'en doute, murmura le duc à qui Sa Majesté n'apprenait rien qu'il ne savait déjà.

Depuis que le roi Georges gouvernait la Grèce, celle-ci avait vu sa surface s'agrandir — tout d'abord grâce à la cession des îles Ioniennes par la Grande-Bretagne.

« Je me demande cependant en quoi cela peut me concerner », se dit le duc qui ne voyait pas encore où la reine voulait en venir.

Il se souvint que le roi du Danemark, assez dubitatif quant aux capacités de son jeune fils, ne lui avait pas immédiatement parlé de la proposition qui lui avait été faite. On racontait que le prince avait été mis au courant en lisant le morceau de journal qui enveloppait son sandwich à la sardine... Ravi d'apprendre qu'il allait devenir roi, il s'était précipité au palais.

Son père l'avait reçu plutôt fraîchement et le jeune homme avait dû surmonter certaines difficultés avant d'obtenir l'autorisation de partir pour la Grèce. Le roi du Danemark s'était enfin laissé convaincre et ne le regrettait pas. Intelligent, plein d'allant, le prince était devenu en dépit de son jeune âge un excellent roi.

Guillaume, devenu Georges, s'empessa d'apprendre la langue du pays qui était devenu le sien ainsi que les us et coutumes des Grecs. Et même s'il lui arrivait parfois d'avoir la nostalgie des blanches contrées scandinaves, il ne quitta pas une seule fois la Grèce durant les quatre premières années de son règne.

Dans les premiers temps, les politiciens grecs tentèrent de profiter de sa jeunesse et de sa naïveté pour servir leurs ambitions personnelles. Mais le jeune roi sut faire preuve de l'astuce nécessaire pour surmonter tous les pièges qui lui étaient tendus — ce qui lui valut l'admiration des hommes d'État.

La voix de la reine ramena le duc à l'instant présent.

— Je voudrais que vous alliez en Grèce.

Il n'hésita pas une seconde.

— Volontiers ! Je suis un grand admirateur de la civilisation hellénique.

— Vous serez chargé de remettre quelque chose au roi Georges.

Quelque chose qu'il appréciera beaucoup, j'en suis persuadée. Cependant il vous faudra agir dans le plus grand secret...

Le duc trouvait tout cela bien mystérieux, mais avant de faire le moindre commentaire, il attendit la suite.

— Je vous fais entièrement confiance, reprit la reine. Vous êtes un homme plein de ressources, capable de trouver des solutions d'urgence...

Elle sourit.

— Sinon vous ne seriez jamais revenu vivant de certains pays étrangers où votre tête était mise à prix !

— Il faut posséder parfois certaines qualités d'improvisation, murmura le duc.

— Et de grande discrétion ! C'est d'ailleurs pour cela que je vous ai choisi. Personne, en Angleterre, ne devra soupçonner que je vous ai confié une mission secrète spéciale.

— Votre Majesté n'a aucune crainte à avoir : je serai muet comme une tombe.

La reine esquissa un sourire.

— Il faut dire qu'au contraire de certains messieurs, vous ne faites jamais de confidences aux jolies femmes qui ont vos faveurs.

Le duc toussota d'un air faussement gêné.

— Qu'en savez-vous, Majesté ? demanda-t-il avec un petit rire.

— Si vous aviez tendance à trop parler, on en connaîtrait davantage à votre sujet. Ce qui n'est pas le cas : vous êtes l'homme le plus mystérieux du monde !

—Voilà le genre de compliment qui me plaît, fit le duc d'un ton léger. Mais je vous avouerai que je n'ai pas grand mal à me montrer mystérieux.

— Pourquoi donc ?

— Pour la bonne raison, Majesté, que les jolies femmes n'aiment guère écouter et préfèrent parler — de préférence d'elles-mêmes ! Elles ont tendance à estimer que leur petite personne est le centre du monde.

La reine éclata de rire.

— Là, vous n'avez pas tort... La vanité de certaines de ces dames me sidère.

Redevenant sérieuse, elle reprit :

— La mission que je vais vous confier, David, doit être menée dans le secret le plus absolu.

— Je l'ai bien compris, Majesté.

Le duc respira à pleins poumons. Il ne savait pas encore ce qu'il allait devoir faire, mais il se sentait soudain plein de vitalité.

Une nouvelle aventure allait commencer, il en avait le pressentiment...

2

Après un long silence, la reine déclara :

— J'admire beaucoup l'adresse avec laquelle le roi Georges, en dépit de sa jeunesse, a su gouverner la Grèce et conquérir le cœur du peuple grec.

— Je suis entièrement de votre avis, Majesté. L'autre jour, je discutais justement avec l'un de mes amis qui revenait de Grèce. Il me disait que le roi avait réalisé beaucoup de choses en un temps relativement court.

— C'est la vérité. Georges a bâti des routes, des écoles et des hôpitaux, mais il a également fait de gros efforts pour restaurer le prestige et le rayonnement qu'avait la Grèce ancienne sur le reste du monde.

— Cela me semble encore plus important que tout le reste. Mais il y a encore beaucoup à faire !

— Je vous l'accorde, fit Sa Majesté.

Son ton changea.

— Dites-moi, mon cher David, lorsque vous avez étudié l'histoire antique, vous avez certainement appris que c'était dans l'île de Délos qu'était né le dieu Apollon ?

— Apollon, fils de Zeus et de Léto, frère jumeau d'Artémis...

Si la reine parut surprise de l'étendue des connaissances du duc, elle n'en montra rien.

— Savez-vous aussi que l'île de Délos a été envahie par une armée de Perses arrivée à bord de plusieurs centaines de bateaux ? demanda-t-elle.

— Oui. Ils étaient en route pour Athènes et rien ne semblait pouvoir les arrêter... Ils furent cependant vaincus à la bataille de Marathon presque cinq cents ans avant Jésus-Christ.

— Je vois que vous n'avez pas oublié vos leçons d'histoire, David. Après l'invasion des Perses, les habitants de l'île de Délos ont eu beaucoup d'autres ennuis...

— Je crois me souvenir que l'armée du roi Mithridate a ensuite pillé cette île des Cyclades, puis ce fut le tour des pirates, celui des Byzantins...

— En effet. Je vous avouerai que j'ai été obligée d'ouvrir un livre

consacré à l'histoire grecque ancienne pour me rafraîchir la mémoire. J'admire vos connaissances !

— Je n'ai aucun mérite car les civilisations antiques m'ont toujours passionné.

— J'ai lu qu'au XVII^e siècle, l'ambassadeur britannique à Constantinople, sir Thomas Roe, écrivait que Délos n'était plus « qu'une petite île inhabitée et sans intérêt, où l'on peut cependant trouver des vestiges très intéressants de la civilisation grecque antique ».

— Je me souviens avoir lu cela, moi aussi. Et je me suis alors dit que j'aimerais aller un jour à Délos pour voir moi-même ces vestiges.

— Eh bien, c'est justement pour vous envoyer là-bas que je vous ai fait venir !

Le duc regarda la souveraine avec étonnement... et attendit la suite.

— Sachez tout d'abord qu'un trésor archéologique été trouvé à Délos voici environ un siècle. Les dires de sir Thomas Roe se sont ainsi trouvés confirmés.

— Un trésor ?

La reine baissa la voix, ce qui obligea le duc à se pencher en avant car il ne voulait pas manquer un mot de ce qu'elle allait lui révéler.

— Une merveilleuse statue d'Apollon ! C'est un archéologue britannique passionné de fouilles qui l'a mise à jour au milieu des débris d'un temple.

— Est-ce possible ?

— Cette statue se trouvait enterrée sous plusieurs pieds de terre, ce qui lui a valu d'être épargnée par les pirates tout comme par les vandales.

— Une statue d'Apollon ! Je crois bien n'en avoir jamais vu... Et pourtant, Dieu sait si j'ai visité de nombreux musées grecs et italiens !

— Elle a été apportée en Angleterre par l'archéologue qui l'a découverte. Mais comme il redoutait que les Grecs n'apprennent son existence et n'exigent qu'elle leur soit rendue, il l'a cachée.

— Majesté, vous avez réussi à éveiller ma curiosité ! Où l'a-t-il dissimulée ? Je suis sûr que vous connaissez la réponse à cette question.

— Elle est ici, au château de Windsor.

— Quelle histoire extraordinaire !

— C'est exactement ce que je me suis dit lorsque j'ai appris que la statue d'Apollon était enfermée... devinez où ? Dans un réduit !

— Quel dommage !

— Mes prédécesseurs ne semblent pas s'être doutés de son existence.

— Pourtant George IV aurait su mettre un tel trésor en valeur dans

l'un des musées de Londres.

— Sans aucun doute. Je pourrais en faire autant... mais j'ai pris une tout autre décision. Je vais rendre cette statue à ses légitimes propriétaires.

— Les Grecs ?

— Les Grecs, naturellement. Vous devinez cependant que si les Anglais avaient le moindre soupçon de ce qui se trame, ils proclameraient haut et fort que cette statue leur appartient et doit rester ici.

Le duc estimait, tout comme sa souveraine, que cette statue exceptionnelle devait être rendue au pays d'où elle venait. En même temps, il comprenait très bien que les Britanniques ne veuillent pas voir partir ce que l'un de leurs archéologues avait découvert.

— Je suppose que beaucoup de gens la verraient volontiers au British Muséum, murmura-t-il.

— C'est certain. Mais elle retournera à Délos et ce ne sera que justice ! D'autant plus que les Grecs vénèrent Apollon plus que n'importe lequel de leurs dieux.

Le duc savait que c'était exact. Symbole de la clarté, Apollon était tout d'abord dieu de la lumière, mais aussi de la divination, de la poésie et de la musique.

— Je suis sûre que Georges I^{er} souhaiterait rendre à Délos un peu de sa splendeur d'antan, dit la reine.

— D'après ce que j'ai lu, cette île était un endroit assez exceptionnel dans la Grèce antique. Par exemple, nul n'était censé y mourir et si par malheur l'un des insulaires tombait malade, on s'empressait de le conduire sur une autre île.

— La statue d'Apollon doit retourner à Délos, déclara la reine d'un ton définitif.

— Et vous voulez que je l'emmène là-bas.

— Ma foi, Sherbourne, je crois bien que vous êtes le seul auquel je peux confier une mission aussi délicate !

— J'espère pouvoir la mener à bien.

— J'insiste sur le fait que personne ne doit se douter que j'envoie quelque chose de si précieux hors de l'Angleterre. Si le moindre soupçon planait, ce serait un drame. Imaginez un peu la réaction des connaisseurs, des collectionneurs — et bien sûr des conservateurs de musée !

— Oh, je l'imagine sans peine !

— La meilleure solution serait que vous veniez chercher cette statue ici en pleine nuit et que vous la transportiez immédiatement sur le bateau à bord duquel vous vous rendrez en Grèce.

— Mon yacht, *La Sirène Bleue*. Votre Majesté peut être assurée que la statue y sera tout à fait en sécurité.

— J'étais sûre que vous alliez me dire cela, dit la reine en souriant. Eh bien, il ne me reste plus qu'à écrire à Georges pour lui annoncer votre arrivée.

— Le retour d'Apollon à Délos va enchanter les Grecs.

— Mais je vous demanderai, tout comme au roi des Grecs, la plus grande discrétion.

— Votre Majesté peut être assurée de la mienne.

— Vous m'en avez persuadé, David. Bien ! Maintenant, parlons d'autre chose... J'ai eu récemment une longue conversation avec votre grand-mère, la duchesse douairière de Sherbourne. Elle s'inquiète beaucoup au sujet de votre avenir.

David leva les mains d'un air faussement horrifié.

— Je vous en prie, Majesté ! Épargnez-moi cela ! s'écria-t-il. Voulez-vous que je me mette à genoux pour vous en supplier ?

La reine ne put s'empêcher de rire.

— Que vous arrive-t-il, David ?

— Sachez, Majesté, que ma grand-mère ne cesse de me dire que je dois me marier, fonder une famille, avoir un héritier... Je serais capable de réciter ses arguments par cœur !

— Vous ne voulez donc pas que je vous les répète à mon tour ?

— Je vous répondrai alors, comme je l'ai déjà dit maintes fois à ma grand-mère, que je ne me marierai que lorsque j'aurai trouvé la femme de ma vie.

La reine le regarda avec une certaine surprise.

— Avec la réputation de séducteur qui est la vôtre, allez-vous me dire, David, que vous n'êtes jamais tombé amoureux ?

— Hélas non, cela ne m'est encore jamais arrivé, Majesté. Du moins pas comme les Grecs entendaient l'amour.

— Mais votre cœur a dû battre pour l'une ou l'autre des jolies femmes que vous avez séduites ?

— Pas de la manière dont un cœur doit battre, selon Aphrodite. Lorsque l'on aime vraiment, Majesté, c'est avec tout son cœur, toute son âme, tout son corps — en un mot, avec tout son être.

La reine parut très émue.

— Vous avez raison. C'était ainsi que j'aimais Albert... et c'était ainsi que, je crois, il m'aimait.

— Je savais que Votre Majesté comprendrait.

— Oh, oui ! Mais je ne pensais pas que vous aviez des opinions aussi arrêtées au sujet de l'amour.

— Si je ne me suis pas encore marié, c'est pour la bonne raison qu'aucune femme n'a encore réussi à éveiller chez moi des sentiments sérieux.

Avec un sourire quelque peu ironique, il ajouta :

— Je continue cependant à espérer...

— Votre grand-mère m'avait supplié de vous convaincre de vous marier. J'avais l'intention de vous parler d'une ravissante princesse bavaroise...

Le duc n'ignorait pas que la reine, une incorrigible marieuse, avait déjà organisé de nombreuses unions. Il n'avait aucune envie qu'elle se charge de lui trouver une fiancée mais ne pouvait pas le lui dire aussi crûment. Aussi se contenta-t-il de déclarer avec un sourire forcé :

— Si cela ne vous ennuie pas, Majesté, je préférerais parler de cela plus tard. Laissez-moi tout d'abord aller remettre la statue d'Apollon au roi de Grèce.

— Quand je pense qu'elle est restée tout ce temps enfermée ici... Mais imaginez le scandale si l'on apprenait que cette statue dont personne, pratiquement, ne connaît l'existence, a quitté le pays avec ma bénédiction !

— Je l'imagine sans peine, Majesté. Et je vous promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que cela se passe dans le plus grand secret.

— Comment allez-vous vous y prendre ?

Le duc n'hésita pas.

— Votre Majesté peut-elle m'inviter à dîner demain ? Il faudrait aussi que je passe la nuit au château.

— Rien de plus facile.

— Je viendrai avec une malle censée contenir mes vêtements pour ce bref séjour. Nous y mettrons la statue et je partirai après minuit, quand tout le monde sera au lit. Seul mon valet saura que la malle était beaucoup plus lourde au départ qu'à l'arrivée...

La reine joignit les mains.

— Quelle bonne idée ! Quelle excellente idée ! Ainsi nul ne pourra se douter de quoi que ce soit.

— C'est du moins ce que j'espère.

— Prenez la plus grande malle que vous ayez car cette statue en marbre est à l'échelle humaine. Elle est en excellent état, seule l'une des jambes a été un peu abîmée.

— Une fois que j'aurai réussi à la transporter jusqu'à ma berline de voyage, je prendrai la route. J'aurai donné les ordres nécessaires au capitaine de mon yacht pour qu'il soit prêt à appareiller immédiatement. Dès que la statue sera à bord, nous larguerons les amarres... et en route pour la Grèce !

— Beaucoup de jolies femmes vont pleurer ! fit la reine d'un ton à la fois indulgent et plein de reproche.

— Elles se consoleront vite.

— David, vous êtes incorrigible !

Le duc éclata de rire.

— Si vous me le permettez, Majesté, je vais maintenant me retirer.

Je m'arrangerai, mine de rien, pour dire à l'écuyer qui va m'accompagner jusqu'à mon phaéton qu'il me reverra demain puisque vous avez eu la bonté de m'inviter à dîner.

La reine consulta l'agenda qui était ouvert sur un guéridon.

— Cela paraîtra tout à fait naturel, car j'ai justement une réception assez importante.

— Bien entendu, nul ne doit savoir que je vais partir pour la Grèce ?

— C'est évident, David !

— L'apparition presque miraculeuse de la statue d'Apollon va faire grand bruit à Athènes et mon nom ne doit être associé en aucun cas à cette découverte.

— Cela va sans dire !

Le duc s'inclina devant sa souveraine.

— Je vous remercie de m'avoir confié cette mission, Majesté.

— Je suis persuadée que vous saurez la mener à bien.

— Je l'espère...

A pas lents, le duc se dirigea vers la porte. Lorsqu'il l'ouvrit, elle s'écria :

— A demain, Sherbourne !

Il se retourna et s'inclina de nouveau.

— Je remercie vivement Sa Majesté pour toutes ses bontés.

Un valet referma la porte et l'écuyer qui avait accueilli le duc le raccompagna jusqu'à sa voiture.

— C'était une bien courte visite, remarqua-t-il. J'espérais que vous alliez rester ce soir... Le dîner aurait été moins morne que d'habitude !

— Vous vous ennuyez à Windsor ?

L'écuyer fit une petite grimace.

— Il n'y a guère de distractions en ce moment !

— Sa Majesté m'a invité à dîner demain. Apparemment, une grand réception est prévue.

— Hum !

— Y aura-t-il de jolies femmes ?

L'écuyer prit un air accablé.

— Milord, toutes celles qui séjournent en ce moment au château ont largement dépassé la cinquantaine !

— Ciel ! J'ai bien envie de trouver un prétexte pour ne pas venir. Je pourrais avoir une grippe foudroyante ou...

L'écuyer feignit d'être horrifié.

— Ne nous faites pas cela, milord ! Quand vous êtes là, l'atmosphère est tout de suite moins pesante. Je suis sûr que Sa Majesté invitera pour vous faire plaisir quelques jolies jeunes femmes.

Tout en devisant, ils étaient arrivés devant le phaéton du duc. Avant de s'y installer, ce dernier lança d'un ton léger :

— Arrangez-vous pour modifier au besoin le plan de table. Si je ne me trouve pas assis entre deux des plus jolies convives, je vous en voudrai toute ma vie !

L'écuyer éclata de rire.

— Je ferai de mon mieux, milord !

Le duc reprit en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru un peu plus tôt.

Il se sentait incroyablement vivant et alerte. Il menait un superbe attelage, une nouvelle aventure l'attendait, et il allait partir pour la Grèce !

Il pensait que la reine avait tout à fait raison de rendre la statue d'Apollon à ses légitimes propriétaires.

« Si les Grecs comprennent que cette prétendue « découverte » est due à leur roi, la popularité de Georges Ier s'en trouvera encore renforcée. »

David était allé déjà deux fois en Grèce. Dès son premier voyage, il avait été séduit par ce pays méditerranéen à la lumière si pure. Les vestiges de la civilisation grecque antique l'avaient passionné. A chaque pas, il avait l'impression de suivre les traces des dieux...

Il ne connaissait pas encore Délos mais se souvenait avoir lu que certaines personnes, en visitant cette île — la plus petite des Cyclades —, avaient eu l'impression d'être entourées de battements d'ailes d'argent invisibles.

« Peut-être vivrai-je moi aussi cette expérience unique ? » se demanda-t-il.

Il esquissa un sourire.

« Après tout, si je rends Apollon à Délos, il me devra bien cela ! »

Une fraction de seconde plus tard, il se dit qu'il était complètement ridicule d'imaginer des choses pareilles.

« Des ailes d'argent, maintenant ! Il ne faut pas que je laisse mon imagination s'emballer ! Je suis un homme pragmatique, un homme plein de rigueur ayant les pieds bien sur terre. Pas un doux rêveur... »

En arrivant à Park Lane, le duc vit qu'une voiture fermée se trouvait arrêtée devant son hôtel particulier. Il n'eut pas besoin de regarder deux fois la livrée du valet qui était allé s'asseoir à côté du cocher pour deviner qui était venu lui rendre visite.

« Lady Evelyn... »

C'était une bien jolie femme... mais quelle incorrigible bavarde ! Elle était au courant des potins avant tout le monde et se faisait un plaisir de les répandre — surtout lorsqu'ils étaient bien croustillants.

Laissant son valet ramener l'équipage à l'écurie, le duc entra dans le hall.

— Lady Evelyn attend milord au salon, dit le majordome en prenant le chapeau et les gants de son maître.

Le duc jeta un coup d'œil à la pendule qui ornait la haute cheminée du hall et constata qu'il était déjà presque six heures du soir.

— Est-elle là depuis longtemps ?

— Depuis environ une heure, milord.

Le duc eut un haut-le-corps.

— Seigneur ! Une heure...

— Gates, votre valet, m'a dit que vous dîniez ce soir à Malborough House, milord, reprit le majordome. Il a commandé la voiture pour sept heures.

— Cela me laisse bien peu de temps pour saluer lady Evelyn !

Cette dernière s'attendait à recevoir la visite du duc dans l'après-midi.

« Le message de la reine a modifié mon emploi du temps... Et je n'ai même pas pensé à envoyer un message à lady Evelyn pour la prévenir qu'un contretemps m'empêchait de me rendre chez elle... Elle doit être furieuse ! Que vais-je bien trouver comme excuse ? »

Sa liaison avec lady Evelyn venait à peine de débiter mais il savait déjà qu'elle avait l'habitude de voir le moindre de ses caprices immédiatement satisfait.

Son mari, qui était nettement plus âgé qu'elle, détestait Londres et passait la plus grande partie de l'année dans ses domaines à la campagne.

Très mondaine, lady Evelyn adorait la grande ville et était de toutes les fêtes. Elle possédait une énorme fortune personnelle, ce qui lui permettait de dépenser sans compter chez les couturiers ou les joailliers et de donner de spectaculaires réceptions dans sa vaste demeure de Regent's Park.

Elle avait déjà trente ans, même si elle était loin de les paraître. Le duc, qui pourtant appréciait les jolies femmes, n'avait jamais prêté une attention spéciale à cette brune aux yeux de braise jusqu'au soir où il s'était retrouvé assis à côté d'elle à Malborough House.

A la fin du dîner, elle avait posé sa main sur le bras de son voisin et l'avait regardé d'un air implorant en battant des cils.

— Raccompagnez-moi, s'il vous plaît. J'ai peur toute seule...

— Peur ?

— Un malfaiteur pourrait attaquer ma voiture pour m'arracher mes bijoux.

Elle était parée comme une châsse et il était certain qu'un voleur aurait aisément perdu la tête en voyant autant d'émeraudes, de diamants et de rubis...

Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, le duc avait immédiatement accédé à la requête de lady Evelyn.

— Je vous raccompagnerai dans votre propre voiture, et la mienne

suivra, lui avait-il dit.

Un peu plus tard, alors qu'il se trouvait dans la somptueuse berline de la belle, il se dit que celle-ci n'avait pas grand-chose à craindre ! Deux robustes valets étaient perchés à l'arrière et le cocher semblait de taille à défier les plus déterminés des malandrins.

Et c'était ainsi qu'avait commencé la plus torride, la plus sensuelle des liaisons...

Lady Evelyn, assise sur un canapé, était une véritable symphonie de rouges... Sa robe était en soie écarlate, tout comme les plumes d'autruche qui ondoyaient sur son chapeau, tandis que les rubis qui couvraient son cou, ses mains et ses poignets étincelaient de tous leurs feux.

Elle était bien jolie, mais le duc, pour la première fois, la trouva trop parée.

« Point trop n'en faut... Moi qui avais la tête pleine de la pureté et la simplicité des statues grecques, je me retrouve devant un... un phénomène de foire ! »

Il s'en voulut aussitôt de traiter une élégante avec si peu de respect — même dans son for intérieur.

« Que m'arrive-t-il ? » se demanda-t-il en s'inclinant pour baiser la main de sa maîtresse.

Elle le regarda d'un air plein de reproche.

— Votre majordome m'a dit que vous étiez sorti !

— Ce qui était l'entière vérité, ma chère amie.

Ne jugeant pas utile de lui apprendre qu'il s'était rendu au château de Windsor, il se contenta d'ajouter :

— J'ai voulu essayer mon nouvel attelage.

— Vous auriez dû me prévenir. Je vous ai attendu...

— Pardonnez-moi, dit-il en lui baisant de nouveau la main.

Mais ses lèvres n'avaient pas touché la peau très blanche de sa maîtresse.

— Vous êtes bien belle, murmura-t-il. Je regrette de ne pas être allé vous voir après déjeuner, comme j'en avais eu l'intention.

— Où étiez-vous ? A qui avez-vous rendu visite ? Qui prend plus de place que moi dans votre existence ?

Ce flot de questions prit le duc par surprise. Jusqu'à présent, il n'avait pas eu l'occasion de remarquer combien lady Evelyn était possessive et exigeante.

« Je n'ai tout de même pas de comptes à lui rendre sur mon emploi du temps ! » se dit-il avec agacement.

Il était cependant trop habile pour manifester son déplaisir.

— C'est à moi de vous demander où vous êtes allée aujourd'hui et ce que vous avez fait...

Il croisa les bras avant d'enchaîner :

— Je voudrais surtout savoir quels sont les impertinents qui vous ont dit que vous étiez la plus jolie femme de Londres !

Déjà rassérénée, lady Evelyn laissa échapper un petit rire de gorge.

— Ils sont nombreux à me dire cela...

Avec coquetterie, elle demanda :

— Avez-vous peur que quelqu'un ne prenne votre place dans mon cœur ?

— Naturellement !

— Vous êtes jaloux ? demanda-t-elle avec une visible satisfaction.

— Comme un tigre !

— Cela me plaît.

Le duc vit que les aiguilles de la pendule du salon indiquaient déjà six heures dix.

— Ma chère amie, je suis désolé de ne pas avoir davantage de temps à vous consacrer aujourd'hui. Ce soir, comme vous le savez probablement, je suis attendu par Son Altesse le prince de Galles. La plus grande ponctualité est de rigueur à Malborough House et j'ai juste le temps de monter me préparer.

Elle fit la moue.

— Comment pouvez-vous aller dîner chez le prince de Galles alors que vous pourriez dîner avec moi ?

— Son Altesse m'a invité il y a déjà une dizaine de jours. Et quand j'ai accepté je ne savais pas encore que vous alliez prendre tant de place dans mon existence.

— Je m'étais arrangée pour que nous ayons une soirée en tête à tête !

— Je suis navré, ma chère amie, mais...

Elle se leva et tapa du pied.

— Trouvez une excuse quelconque ! Vous n'avez qu'à envoyer un message au prince de Galles pour lui dire que vous êtes souffrant !

— Il ne sera pas dupe et je n'ai aucune envie de me retrouver enfermé en haut de la tour de Londres pour crime de lèse-majesté !

Elle s'accrocha à son bras.

— David...

— Ne me tentez pas ! Demain, je viendrai implorer votre pardon à genoux... En attendant, je vous quitte, sinon je me laisserai fléchir.

Elle pinça les lèvres.

— David, vous ne pouvez pas...

Sans lui laisser le temps d'en dire davantage, il lui baisa de nouveau la main.

— Bonsoir, jolie tentatrice... Et tâchez de rêver de moi !

Là-dessus, il s'éclipsa. Tout en gravissant l'escalier quatre à quatre, il se dit qu'elle ne lui pardonnerait jamais d'être parti en la laissant plantée au milieu du salon.

« Et quand, demain soir, elle recevra une lettre dans laquelle je lui apprendrai que je suis obligé de m'absenter, elle sera folle de rage. Bah, tant pis ! »

David, qui avait été militaire, savait aller vite quand les circonstances l'exigeaient.

Un bain parfumé à la lavande l'attendait devant la cheminée de son cabinet de toilette. Il revêtit ensuite l'habit du soir que son valet avait préparé.

Ce fut seulement un peu plus tard, dans la voiture qui l'emmenait à Malborough House, qu'il trouva le temps de réfléchir.

Ce n'était pas à lady Evelyn qu'il pensait mais à la soirée qui l'attendait au château de Windsor.

« Une affaire banale... C'est ensuite que viendront les choses sérieuses ! »

Il ferma les yeux et tenta d'imaginer l'île de Délos au milieu de la Méditerranée.

— Une île de lumière pour le dieu de la lumière...

Le soirée à Malborough House fut — comme à l'ordinaire —, très réussie. A la fin du repas, la princesse de Galles emmena les dames au salon, de manière à permettre aux messieurs de fumer un cigare tout en buvant du cognac ou du porto.

L'un des amis du prince de Galles dit au duc :

— Vous devriez venir plus souvent à la Chambre des lords, Sherbourne. Soit, vos idées sont un peu révolutionnaires... mais je trouve celles des lords assez sclérosées. Ils auraient besoin d'évoluer un peu !

Le duc sourit.

— J'assisterais volontiers aux réunions de la Chambre des lords s'il ne fallait pas écouter des discours terriblement ennuyeux, surtout lorsqu'ils sont lus par de vieux messieurs qui bafouillent ou se trompent de ligne...

Tout le monde éclata de rire. Puis le prince de Galles fit mine d'être choqué.

— Vous n'êtes pas très charitable, Sherbourne ! Lorsque vous serez vous-même un vieux monsieur, vous bafouillerez peut-être encore plus !

— C'est fort possible. Mais j'espère avoir alors suffisamment de bon sens pour ne pas venir importuner les autres avec mes discours !

Les rires retentirent de nouveau. Puis quelqu'un lança d'un ton moqueur :

— Sherbourne n'aime lire qu'une seule chose : des billets doux !

— Mais vous m'insultez ! fit le duc d'un ton badin. Nous nous retrouverons demain au pré. Je vous laisse le choix de l'arme...

— Sûrement pas ! s'exclama le prince de Galles. Pas de duel pour si peu, messieurs, je vous prie.

— Nous plaisantions, assura le duc.

— Et de toute manière, Sherbourne est trop rapide pour que l'on ose sérieusement le défier, fit celui qui avait parlé de billets doux. Il dégaine le premier, il tire le premier...

— Et sur le terrain de l'amour, il est encore plus rapide, surtout lorsqu'une jolie femme est concernée.

Cette réplique suscita de nouvelles cascades de rires.

Les messieurs ne tardèrent pas à rejoindre les dames au salon pour jouer au bridge ou flirter.

Le duc avait soigneusement évité de dire au prince de Galles qu'il était allé au château de Windsor et qu'il y était attendu le lendemain, car il savait que la reine Victoria refusait de laisser son fils participer aux affaires de l'État — alors qu'il rêvait de se voir confier d'importantes responsabilités.

« A quoi bon retourner le couteau dans la plaie ? » se dit David.

Comme les arcanes politiques ou diplomatiques lui étaient interdits, le prince de Galles se consolait en menant la plus frivole des existences. Il donnait de grandes fêtes, était de tous les bals, de toutes les réceptions... où il ne cessait de poursuivre les jolies femmes de ses assiduités.

La princesse Alexandra et lui donnaient l'impression d'être le couple le plus uni qui soit, mais seuls leurs proches savaient que cela n'était qu'une apparence.

Un peu avant minuit les invités commencèrent à prendre congé.

— Il faut que vous veniez plus souvent dîner avec nous, Sherbourne, dit le prince de Galles au duc.

— Volontiers, Altesse.

— Lorsque vous nous honorez de votre présence, l'ambiance est toujours plus animée.

— Merci... Et merci aussi, Altesse, pour cette agréable soirée. J'ai vraiment passé un excellent moment.

— Nous recommencerons bientôt ! Je vous ferai porter une invitation après-demain au plus tard.

Le duc eut la sagesse de ne pas répondre qu'il serait déjà bien loin.

Une fois de retour chez lui, David eut enfin le temps de réfléchir au transport de la statue.

« J'ai dit à Sa Majesté que je la mettrais dans ma malle... Mais c'était avant de savoir qu'il s'agissait d'une statue grandeur nature ! »

Il possédait d'élégants bagages assortis en cuir de couleur bordeaux frappé d'une couronne ducale.

« Évidemment, je pourrais me contenter d'envelopper Apollon dans une couverture... mais les domestiques et les écuyers se poseront beaucoup de questions. Or je ne dois à aucun prix éveiller leur curiosité. »

Avec un sourire sarcastique, il murmura :

— D'ici à ce que je me retrouve accusé d'avoir tué quelqu'un et d'avoir emporté son cadavre...

Il prit une bougie et monta au grenier où il savait pouvoir trouver de grandes malles datant pour certaines de plusieurs siècles.

« Je ne peux quand même pas voyager comme mes ancêtres le faisaient à l'époque des Stuart ! » se dit-il en avisant un énorme coffre

clouté de cuivre — une véritable pièce de musée. « Cela aussi paraîtrait bizarre... »

Soudain il tomba en arrêt devant deux paravents sertis de jade et d'écaille qu'il avait achetés au Japon quelques années auparavant. De retour en Angleterre, il avait tout de suite compris qu'ils n'auraient jamais leur place dans une demeure à la décoration très classique. Assez déçu, il s'était résigné à les faire monter au grenier.

Pour les transporter, il avait fait faire une malle longue et très légère.

« Elle devrait être quelque part par ici... »

Il poursuivit ses recherches et la découvrit un peu plus loin.

« Parfait ! Vraiment, je n'aurais pas pu trouver mieux pour cacher une statue grandeur nature ! »

Très satisfait, il regagna sa chambre où l'attendait son valet.

— Gates, je dois aller dîner demain au château de Windsor et j'ai promis à Sa Majesté de lui offrir un présent exceptionnel...

Le valet, qui devait déjà savoir que son maître s'était rendu au grenier — et qui avait dû trouver cela bien bizarre —, attendit la suite.

— J'ai pensé à lui offrir les paravents que j'ai achetés au Japon.

— Si Sa Majesté aime les chinoiseries, ils lui plairont, fit Gates d'un air impavide.

Le duc ne put s'empêcher de rire.

— Il ne s'agit pas d'une chinoiserie, Gates !

— Bah, d'une japonaiserie, n'est-ce pas la même chose ? Si mes souvenirs sont exacts, ces paravents sont très grands et peu commodes à transporter.

— Oui, mais j'avais fait faire une malle spéciale à leur intention. Elle est toujours au grenier, je viens d'y jeter un coup d'œil.

— Dans ce cas, tout s'arrange.

— Demain matin, Gates, je compte sur vous pour aller chercher les deux paravents et la malle.

— Bien, milord.

— Naturellement, il faudra nettoyer tout cela très soigneusement.

— Je m'en doute, milord. Et il faudra que je me fasse aider pour descendre ces japonaiseries.

— Demandez à un valet d'aller au grenier avec vous. Et vérifiez que les paravents sont en bon état. Je ne voudrais pas offrir à sa Majesté un présent abîmé !

— Je m'en doute. A quelle heure voulez-vous qu'ils soient prêts, milord ?

Comme il estimait qu'il valait mieux mettre le moins de personnes possible dans la confidence, le duc se garda bien de dire à son valet qu'ils allaient embarquer pour la Grèce au cours de la nuit suivante.

— Je ne sais pas encore à quel moment de la journée je me rendrai au château de Windsor, prétendit-il. Le plus simple serait que vous vous occupiez des paravents dès la première heure demain matin.

— Très bien, milord.

Le lendemain matin, David s'éveilla frais et dispos. Il s'était endormi la veille fort paisiblement après avoir lu quelques pages de Sophocle — et sans accorder la moindre pensée à lady Evelyn.

Après s'être préparé, il alla comme d'habitude se promener à cheval à Hyde Park. Il y rencontra plusieurs de ses amis qui lui parlèrent des réceptions qu'ils comptaient organiser au cours des jours suivants.

Au lieu de dire qu'il ne serait pas là, il lança en riant :

— N'oubliez pas de m'envoyer un carton !

— Vous savez bien que vous êtes le premier sur nos listes, Sherbourne.

Une fois de retour chez lui, le duc fit appeler son secrétaire et le pria de refuser toutes les invitations qui arriveraient au cours des semaines à venir.

M. Simmonds ne cacha pas sa surprise.

— Mais vous en avez déjà accepté tellement ces jours-ci, milord !

— Je le sais. Vous serez obligé d'écrire à tous ces gens-là en leur expliquant que j'ai dû me rendre toutes affaires cessantes en Ecosse.

— En Écosse ? Bien, milord...

— Vous n'aurez qu'à raconter que l'un de mes oncles est à l'article de la mort.

Sachant que lorsque son maître avait pris une décision, il était inutile de discuter, M. Simmonds se contenta de soupirer en levant les yeux au ciel.

— Bien, milord, fit-il avec résignation.

— En fin d'après-midi, vous ferez porter un grand bouquet d'orchidées à lady Evelyn. Je vous remettrai une lettre pour accompagner cet envoi.

M. Simmonds soupira de nouveau.

— Bien, milord, répéta-t-il.

Le duc lui donna quelques autres instructions, puis lui recommanda de ne parler de son départ à personne avant la fin de l'après-midi.

— Pas même à Gates ! ajouta-t-il.

Il savait pouvoir compter sur l'absolue discrétion de son secrétaire. Et pourtant ce dernier savait parfaitement qu'il n'avait pas d'oncle mourant en Écosse...

— Enfin, reprit le duc, apprenez que je dois dîner ce soir au château de Windsor, mais qu'il vaut mieux n'en rien dire... En revanche, j'aimerais que vous fassiez parvenir un message au capitaine

Holt en lui disant que mon yacht doit être prêt à appareiller dans les heures qui viennent. Après minuit, dès que j'arriverai à bord, nous partirons.

M. Simmonds ouvrit de grands yeux.

— Vous allez donc en Écosse, milord !

Le duc demeura évasif.

— En Écosse ou ailleurs... Tout ce que je souhaite, c'est partir le plus discrètement possible. Aussi je compte sur vous pour ne rien ébruiter de ce que vous savez.

— Naturellement, milord.

Le duc, qui devait déjeuner avec l'un de ses amis à son club, ne revint pas chez lui avant trois heures de l'après-midi. Il fut satisfait de voir la grande malle contenant les paravents dans le hall.

« Même si la statue est plus grande que moi, on pourra la mettre là-dedans sans la moindre difficulté », pensa-t-il avec satisfaction.

Il se rendit dans son bureau et écrivit quelques lettres. Celle qu'il trouva la plus déplaisante à rédiger était celle qui était adressée à lady Evelyn.

« Il est vrai que même quand j'y suis obligé, je n'aime pas faire de peine à une jolie femme... » se dit-il en paraphant sa missive.

Après cela, il sonna son valet.

— Gates, j'ai besoin de votre assistance et, surtout, de votre discrétion !

— Oui, milord ?

Toujours de bonne humeur, toujours prêt à partir à l'aventure, ce fidèle valet était à son service depuis de nombreuses années. Il l'avait suivi à Oxford, puis à l'armée, et enfin dans tous ses voyages.

— Gates, nous allons quitter Londres cette nuit et personne ne doit être au courant.

Le valet sourit.

— Eh bien, voilà du nouveau, milord ! Je commençais justement à me dire que la vie manquait un peu de piquant ces temps-ci !

— Préparez mes bagages. Je prévois que nous serons absents pendant plusieurs semaines.

— Quel genre de vêtements dois-je prévoir, milord ? Pour un climat froid ou chaud ?

— Assez chaud. Nous voyagerons à bord de *La Sirène Bleue*... Et comme je serai probablement invité à des réceptions au cours de nos escales, pensez à mettre dans mes malles quelques habits de soirée.

Gates ne posa qu'une seule question :

— A quelle heure partirons-nous, milord ?

— Dans une heure et demie.

— Dans une heure et demie ? Très bien, milord, fit le valet sans même lever un sourcil.

— Mais avant d'embarquer, je dois tout d'abord me rendre au château de Windsor.

— Pour offrir les paravents à Sa Majesté !

— Exactement !

Le duc savait pouvoir compter sur son valet. Il était sûr que ses bagages seraient prêts à l'heure voulue et qu'il y trouverait tout ce qui lui était nécessaire — y compris ses revolvers.

Le duc s'arrangea pour arriver au château de Windsor après tous les autres invités. Désignant la malle qui contenait les paravents japonais, il dit à l'écuyer qui était venu l'accueillir :

— Il faudrait monter immédiatement cela dans le salon où se trouve Sa Majesté.

L'écuyer haussa les sourcils.

— Quelle énorme malle ! Je vais demander à deux valets de la porter.

Bien décidé à ménager ses effets, le duc attendit que le majordome l'annonce d'une voix de stentor. A ce moment-là, au lieu d'entrer, il fit signe aux deux valets de le précéder.

La reine, qui devait guetter son arrivée, sursauta.

— Qu'est-ce donc que cela ?

— Un présent pour Votre Majesté, répondit le duc en s'inclinant. J'espère qu'il lui plaira...

Le premier instant de stupeur passé, la reine comprit à quel genre de transport serait ensuite destinée cette malle aux proportions hors du commun.

— Voyons cela, dit-elle.

Tous les invités s'approchèrent pendant que, suivant les instructions du duc, les valets déplaient les deux paravents japonais.

— Comme c'est joli ! s'exclama la reine. Où avez-vous trouvé cela, David ?

— Au Japon, Majesté.

— Ces paravents sont très beaux et je vous en remercie vivement.

La reine les fit mettre derrière son fauteuil pour se protéger des courants d'air.

— Le duc de Sherbourne trouve toujours des cadeaux très originaux, dit l'un des invités.

— Ces paravents sont non seulement utiles, mais d'un effet décoratif certain, renchérit un autre.

Le duc de Sherbourne avait demandé à son valet de veiller à ce que la grande malle soit ensuite portée dans sa chambre avec ses autres bagages.

Ce fut seulement après dîner que la reine, profitant du fait que la plupart de ses invités s'étaient installés aux tables de bridge, put échanger quelques mots avec le duc.

— Voici la clé du réduit où se trouve la statue.

En quelques mots, elle lui expliqua comment accéder à cette pièce.

— La statue qui nous intéresse se trouve au milieu d'une demi-douzaine d'autres de moindre importance. Pour éviter toute confusion, je l'ai fait recouvrir d'une couverture rouge.

David hocha la tête.

— Une couverture rouge ? Je m'en souviendrai, Majesté. Après être allé la chercher, je partirai en prétextant devoir me rendre d'urgence en Écosse, au chevet d'un parent à l'article de la mort.

— Vous avez l'imagination plutôt morbide, mon cher David !

— Il fallait bien trouver une excuse quelconque ! Je dirai à l'écuyer qui me mènera à ma voiture que j'avais emporté mon courrier sans avoir eu le temps de le lire... et que je viens seulement d'apprendre cette mauvaise nouvelle. Je lui demanderai de bien vouloir vous mettre au courant et de vous présenter mes excuses pour mon départ précipité.

— Vous pensez à tout !

— Quant aux paravents, qui n'étaient qu'un prétexte pour arriver avec une grande malle, n'hésitez surtout pas, Majesté, à les faire porter au grenier s'ils ne vous plaisent pas.

— Oh, mais je les aime beaucoup !

Ils ne purent discuter davantage car l'un des autres invités venait de les rejoindre. Un peu plus tard, lorsque le moment de prendre congé fut venu, le duc s'inclina comme les autres devant la souveraine.

— Bonne chance, murmura celle-ci d'une voix presque inaudible.

Le duc et son valet découvrirent sans peine le réduit où la statue d'Apollon dormait depuis près d'un siècle. Elle était enveloppée dans une sorte de linceul en coton blanc et recouverte d'une couverture rouge — alors que toutes les autres étaient protégées par des couvertures grises.

Ils ne furent pas trop de deux pour la transporter dans la chambre du duc car elle était excessivement lourde.

— Grâce au ciel, il n'y a plus personne dans les couloirs à cette heure-ci, remarqua le duc.

— Heureusement ! s'exclama Gates. Les gens auraient été bien surpris de nous voir transporter ce qu'ils auraient certainement pris pour un cadavre !

La grande malle était de dimensions plus que suffisantes. Pour empêcher la statue de rouler d'un côté à l'autre, le duc et son valet comblèrent les vides avec la couverture rouge et deux oreillers.

— Les femmes de chambre trouveront plutôt bizarre que vous ayez emporté des oreillers, milord, fit Gates en riant.

Ce détail n'inquiéta guère le duc.

— Encore faudrait-il quelles les aient comptés auparavant.

Comme il l'avait prévu, la suite du programme se déroula sans heurt. L'écuyer prit une mine de circonstance lorsqu'il lui parla de son vieil oncle qui se mourait en Ecosse...

— C'est bien triste, milord !

— Sa Majesté comprendra pourquoi j'ai voulu partir sans délai.

— Certainement.

Le duc donna un généreux pourboire aux domestiques qui portèrent ses bagages jusqu'à sa voiture. S'ils trouvèrent étrange que l'un des invités de Sa Majesté voyage avec une malle aussi grande et aussi lourde, ils ne se permirent pas — bien entendu ! — de faire la moindre réflexion.

Lorsque, après avoir franchi les grilles du château, le duc prit la route de Londres, il se dit qu'il venait d'accomplir la partie la plus délicate de sa mission.

« Je serai cependant plus tranquille une fois que *La Sirène Bleue* sera en pleine mer ! » pensa-t-il.

— Je n'ai jamais aimé voyager pendant la nuit, déclara Gates. Nous avons de la chance que la lune soit pleine.

— C'est vrai, il y fait clair presque comme en plein jour.

— Milord ne m'a pas encore dit où nous allions.

— Vous connaîtrez notre destination précise d'ici un jour ou deux. Pour le moment, sachez que nous nous dirigeons vers la Méditerranée. Il s'agit d'une mission secrète et moins les membres de l'équipage en sauront, mieux cela vaudra.

— Milord peut compter sur ma discrétion.

En arrivant près de la Chambre des lords, le valet s'écria :

— J'aperçois *La Sirène Bleue* à travers les arbres !

— Si le capitaine Holt a reçu nos instructions, il doit nous attendre.

Dès qu'ils aperçurent la voiture, trois des marins sautèrent à terre. Le duc leva les yeux vers *Big Ben* et vit qu'il était un peu plus de deux heures du matin. Il monta à bord pendant que Gates faisait porter la malle contenant la statue dans la cabine voisine de la sienne.

Son valet le rejoignit quelques instants plus tard.

— Je me suis dit que la curiosité des membres de l'équipage risquait d'être éveillée en voyant une malle aux dimensions aussi extraordinaires, dit-il à son maître. Je l'ai donc fermée à l'aide de deux cadenas dont voici les clés.

— Merci, Gates. Vous pensez à tout !

Déjà, les marins larguaient les amarres tandis que les puissants moteurs trépidaient... Le grand yacht s'écarta doucement du quai et commença à descendre la Tamise.

Lorsque, avant même d'ouvrir les yeux, le duc entendit de courtes vagues clapoter contre la coque de *La Sirène Bleue*, il esquaissa un petit sourire.

« Comme je suis heureux de me retrouver une fois de plus en mer ! » pensa-t-il.

Il passa la plus grande partie de sa journée sur le pont, tandis que le grand yacht filait à vive allure sur les eaux calmes de la Manche, puis de l'Atlantique.

Ce fut seulement le lendemain, en arrivant en baie de Biscaye que les vagues forcèrent un peu — sans toutefois que la mer grossisse beaucoup.

— Nous avons de la chance avec le temps, dit le capitaine au duc.

Ce dernier reposa ses jumelles.

— En effet ! Certains jours de tempête, quand la mer se déchaîne, il ne fait pas bon passer par ici.

— A qui le dites-vous, milord !

Le surlendemain, aux environs de midi, la *Sirène Bleue* passa le détroit de Gibraltar. D'un côté, le « Roc » dressait sa silhouette altière, tandis que de l'autre on apercevait les côtes marocaines et Tanger la blanche.

Le temps était absolument magnifique et le soleil qui brillait dans un ciel sans nuages faisait étinceler la mer très bleue de mille paillettes dorées.

— Vous vouliez aller en Méditerranée, milord, dit le capitaine Holt. Nous y voici. Et maintenant ? Cap sur l'Espagne, la France, l'Italie, la Sardaigne, la Sicile ou l'Afrique du Nord ?

— Rien de tout cela. Cap sur la Grèce — plus exactement sur Le Pirée.

Le capitaine Holt hocha la tête.

— Ah, c'est donc Athènes notre destination ? Très bien, milord.

— Continuez à pousser les machines au maximum.

Le voyage se poursuivit sans encombre et ils arrivèrent à destination beaucoup plus tôt que ne l'aurait pensé le duc, qui félicita chaleureusement le capitaine et l'équipage.

Puis il appela Gates.

— Je dois me rendre à terre. Je vous laisse surveiller la cabine où se trouve la malle.

— Milord peut compter sur moi. J'y ferai attention comme à la prune de mes yeux !

— Merci.

Sans perdre davantage de temps, le duc quitta *La Sirène Bleue* et trouva un vieux fiacre pour le conduire au gigantesque palais à l'architecture germano-grecque que le roi Othon avait fait construire à Athènes.

« Pourvu que la famille royale s'y trouve en ce moment ! » pensa-t-il.

Il craignait que le roi et les siens ne soient allés passer la belle saison dans leur résidence d'été — ce qui aurait beaucoup compliqué sa tâche. Mais lorsqu'il vit flotter au-dessus des toits du palais le pavillon signalant que Sa Majesté se trouvait en résidence, il se sentit soulagé.

« Il ne faut pas que je me réjouisse trop vite. C'est que je ne suis pas au bout de mes peines ! »

Il savait que le roi détestait les cérémonies pompeuses et mettait un point d'honneur à vivre le plus simplement possible en famille.

Le duc, qui avait eu l'occasion de rencontrer la reine Olga lors de son dernier voyage en Grèce, était très heureux d'avoir l'occasion de revoir cette charmante souveraine.

L'histoire du mariage de Georges I^{er} était très romantique. Le monarque, alors qu'il n'était encore qu'un jeune prince danois, avait au cours d'un voyage en Russie fait la connaissance de la nièce du tzar, la grande-duchesse Olga, qui n'était alors qu'une petite fille de douze ans.

Six ans plus tard, en se rendant en voyage officiel à la cour du tzar Alexandre II, Georges I^{er} revoyait la grande-duchesse et tombait follement amoureux d'elle.

Comme ses sentiments étaient payés de retour, le mariage fut célébré quelques mois plus tard selon les rites de l'Église orthodoxe et de l'Église luthérienne, puis Georges I^{er} emmena la jeune souveraine en Grèce.

La reine Olga était si jolie et si douce quelle gagna très vite le cœur de ses sujets, tout comme elle avait gagné celui du roi...

Le duc se remémorait tout cela pendant que le cheval qui tirait sa méchante voiture de louage gravissait péniblement la colline au sommet de laquelle était bâti le palais royal.

Cet immense bâtiment était fort incommode.

David se souvenait de cours intérieures trop vastes et de couloirs aussi larges que des avenues. En revanche, les pièces étaient pour la plupart beaucoup trop exigües.

La voiture s'arrêta devant une grille impressionnante et le duc descendit de voiture.

Il fut tout de suite accueilli par plusieurs écuyers tandis que des valets en livrée se tenaient en arrière.

Après s'être nommé, le duc ajouta :

— Je viens d'arriver d'Angleterre et je souhaiterais saluer Sa Majesté.

— Nous allons voir si Sa Majesté peut vous recevoir, milord.

Deux écuyers l'emmenèrent à travers un labyrinthe compliqué de corridors puis le prièrent d'attendre dans un petit salon. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et le roi fit son entrée.

— Quelle bonne surprise, Sherbourne ! s'exclama-t-il. J'espère que vous allez passer plusieurs jours à Athènes et que nous allons vous voir souvent.

— Malheureusement, mon séjour devrait être assez bref, Majesté.

De toute manière, le duc estimait qu'il valait mieux qu'on le voie le moins possible au palais royal pour éviter tout rapprochement entre sa visite et la réapparition miraculeuse de la statue d'Apollon.

Il se retourna pour vérifier que la porte était bien fermée et qu'ils se trouvaient seuls. A ce moment-là, Georges Ier devina que ce qu'il voulait lui confier son visiteur ne devait pas être entendu par des oreilles indiscretes. Il alla s'asseoir sur un canapé à l'autre bout de la pièce, près des fenêtres, et fit signe au duc de venir prendre place à côté de lui.

— Ici, nous pourrions parler tranquillement.

— Votre Majesté a déjà compris que notre conversation devait rester secrète.

— Dès que je vous ai vu, j'ai eu l'intuition que vous aviez quelque chose d'important à me dire. Me serais-je trompé, Sherbourne ?

— Pas du tout, Majesté.

Baissant la voix, le duc expliqua les raisons de sa présence à Athènes.

— Par exemple ! s'exclama le roi avec stupeur.

Il était évident que, pas un seul instant, la pensée qu'il allait recevoir un tel cadeau de la part de la reine Victoria ne l'avait effleuré.

— C'est incroyable ! reprit-il. Sa Majesté a trouvé exactement ce qu'il fallait pour me rendre vraiment populaire aux yeux de mon peuple !

— Elle a pensé, en effet, que cette statue vous aiderait à consolider davantage votre pouvoir.

— Et comme elle a raison ! Je vous avoue que je rêvais de faire une semblable découverte... C'est d'ailleurs dans ce but que j'ai envoyé des archéologues à Délos. Jusqu'à présent, ceux-ci n'ont mis à jour que

les débris de statues qui ont été brisées autrefois par les pirates ou bien par les Byzantins, les Slaves ou les Arabes...

Le roi, qui avait peine à contenir sa surexcitation, se pencha vers son visiteur.

— Décrivez-moi cette statue !

— J'en serais bien en peine car je ne l'ai pas encore vue moi-même. Elle est enveloppée dans une sorte de sac en coton que je n'ai pas voulu défaire. D'après Sa Majesté la reine Victoria, cette statue grandeur nature est un véritable chef-d'œuvre. Et elle est presque intacte !

— Comment pourrais-je jamais remercier assez Sa Majesté la reine Victoria ?

Le duc eut un sourire de biais.

— Surtout pas officiellement !

— Comment cela ?

— Personne, pas plus en Grèce qu'en Angleterre, ne doit savoir d'où vient cette statue ni se douter du rôle qu'a eu Sa Majesté dans sa restitution.

Le roi hocha la tête.

— Je comprends que les Anglais seraient furieux de voir un tel trésor échapper à leurs musées.

— Vous pensez bien ! Nous nous trouvons donc devant un gros problème. Comment transférer ce qui est caché à bord de mon yacht jusqu'à l'endroit que Votre Majesté désignera ? Ce transfert devant être réalisé dans le plus grand secret, cela va sans dire.

— Vous avez raison : c'est en effet un gros problème, admit Georges I^{er}.

Après un silence, David déclara :

— J'y pensais la nuit dernière... Et j'ai peut-être trouvé la solution.

— Dites vite !

— Si j'allais tout simplement déposer la statue à Délos ?

Le roi laissa échapper une exclamation de triomphe.

— Quelle excellente idée !

— Naturellement, je ne m'attarderai pas sur l'île ! Une fois ma mission accomplie, je partirai dans une autre direction de manière à ce que nul n'ait l'idée de faire un rapprochement quelconque entre mon passage dans les Cyclades et cette découverte qui fera certainement grand bruit.

Georges I^{er} paraissait soucieux.

— Les gens risquent de se demander pourquoi vous êtes venu me voir à Athènes.

— C'est à craindre... Il suffira de prétendre qu'il s'agissait d'une simple visite de courtoisie. Comment aurais-je pu m'arrêter à Athènes sans saluer Votre Majesté ?

Un silence s'éternisa tandis que le roi suivait du regard le vol d'une mouette dans le ciel bleu.

— Comme je vous l'ai dit, les fouilles continuent à Délos, murmura-t-il. Cela passionne les Grecs...

— Si les brigands ont saccagé les temples, ils n'ont pas réussi à détruire le souvenir d'Apollon, fit le duc.

— Le dieu de la lumière a survécu et survivra à travers les siècles, renchérit le roi.

— Il faudrait bâtir un temple pour l'honorer.

— Vous ne croyez pas si bien dire, Sherbourne !

Le roi eut un petit rire.

— Figurez-vous que j'ai demandé aux architectes et aux archéologues de reconstruire le temple d'Apollon à Délos sur le site où il s'élevait il y a des milliers d'années ! La statue arrive à point nommé.

— En effet... dit le duc qui continuait à réfléchir.

Après quelques instants, il déclara :

— Voici ce que je suggère, Majesté. Je vais annoncer que je suis en route pour Constantinople.

— Parfait. Et en cours de route, vous ferez une brève escale à Délos pour y cacher la statue...

— Il vous suffit de me dire où, Majesté, puis il ne vous restera plus qu'à la découvrir par hasard. Les gens crieront au miracle et penseront que c'est Apollon lui-même qui a guidé vos pas.

— Si cela se passe à Délos même, personne ne pourra soupçonner Sa Majesté la reine Victoria d'avoir eu un rôle à jouer dans cette affaire. Votre plan me semble excellent, Sherbourne.

— Merci, Majesté.

— Et maintenant, vous allez déjeuner avec nous, ce qui paraîtra tout à fait naturel puisqu'il est presque midi.

— Volontiers, Majesté.

— Nous ne serons que trois. Venez...

George Ier emmena le duc dans la petite salle à manger de ses appartements privés. La reine Olga, qui s'y trouvait déjà, laissa échapper un cri de joie en reconnaissant leur visiteur.

— David ! J'ignorais que vous étiez à Athènes !

Le duc s'inclina en souriant devant la jeune souveraine.

— Majesté, me permettez-vous de vous dire que vous êtes plus jolie que jamais ?

— Merci, David.

La reine adressa à son mari un coup d'œil complice. En les voyant si proches et si heureux, le duc se demanda s'il aurait un jour, lui aussi, la chance de rencontrer la femme qui lui était destinée de toute éternité, celle qu'il aimerait jusqu'à son dernier souffle.

« Je commence à douter de son existence », se dit-il avec une certaine amertume.

— Allez-vous rester longtemps en Grèce, David ? demanda la souveraine. Je l'espère... Nous allons organiser pour vous de belles réceptions.

— Hélas, Majesté, je ne ferai qu'une brève escale à Athènes.

— Quel dommage ! Pourquoi ?

— Je dois tout de suite repartir pour Constantinople.

— Ah, bon ! Constantinople... Et après cela ?

— Ma foi, je n'en sais rien encore. Peut-être pousserai-je plus loin, peut-être retournerai-je tout simplement en Angleterre.

Le déjeuner, léger et délicieux, se termina par des tartelettes aux fraises, des éclairs et des choux à la crème — œuvre du pâtissier français du palais.

Puis le roi emmena le duc dans son bureau et, s'emparant d'une plume, dessina un plan de l'île de Délos.

— Voici l'emplacement du temple. Comme vous devez vous en douter, les ouvriers qui y travaillent dorment sous la tente à proximité.

— Il ne faut pas qu'ils voient mon yacht.

— Surtout pas ! La meilleure solution serait que vous jetiez l'ancre à distance. Ici, par exemple...

— Très bien.

— Le temple sera bâti sur cette colline, dit le roi en l'indiquant sur la carte de la pointe de son crayon. En contrebas se trouve une petite baie bordée de falaises rocheuses abruptes. Lorsque je m'y suis moi-même rendu en bateau, j'ai pu voir qu'une espèce de profonde grotte — naturelle ou pas — était creusée au flanc de ces falaises.

Le duc devina ce qui allait suivre.

— C'est là que vous voulez que je cache la statue !

— Exactement. Il y a suffisamment d'éboulis de rochers pour que vous puissiez la dissimuler. Bien entendu, il faudra que vous la débarrassiez des linges qui la recouvrent !

— N'ayez crainte, Majesté ! Tout le monde pensera qu'Apollon se trouvait dans cette grotte depuis des siècles. Mais il serait préférable que vous ne tardiez pas trop longtemps pour le « découvrir ».

— Je suis de votre avis. Ce serait trop dommage que quelqu'un d'autre passe avant moi !

Le roi fronça les sourcils.

— Voyons, en admettant que vous cachiez la statue cette nuit, je pourrais me rendre dans | deux ou trois jours à Délos sous prétexte de surveiller les travaux. Étant donné que cela m'arrive très souvent, personne ne songera à s'en étonner. Restera à expliquer mon désir soudain d'aller visiter cette grotte...

Le roi hésita.

— Je pourrais prétendre avoir vu Apollon m'apparaître en rêve...

— Cela me semble être une excellente idée, Majesté. Mais il ne faut à aucun prix que l'on me voie dans les parages !

— En allant là-bas pendant la nuit, vous réduisez grandement les risques. Si vous vous ancrez à l'endroit que je vous ai indiqué, il vous suffira de vous rendre jusqu'à la grotte en barque.

— La lune et les étoiles devraient me permettre d'y voir assez clair.

Le duc se leva.

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à prendre congé de Votre Majesté. Je vais déclarer bien haut et fort que j'ai tellement hâte d'arriver à Constantinople que je vais m'y rendre directement sans faire une seule escale en cours de route.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Je prendrai cependant le temps de monter au Parthénon. Comment pourrais-je passer par Athènes sans aller me recueillir là-haut ? L'atmosphère spirituelle y est unique !

Le roi sourit.

— Je suis de votre avis. Avez-vous une voiture ?

— J'ai pris un fiacre au port mais je ne l'ai pas gardé.

— Je vais demander que l'on vous amène une calèche. Je vous accompagnerais volontiers au Parthénon, mais j'ai un conseil des ministres.

D'un air quelque peu confus, le roi ajouta :

— Et j'avoue que la montée au Parthénon me paraît chaque fois un peu plus dure...

— Bah ! J'aurai l'occasion de me reposer en route pour Constantinople.

La montée au Parthénon était en effet très dure — beaucoup plus que dans les souvenirs de David.

« C'est à cause de mon grand âge ! » pensa-t-il, se moquant de lui-même.

Il fut très étonné de se retrouver seul dans le temple antique. La dernière fois qu'il y était venu, les touristes et les amateurs d'art étaient relativement nombreux.

« Le roi a encore beaucoup à faire pour attirer les voyageurs dans son beau pays, se dit-il. Il faut construire des hôtels confortables, améliorer les transports... »

Georges Ier était très conscient de cela. Mais il ne pouvait pas transformer la Grèce d'un coup de baguette magique ! Et il estimait aussi que le bien-être de son peuple passait avant celui des touristes.

« Mais non, je ne suis pas seul ! » pensa David en se dirigeant vers l'autre côté du temple, celui d'où l'on avait une vue magnifique sur le golfe de Corinthe et les îles de la mer Égée.

Il venait d'apercevoir derrière l'une des colonnes de marbre blanc une frêle silhouette féminine.

« Une enfant... Elle n'est sûrement pas seule. Comment, en effet, aurait-elle pu venir ici sans être accompagnée ? »

En s'approchant, il s'aperçut que celle qu'il avait prise pour une petite fille était en réalité une adolescente dont les longs cheveux sombres étaient réunis en chignon. Il regarda autour de lui et ne vit personne d'autre, ce qui lui parut fort étrange.

« Comment peut-on laisser une aussi jeune fille se promener dans un endroit désert ? » se demanda-t-il avec stupeur.

La promeneuse était vêtue d'une élégante robe en mousseline ivoire ornée d'une ceinture et de rubans en faille bleue. Quant à sa taille, elle était si fine que le duc aurait pu l'encercler entre ses deux mains.

Elle s'était avancée jusqu'à l'extrême bord d'une espèce de parapet au bord du temple.

« Il faut que je lui dise que c'est dangereux de se tenir si près du ravin. Il suffirait d'un petit éboulis de terre pour quelle perde l'équilibre... »

En évitant les pierres qui jonchaient le sol à cet endroit, David arriva près de la jeune fille vêtue de blanc. Il la voyait beaucoup mieux maintenant. Son fin profil se détachait sur le bleu soutenu du ciel et, au lieu d'admirer le paysage comme il l'aurait pensé, elle avait les yeux clos.

« Elle prie... » pensa-t-il.

Soudain, son sang se figea dans ses veines et il comprit tout...

« Seigneur ! Elle veut se suicider ! »

Un pas de plus... et elle allait s'écraser sur les rochers à quelques centaines de mètres en contrebas.

Elle ne serait pas la première à avoir choisi ce genre de mort ! Le duc, qui savait que plusieurs personnes s'étaient déjà tuées en se jetant du haut du Parthénon, devint très pâle.

« Mon Dieu ! Si jeune et si jolie, comment est-il possible qu'elle en ait assez de la vie ? »

Figé sur place à seulement quelques mètres de la jeune fille, David se demandait désespérément comment agir.

« L'interpeller ? Cela risque de lui faire peur et de précipiter son geste... »

Il fit deux pas de plus sans qu'elle paraisse être consciente de sa présence. Les yeux toujours clos, elle continuait à prier avec ferveur.

Puis tout se passa très vite.

La jeune fille ouvrit les bras comme si elle s'apprêtait à prendre son envol. Alors le duc se précipita en avant et la saisit par la taille *in extremis* — juste au moment où elle se jetait dans le vide.

Elle laissa échapper une brève exclamation. Puis elle se débattit de toutes ses forces tandis que David resserrait son étreinte.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle en grec.

— Certainement pas, répondit-il dans la même langue.

— Vous... vous n'avez pas le droit de faire cela ! Lâchez-moi ! répéta-t-elle.

— Jamais.

— Il faut que... que...

Sans achever sa phrase, elle se mit à trembler de tous ses membres en fixant le duc avec effroi de ses immenses yeux d'un bleu si foncé qu'ils paraissaient violets.

« Des yeux de la couleur que prend la mer Méditerranée en Grèce... », pensa le duc.

— Lâchez-moi, supplia-t-elle de nouveau. Il faut que... que...

Mais elle ne parvint pas davantage à terminer sa phrase. David la fixa d'un air grave.

— Il faut que vous vous suicidiez, c'est cela que vous voulez dire ?

— Ou... oui.

— Comment pouvez-vous envisager d'accomplir un geste pareil ?

— Vous ne pouvez pas comprendre. Vous ne pourrez jamais comprendre...

— Vous êtes jeune, vous êtes jolie, vous avez la vie devant vous !

Jolie ? Mais elle était ravissante avec son visage à l'ovale parfait, sa peau nacrée, ses cheveux si sombres qu'ils avaient des reflets bleutés et ses grands yeux frangés de cils interminables...

— J'ai la vie devant moi ! répéta-t-elle avec un rire plein d'amertume. On voit bien que vous ignorez tout des raisons qui m'ont amenée ici pour parler ainsi !

Elle voulut se dégager mais, craignant qu'elle ne profite d'un instant d'inattention pour se précipiter dans le vide, le duc la maintenait solidement.

— Lâchez-moi ! reedit-elle encore. Je vous en conjure, lâchez-moi.

Au lieu d'accéder à sa requête, David resserra autour de sa taille flexible des doigts de fer.

— Je ne vous laisserai pas mourir, déclara-t-il d'un ton sans appel.

Un sanglot échappa à la jeune fille.

— Oh, pourquoi faut-il que vous soyez venu ici juste à ce moment-là ? Si seulement vous étiez arrivé cinq minutes plus tard, vous ne m'auriez même pas vue !

— Et si c'était Dieu qui m'avait envoyé à l'instant qu'il fallait ?

— Dieu ? murmura-t-elle.

Elle secoua la tête avec désespoir.

— Dieu m'a oubliée !

— Ce n'est pas possible. La meilleure preuve ? C'est qu'il a guidé mes pas vers vous au moment précis où vous alliez commettre l'irréparable.

— Dieu m'a oubliée, reedit-elle — d'une voix un peu moins assurée cependant.

Le duc secoua la tête avec incrédulité.

— Comment peut-on souhaiter mourir quand on a à peine vécu ?

Elle soutint son regard avant de déclarer d'un ton presque solennel :

— On peut souhaiter mourir quand la vie devient trop difficile à supporter. On peut aussi souhaiter mourir pour échapper à un destin trop cruel.

Un profond soupir gonfla sa poitrine.

— Pour moi, il n'y a pas d'autre solution que celle de... d'en finir pour toujours.

— Et quel est-il, ce destin cruel auquel vous voulez échapper ?

De force, le duc entraîna la jeune fille loin du bord du parapet et l'obligea à s'asseoir à côté de lui sur un gros bloc de marbre. Il lui lâcha alors la taille, mais ce fut pour la prendre par le poignet.

Elle tenta de nouveau de se dégager mais il la maintenait

solidement.

— Je vous en supplie ! s'écria-t-elle. Laissez-moi me... me...

— ... vous précipiter dans le vide ? Jamais !

— Je n'ai pas le courage de faire face à... au terrible destin qui serait le mien si je devais vivre. Je préfère aller rejoindre mes parents au ciel.

— Si vos parents pouvaient vous voir en ce moment, ils seraient atterrés, j'en suis persuadé.

— Non, ils me comprendraient.

— Comment une personne aussi jeune et jolie peut-elle prendre une pareille décision quand le soleil brille et que les lendemains sont pleins de promesses ?

Elle laissa échapper un rire qui ressemblait à un sanglot, tout en répétant avec une ironie désespérée :

— Des lendemains pleins de promesses !

— Je suis certain que tous les dieux de l'Olympe vous regardent avec beaucoup de désapprobation.

Cette menace la laissa froide.

— Si les dieux me désapprouvent, ils me feront renaître sous une forme horrible, et dans des conditions encore pires que celles qui sont les miennes actuellement.

L'instant était dramatique, et pourtant le duc ne put s'empêcher d'esquisser un sourire, amusé à l'idée que cette ravissante jeune personne croyait en la réincarnation.

Comme si elle avait deviné ses pensées, elle interrogea :

— Vous n'y croyez pas, vous ?

Elle n'avait pas eu besoin de préciser davantage sa question. Ils ne se connaissaient pas, ils ignoraient jusqu'à leur nom, mais tous deux venaient de vivre des instants tellement dramatiques qu'ils jugeaient pouvoir se dispenser des formalités qui avaient cours dans l'existence courante. Dans le monde où ils se trouvaient — un monde à mi-chemin entre la vie et la mort —, l'étiquette n'avait plus cours.

Le duc resserra la pression de ses doigts sur le mince poignet de la jeune fille.

— Racontez-moi pourquoi vous êtes montée au Parthénon avec... avec l'intention d'en finir.

— Vous me faites mal, murmura-t-elle.

Il eut un rire bref.

— Au point où vous en êtes, c'est donc important ? demanda-t-il d'un ton volontairement dur.

— Je suppose que... que non, admit-elle en abaissant les yeux sur la main à la fois solide et élégante qui encerclait toujours son poignet.

— Si je vous laisse libre, me promettez-vous de ne pas courir jusqu'au bord du parapet ?

Il y eut un long silence.

— Me le promettez-vous ? insista-t-il.

Avec lassitude, elle hocha la tête.

— Bien. Je vous promets de ne pas chercher à me jeter dans le vide avant de vous avoir raconté pourquoi je veux — pourquoi *je dois* mourir.

Lentement, le duc dénoua ses doigts. Cependant il demeura attentif aux moindres réactions de la jeune fille, prêt à bondir pour l'immobiliser si par hasard elle cherchait à lui échapper.

Elle frotta machinalement sa peau rougie.

« C'est bien la première fois que je brutalise une femme ! se dit David avec une certaine confusion. Mais la fin justifie les moyens... »

A voix haute, il déclara :

— Si nous devons avoir une longue conversation, il serait plus simple que nous échangions nos prénoms. Je m'appelle David. Et vous ?

— Thalia.

Le duc sourit.

— Comme c'est joli !

En guise de réponse, elle se contenta de hausser les épaules, et il comprit alors que les conventions sociales ne lui importaient plus guère pour la bonne raison qu'elle ne se considérait plus comme faisant partie de ce monde.

« C'est incroyable, je suis arrivé juste à temps pour l'empêcher de se fracasser sur les rochers... Si je m'étais attardé ne serait-ce que quelques secondes pendant la montée, elle serait morte maintenant ! »

Morte, oui ! Cette si jolie jeune fille, dont il avait senti le cœur battre contre le sien quand il l'avait saisie à bras-le-corps, serait étendue par terre dans une mare de sang au bas du Parthénon...

Il soupira en s'efforçant de repousser les terribles images qui s'imposaient à son esprit.

— Vous avez déjà dû deviner, à mon accent, que je suis anglais ? demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air hésitant.

— Vous êtes très différent des Grecs, murmura-t-elle enfin.

Très doucement, comme s'il craignait d'effaroucher un oisillon, le duc dit :

— Eh bien, maintenant que nous avons fait connaissance, il faut que vous m'expliquiez pour quelle raison vous voulez quitter ce monde.

Tout en parlant, il la détaillait.

« Elle a un visage aux traits classiques et un profil d'une pureté extraordinaire. Elle aurait pu servir de modèle aux sculpteurs antiques auxquels on doit les statues des déesses grecques... »

Comme la jeune fille demeurait silencieuse, il insista :

— Pourquoi, Thalia ?

— On... on veut m'obliger à épouser un homme que je hais et que je méprise.

— Si vous n'éprouvez que haine et mépris à son égard, j'ai peine à comprendre que l'on veuille vous forcer à contracter un tel mariage.

— Si... si je vous avoue toute la vérité, demanda timidement Thalia, et si vous vous ren-dez compte qu'il vous est impossible de m'aider, me promettez-vous de... de me laisser faire ce que je veux ?

Il la fixa droit dans les yeux.

— Autrement dit, vous suicider ?

— Oui.

« Seigneur, quelle incroyable conversation ! », pensa le duc en contemplant d'un air pensif le merveilleux visage de la jeune Grecque qui voulait mourir.

— Il n'y a pas d'autre solution, ajouta-t-elle avec une simplicité qui était au-delà du désespoir.

— Thalia, je n'ai encore jamais trouvé un problème auquel il était impossible d'apporter une solution.

Des larmes perlèrent au bout des longs cils de la jeune fille.

— Personne ne peut m'aider. Personne !

— Moi, si !

Elle le regarda avec commisération avant de répéter d'un ton catégorique :

— Personne, vous dis-je ! Et vous — un étranger —, moins que quiconque.

— C'est ce que nous verrons. Je voudrais pour le moment que vous m'expliquiez pourquoi, par un bel après-midi d'été, vous avez décidé de mettre fin à vos jours.

Elle baissa les yeux sur ses doigts crispés.

— Je me trompe peut-être, reprit le duc, mais j'ai l'intuition que vous êtes capable de vous exprimer dans un excellent anglais. Si c'était le cas, je préférerais que nous parlions dans ma langue, car mon grec n'est pas très bon.

— Votre grec est excellent !

— Pas assez, cependant, pour me permettre de saisir certaines nuances.

— Pourquoi pensez-vous que je parle anglais ?

— Vous donnez l'impression d'être une demoiselle de bonne famille qui a reçu une éducation raffinée.

L'ombre d'un sourire joua sur les lèvres bien dessinées de la jeune fille.

— Est-ce un compliment ? demanda-t-elle dans un anglais parfait. Dans ce cas je vous en remercie. Et je vous le retournerai en disant

que vous êtes un véritable gentleman.

Tout en se disant de nouveau qu'il tenait en ce moment la plus invraisemblable conversation du monde, David s'inclina.

— A mon tour de vous remercier. Et vous n'avez pas tort : je suis en effet un *gentleman*.

Il s'inclina de nouveau.

— Je suis le duc de Sherbourne.

Les yeux immenses de Thalia s'agrandirent encore.

— Vous êtes un... un monsieur très important et... et je ne crois pas que... que vous devriez vous occuper de... de quelqu'un comme moi.

— Si je suis important, comme vous le dites, j'ai peut-être les moyens de vous empêcher de commettre l'irréparable. Je suis également capable d'empêcher un homme qui vous déplaît de vous importuner.

La jeune fille frémit.

— M'importuner ? Le mot est faible...

— Je vous écoute, Thalia.

— Puisque vous m'avez dit qui vous étiez, à mon tour de vous révéler ma véritable identité. Je suis la princesse Thalia, la fille du prince Spiros qui était cousin du roi Othon de Grèce.

Le duc réussit à cacher sa stupeur. Il avait déjà compris que son interlocutrice était de bonne famille, mais il était loin de penser qu'elle était de sang royal !

— Mes parents sont morts, enchaîna la jeune fille. Je vis avec mon oncle, Thadeus Spiros, un homme extrêmement ambitieux qui veut avoir un rôle important à jouer dans la vie politique.

Elle soupira.

— Malheureusement, et en dépit de tous les efforts qu'il déploie, mon oncle ne réussit pas à se faire apprécier par le roi actuel. Georges Ier se méfie de lui et refuse de lui confier la moindre responsabilité.

— Ce qui rend votre oncle furieux, je suppose ?

— Exactement.

— Mais en quoi les ambitions politiques de votre oncle peuvent-elles vous concerner ?

— Mon oncle s'est dit qu'il renforcerait sa position et celle de toute sa famille à la Cour s'il me faisait épouser le prince Federovsky.

Le duc haussa les sourcils.

— Un Russe ?

— Comme son nom l'indique.

— Et c'est ce prince Federovsky que vous haïssez et que vous méprisez ?

Thalia se raidit.

— Il est horrible !

— Comment cela ?

— Il a presque soixante-dix ans, il est laid, gros, chauve... Je le trouve répugnant et je ne peux pas supporter qu'il me touche !

— Quel âge avez-vous, Thalia ?

Ils étaient tellement au-delà des conventions que le duc n'avait pas hésité à poser cette question indiscrete à laquelle elle répondit sans se faire prier.

— J'aurai dix-huit ans le moins prochain.

— Évidemment, la différence d'âge est de taille...

— De plus, il veut avoir des enfants !

David sursauta.

— S'il s'agit vraiment d'un septuagénaire, il me semble qu'il aurait dû avoir largement le temps d'y penser avant !

— Il a déjà été marié deux fois. Ses épouses précédentes sont mortes...

— Sans lui donner d'enfants ?

— Vous avez deviné. Alors il veut que moi, je...

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Je ne pourrais jamais supporter qu'il me touche ! C'est un homme d'une méchanceté et d'une cruauté inouïes. J'ai découvert à son sujet des choses terribles !

Le duc comprenait maintenant pourquoi Thalia avait préféré la mort plutôt qu'une semblable union.

Comme il demeurait silencieux, la jeune fille laissa échapper un petit soupir.

— Maintenant que je vous ai tout raconté, vous vous rendez compte qu'il n'y a pas d'autre issue que... que celle que j'ai envisagée. J'ai réfléchi longuement, vous savez, avant d'en arriver à cette conclusion !

— Thalia...

Elle l'interrompit.

— Allez-vous-en et laissez-moi seule. Je vais prier... C'était d'ailleurs ce que j'étais en train de faire quand vous êtes arrivé. Je suis sûre que Dieu me pardonnera ce geste et me permettra de retrouver mes parents au ciel.

— Vos parents seraient beaucoup plus heureux là-haut en sachant que vous avez choisi de vivre.

Elle le regarda avec stupeur.

— Pour devenir la femme du prince Federovsky ? Oh ! Comment pouvez-vous parler ainsi ? Je pensais que vous aviez compris, et... et...

Elle se leva d'un bond. David, qui surveillait le moindre de ses gestes, la saisit par le poignet.

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle avec désespoir.

— Vous allez vivre, Thalia. Oui, vivre ! Car j'ai trouvé une solution.

En tremblant comme une feuille, elle leva les yeux vers lui.

— Vrai... vraiment ? Laquelle ?

— Faites-moi confiance. Tout d'abord, nous allons nous rendre tous les deux au palais.

Elle fronça les sourcils.

— Vous voulez dire au... au palais royal ?

— Je connais Leurs Majestés et je suis sûr que la reine fera tout ce qui est en son pouvoir pour vous aider.

Voyant que Thalia paraissait très dubitative, il répéta :

— Faites-moi confiance ! Il faut que Sa Majesté apprenne dans quelle situation vous vous trouvez.

— Et vous... vous pensez quelle acceptera de prendre mon parti contre celui de mon oncle ?

Elle secoua la tête.

— Jamais ce dernier ne voudra écouter le roi.

— Comment est-ce possible ?

— Mon oncle est persuadé que, si j'épousais le prince Federovsky, je deviendrais une personnalité en Russie — et que cela lui serait fort utile.

— Ce prince est donc si important que cela ?

— Il est très important et très riche. Mais il pourrait posséder tout l'or du monde, je continuerais à le détester ! Jamais il ne deviendra mon mari ! J'aime mieux mourir...

— Cela, je le sais, soupira David. Oui, je le sais mieux que quiconque !

Sa voix changea.

— Sachez, Thalia, que le prince n'est pas le seul homme au monde !

— C'est celui que mon oncle m'a destiné, fit-elle dans un sanglot. Et comme il est mon tuteur, je... je n'ai pas un mot à dire.

— Vous allez venir avec moi au palais, et le roi et la reine veilleront sur vous. Je serais même prêt à parier qu'ils sauront faire entendre raison à votre oncle. Mais avant de partir, laissez-moi contempler ce paysage pendant quelques instants. N'est-ce pas l'une des plus belles vues du monde ?

— C'est la plus belle vue du monde, murmura Thalia en se tournant vers le mont Olympe.

Le duc devina que la jeune fille suppliait les dieux de l'aider.

Après s'être recueilli pendant quelques minutes, David entraîna d'autorité Thalia vers les marches par lesquelles il était venu.

— La montée m'a paru bien dure, dit-il. La descente sera certainement plus facile...

— Je pensais la faire différemment, fit-elle d'une voix presque inaudible.

Mais David avait l'oreille fine !

— Promettez-moi que vous n'aurez plus jamais d'idées pareilles.

Elle ne répondit pas.

— Regardez-moi, Thalia ! ordonna-t-il.

Quand elle leva vers lui son visage à l'ovale parfait éclairé par d'immenses prunelles d'un bleu tirant sur le violet, le duc retint sa respiration.

« Dieu, qu'elle est belle ! »

Étrangement troublé par la proximité de la jeune fille, il eut peine à retrouver ses esprits.

— Maintenant, écoutez-moi bien, Thalia !

— Ou... oui ?

D'une voix très grave, il déclara :

— La vie est notre bien le plus précieux. Nous pouvons être riches, nous pouvons être pauvres, nous pouvons rencontrer de grandes difficultés — comme vous en ce moment —, mais la vie doit demeurer sacrée.

Sans oser davantage soutenir son regard, la princesse baissa la tête d'un air plein de confusion.

— Comment peut-on envisager de se détruire dans un moment de désespoir ? reprit le duc.

Les mots lui étaient comme dictés et il était le premier surpris de s'entendre parler avec autant de chaleur, de conviction et de force d'âme.

— La vie est un don des dieux, ajouta-t-il encore. En aucun cas, nous ne devons y mettre fin délibérément.

Thalia prit une profonde inspiration.

— Vous avez raison. Et je vous promets que je tenterai de chercher une autre solution avant de... de songer une nouvelle fois à... au suicide.

— Et maintenant, venez. Je suis heureux d'avoir revu le Parthénon et d'être arrivé juste au moment où vous aviez besoin de moi. Les dieux ont dû guider mes pas !

— J'espère que vous n'aurez pas de regrets par la suite, dit-elle avec amertume. Peut-être vous reprocherez-vous d'être monté au Parthénon ce jour-là et de m'avoir empêchée de... de suivre mon destin.

Là-dessus, sans attendre sa réponse, elle commença à descendre les marches d'un pas léger.

Lorsqu'il la rejoignit en bas, elle lui demanda avec une visible anxiété :

— Croyez-vous que ce soit une aussi bonne idée que cela de m'emmener au palais ?

— Oh, oui ! Vous ne pourriez pas avoir une meilleure protectrice et

amie que la reine Olga.

— Quant à vous...

— Même si je le souhaitais, je ne puis malheureusement m'occuper de vous pour la bonne raison que je suis obligé de quitter Athènes aujourd'hui même.

— Oh ! fit-elle seulement d'une toute petite voix.

« Je suis l'unique lien qui la raccroche à la vie et je vais l'abandonner ! pensa le duc avec remords. Mais comment faire autrement ? La reine Victoria m'a chargé d'une mission que je dois mener à bien. Et de toute manière, il m'est impossible de prendre une toute jeune fille en charge. J'imagine d'ici les commérages si cela se savait à Londres ! »

La calèche royale attendait à l'endroit où le duc l'avait laissée. Thalia reconnut certainement la livrée du cocher et celle du valet, mais elle ne fit aucun commentaire et, en silence, alla s'asseoir sur la banquette.

Elle attendit que le duc se soit installé à côté d'elle et que le cocher ait fouetté les chevaux pour demander d'une voix hésitante :

— Croyez-vous vraiment que... que ce soit sage de me conduire près du roi et de la reine ? Mon oncle a été parfois désagréable avec eux... Comme je vous l'ai déjà dit, il veut jouer un rôle de premier plan dans le pays.

— Ce n'est pas en se montrant désagréable avec les souverains qu'il y parviendra ! D'autre part, je ne pense pas non plus que le fait de vous obliger à épouser un Russe assez âgé pour être votre grand-père pourra lui donner une quelconque importance en Grèce !

— Mon oncle estime que c'était une erreur de faire venir un roi de l'étranger. Il dit qu'il aurait mieux valu choisir un parent du roi Othon...

— Lui, en l'occurrence ?

— Je... je le suppose.

— Le roi Othon était bavarois. Il est devenu très vite impopulaire car il était incapable de résoudre les problèmes intérieurs et de répondre aux aspirations nationales des Grecs. Si ceux-ci l'ont renversé au cours d'une révolte en 1862, ce n'était pas pour offrir le trône à son cousin !

La famille du roi Othon ne devait guère être appréciée des Grecs, et c'était certainement pour cela que l'oncle de Thalia ne parvenait pas à obtenir au gouvernement la position de premier plan dont il rêvait.

Au grand trot, la calèche se dirigeait vers le palais. Voyant que la nervosité de la jeune fille était croissant, David lui prit la main et murmura :

— Du calme !

— J'ai peur, avoua-t-elle dans un souffle.

— Il n'y a aucune raison pour cela.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Il me semble qu'il vaudrait mieux que vous attendiez dans un salon pendant que je mets le roi au courant de ce qui se passe. Mais il faut que vous me promettiez de ne pas vous enfuir !

Comme elle demeurait silencieuse, il insista :

— Promettez-le-moi !

— Bien, je vous le promets, fit-elle enfin, presque à regret. Mais si Sa Majesté dit qu'elle ne veut pas de moi, je refuserai de retourner chez mon oncle. Vous êtes prévenu !

— Nous aviserons à ce moment-là... J'ai votre parole, n'est-ce pas ? Vous m'attendrez ?

— Oui, je vous l'ai promis.

Elle tremblait de tous ses membres.

« Pauvre enfant ! Elle est terrifiée », pensa David.

Elle paraissait si frêle, si belle et en même temps si émouvante qu'il se sentit de nouveau très ému.

— Ne vous inquiétez pas, Thalia. Tout se passera bien.

— Si... si seulement vous pouviez dire vrai !

Un écuyer les accueillit et les conduisit dans l'un des petits salons faisant partie des appartements royaux.

— Je vais vous laisser ici, dit David à la jeune fille. Je ne serai pas absent longtemps...

En guise de réponse, elle lui adressa un petit sourire contraint.

Le duc sortit avec l'écuyer et lui demanda de le conduire immédiatement auprès de Sa Majesté.

Cette requête mit le jeune officier très mal à l'aise.

— Mais je ne sais pas si Sa Majesté peut vous recevoir. Il faut que j'aille demander à...

— C'est très urgent, coupa le duc.

Quelques secondes plus tard, il fut introduit dans le bureau du roi.

— Excusez-moi, Majesté... commença l'écuyer. Mais milord a insisté pour...

— C'est bon ! coupa le duc.

Et sans autre forme de procès, il lui ferma la porte au nez.

Le roi, qui était en train d'étudier des plans avec la reine, leva les yeux avec stupeur.

— Sherbourne ! Je vous croyais déjà en mer !

— Je me suis tout d'abord rendu au Parthénon, comme j'en avais l'intention.

— Ah, c'est vrai ! Mais asseyez-vous donc, et dites-nous pourquoi vous avez jugé utile de revenir au palais.

— Au Parthénon, j'ai rencontré quelqu'un ayant besoin d'aide.

Il se tourna vers la reine.

— De *votre* aide, plus précisément, Majesté.

La reine ne cacha pas sa surprise.

— Au Parthénon ? Mais l'on ne voit jamais personne là-haut à cette heure de la journée ! La montée est si pénible par cette chaleur que les touristes préfèrent la faire le matin de bonne heure ou bien en fin d'après-midi.

— Eh bien, il y avait là-haut une jeune fille...

Le roi éclata de rire.

— Sherbourne, je m'aperçois que votre réputation de séducteur n'est pas usurpée.

— Majesté...

— Il paraît que toutes les jolies femmes se jettent à votre tête, que ce soit à Londres comme à Paris, et il semblerait que le même phénomène se reproduise à Athènes !

Le duc ne riait pas.

— Cette jeune fille était sur le point de se suicider, fit-il avec gravité. Elle allait se jeter dans le vide au moment où je suis arrivé.

— Seigneur ! s'exclama la reine en pâlisant.

— Je l'ai retenue *in extremis*.

Le roi hocha la tête d'un air soucieux.

— Encore un suicide ! Ils sont fréquents à cet endroit. Le mois dernier, deux personnes se sont encore tuées de cette manière. L'enquête nous a appris qu'elles souffraient toutes deux d'une maladie incurable et se savaient perdues...

— La jeune fille que j'ai découverte là-haut est une jeune et jolie princesse : Thalia Spiros. Elle m'a raconté que ses parents étaient morts et que son oncle — un parent du roi Othon — veut la forcer à épouser un homme qu'elle déteste.

— Seigneur ! répéta la reine. Quelle histoire !

— Quelle histoire, en effet ! La princesse Thalia préférait mourir plutôt que de devenir la femme d'un quasi-septuagénaire. Ce dernier a déjà été marié deux fois et, selon la description de Thalia, c'est un homme très laid, gros et chauve. Elle le trouve tellement répugnant qu'elle ne peut pas supporter qu'il la touche.

— Un quasi-septuagénaire ! s'exclama la reine. Et quel âge a cette jeune fille ?

— Pas encore dix-huit ans.

— Quelle honte ! Je comprends qu'elle ait préféré mourir...

— J'ai réussi à la convaincre de me suivre jusqu'ici. Mais elle est dans un tel état de nerfs et de désespoir que, en dépit de la parole qu'elle m'a donnée, elle serait tout à fait capable de s'enfuir et de mettre son sinistre projet à exécution.

— Je vais tout de suite aller la trouver, dit la reine. Où est-elle ?

— Je l'ai laissée dans le petit salon blanc et or.

— Vous a-t-elle donné le nom de l'homme que son oncle veut la forcer à épouser ? demanda le roi.

— Un certain prince Federovsky.

La reine, qui était déjà à la porte, sursauta.

— Le prince Federovsky ? Je le connais...

— Vraiment, ma chère amie ? demanda le roi.

— C'est un homme horriblement antipathique ! Je me souviens qu'il était venu à l'une des réceptions données par mon père, à Saint-Pétersbourg, et qu'il s'y était conduit d'une manière tellement abominable que mon père avait juré de ne plus jamais l'inviter.

— Vous comprenez alors pourquoi cette pauvre enfant est horriifiée à l'idée de devenir sa troisième femme.

— Si je le comprends ! Je vais tout de suite aller lui parler.

Après le départ de la reine Olga, le souverain se leva et se mit à marcher de long en large.

— Hum ! fit-il seulement.

— Que pensez-vous de cette histoire, Majesté ?

— Je vois beaucoup de difficultés en perspective.

— Comment cela ?

Georges Ier vint s'asseoir en face de David.

— J'ignorais ce qui se tramait, bien entendu. Comme vous pouvez vous en douter, je n'ai qu'un minimum de contact avec l'entourage de celui qui m'a précédé sur le trône.

Il laissa échapper un rire forcé.

— Cela vous ressemble bien d'arriver juste à temps pour sauver une jolie fille ! David, le preux chevalier...

— Je n'allais tout de même pas la laisser s'écraser sur les rochers en contrebas du Parthénon ! N'importe qui, à ma place, en aurait fait autant.

— Pas si sûr. Les gens qui veulent éviter les complications savent toujours regarder de l'autre côté quand il le faut. Et ceux qui auraient malgré tout tenté de voler au secours de la désespérée n'auraient pas forcément eu votre rapidité d'action.

— Cela, c'est possible. Mon ancien maître d'armes disait que j'étais vif comme l'éclair, reconnu le duc sans fausse modestie.

— Cela peut être utile, admit le roi sans beaucoup d'enthousiasme.

Il réfléchissait, les sourcils froncés. Et son expression devenait de plus en plus soucieuse...

— Majesté, je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression que vous vous seriez volontiers passé de ce problème.

— Comprenez-moi, Sherbourne ! D'une part, je serais bien cynique si je vous reprochais d'avoir sauvé la vie d'une jeune fille de dix-huit ans ! Mais d'autre part...

Il s'interrompit, cherchant ses mots.

— D'autre part, vous vous trouvez à cause de moi dans une situation délicate ? suggéra David.

Le roi s'empessa de saisir la perche tendue.

— Exactement. Les relations entre la famille du roi Othon et moi-même ont toujours été difficiles — ce qui est assez normal étant donné les circonstances.

— D'après la princesse Thalia, son oncle aspire à prendre une place importante au gouvernement.

— Ce qui ne risque pas d'arriver ! Le roi Othon avait réussi à se faire détester par la plupart de ses sujets et si des membres de sa famille faisaient leur réapparition dans le monde politique, ce serait très mal vu. L'oncle de votre petite protégée est certainement le prince Thadeus Spiros...

— En effet.

— Spiros n'a aucune chance de se voir confier un jour un ministère. Cela, je peux vous l'assurer !

Le duc pinça les lèvres.

— Si je comprends bien, vous ne pensez pas pouvoir aider Thalia étant donné vos relations tendues avec les Spiros ?

— Ce sera très difficile, dit le roi en allant tirer un cordon en soie rouge. Mais si vous le voulez bien, nous allons discuter de tout cela en prenant le thé selon la plus pure tradition britannique...

Un majordome apparut quelques instants plus tard et s'inclina.

— Majesté ?

— Servez le thé dans le petit salon où se trouvent Sa Majesté et une visiteuse, s'il vous plaît. Nous allons les rejoindre dans un instant.

— Bien, Majesté.

Après le départ du majordome, le roi changea délibérément de sujet de conversation.

— Au fond, je ne suis pas fâché que vous soyez revenu au palais, Sherbourne. Après votre départ, je me suis dit qu'il fallait absolument que j'offre un cadeau à Sa Majesté la reine Victoria pour la remercier de toutes ses bontés. J'avais un peu honte en pensant que l'une des salles du château de Windsor se trouvait dégarnie par ma faute...

Le duc ne jugea pas utile d'apprendre à Georges Ier que la statue d'Apollon n'était jamais sortie du réduit dans lequel elle se trouvait cachée depuis des années...

— Qu'avez-vous donc trouvé pour Sa Majesté ? se contenta-t-il de demander.

— Une statue d'Aphrodite réalisée par l'un de nos meilleurs sculpteurs actuels. C'est une copie d'une œuvre antique, mais je la trouve presque plus belle que l'original.

— Sa Majesté sera ravie, assura le duc.

En réalité, il pensait qu'il y avait de fortes chances pour que la statue d'Aphrodite se retrouve à la place de celle d'Apollon... dans un coin obscur où elle resterait pendant un siècle ou deux.

Sur ces entrefaites, le majordome revint.

— Le thé est servi, Majesté.

— Merci, Karpenissi.

Le roi et le duc allèrent retrouver la reine et Thalia dans le salon blanc et or. Le thé était servi sur une table ronde recouverte d'une nappe en dentelle blanche. Il était accompagné par quelques gâteaux au miel d'aspect très oriental ainsi que par des coupelles pleines d'olives noires.

« Des olives avec le thé ! Si certains Anglais n'ayant jamais mis le pied hors de leur île voyaient cela, ils pousseraient de hauts cris », pensa le duc avec amusement.

Lorsqu'il présenta la princesse Thalia au roi, elle lui fit une révérence très gracieuse.

— Le duc de Sherbourne m'a appris que vous aviez des ennuis, mademoiselle, déclara Georges Ier. Nous parlerons de tout ceci dans cinq minutes.

Il se tourna vers David.

— Il faudra que je vous montre la statue d'Aphrodite avant qu'on ne la mette dans une caisse pour la transporter à bord de votre yacht.

— Je serai très heureux de la voir, dit le duc avec courtoisie.

Pressée de questions par la reine, Thalia leur conta toutes les difficultés qu'elle avait eues avec la famille de son père depuis la mort de celui-ci. Elle eut assez d'esprit pour parler de cela avec un certain humour, sans jamais se plaindre. Mais David se rendait compte qu'elle devait se forcer pour sourire et parler d'un ton léger.

— Vous vous trouvez dans une situation bien difficile, fit le roi, et je ne sais si...

Voyant la jeune fille se raidir, la reine Olga s'empressa de terminer la phrase commencée par son mari.

— Une situation à laquelle nous allons nous arranger pour trouver une solution, assura-t-elle.

Thalia, qui ne paraissait pas croire que ce soit possible, se contenta de murmurer :

— Merci, Majesté.

Le duc ne tarda pas à se lever.

— Il faut que je retourne à bord. Le capitaine m'attend pour appareiller.

— Dans ce cas, Sherbourne, venez voir la statue d'Aphrodite que vous allez emporter en Angleterre pour l'offrir de ma part à Sa Majesté la reine Victoria. Elle se trouve juste à côté !

Le duc remarqua que le roi évitait soigneusement de parler de la

statue d'Apollon devant Thalia.

Ils se rendirent tous les quatre dans un salon voisin.

— J'ai demandé qu'on ne mette pas la statue dans la caisse tant que vous ne l'aurez pas vue, dit le roi.

Le sculpteur avait choisi un bloc de marbre d'une pureté étonnante pour réaliser son œuvre. Il avait représenté Aphrodite assise sur ses talons, les mains jointes.

— Oh ! Comme elle est belle ! s'exclama Thalia.

Georges Ier se tourna vers David.

— Pensez-vous que Sa Majesté appréciera mon cadeau ?

— J'en suis certain. Cette statue embellira encore les salles de réception du château de Windsor.

« Ou l'un des nombreux galetas où s'entassent des œuvres d'art depuis parfois des siècles ! » ajouta-t-il intérieurement.

— La statue sera bien protégée, comme vous pouvez le constater, dit le roi en montrant toute une pile de couvertures que les villageoises grecques avaient tissées en alternant avec beaucoup de goût des rayures de couleurs vives et d'autres de tons sourds.

— Avant de partir, il faut absolument que vous fassiez la connaissance de mes enfants, David, dit la reine en entraînant le duc hors du salon.

Ce fut seulement en arrivant dans la nursery que David s'aperçut que Thalia ne l'avait pas ; suivie.

« Je suppose qu'elle est restée avec le roi pour admirer la statue d'Aphrodite... » pensa-t-il.

Il esquaissa un sourire.

« Elle aurait pu servir de modèle au sculpteur. Ne ressemble-t-elle pas à la déesse de l'amour ? »

Il fut tout de suite conquis par les petits princes de Grèce. Constantin avait déjà deux ans tandis que Georges, qui était encore un bébé, dormait dans les bras de sa nurse.

— Vous avez bien de la chance d'avoir de si beaux enfants, Majesté.

— Georges est si fier d'eux ! Quant aux Grecs, : ils voient déjà le petit Constantin sur le trône.

Le duc éclata de rire.

— C'est aller un peu vite ! D'autant plus que Sa Majesté est bâtie pour vivre centenaire !

— Puissiez-vous dire vrai ! fit la reine avec ferveur.

Elle tint ensuite à faire visiter à son invité le jardin qu'elle avait fait aménager à l'intention de ses enfants, puis les serres où elle avait fait planter de nombreuses plantes exotiques.

— L'été, nous ouvrons les panneaux coulissants car le climat permet de les laisser à l'air libre.

— Elles n'y survivraient pas toute l'année ?

— Je ne le pense pas car les hivers sont parfois très rigoureux par ici. Rien à voir cependant avec ceux que j'ai connus en Russie, ajouta-t-elle en souriant.

Le duc s'impatientait en voyant le temps passer et se demandait comment prendre congé.

« Comment pourrais-je faire comprendre à Sa Majesté que je suis pressé ? »

Résigné, il se dit qu'il avait toute la nuit pour déposer la statue dans la grotte de l'île de Délos.

— J'aime beaucoup les fleurs, dit la reine. Si j'avais une fille, je voudrais qu'elle soit aussi jolie que ces roses blanches...

— J'espère plutôt qu'elle sera aussi jolie que Votre Majesté, fit le duc avec galanterie.

La reine éclata de rire.

— Voilà le genre de compliment que me fait Georges !

Avec émotion, elle ajouta :

— Si vous saviez combien je suis heureuse avec lui !

— Vous me rendez très envieux. Je devrais peut-être me rendre en Russie... Avec un peu de chance, j'y ferais la connaissance d'une jeune fille aussi belle que vous...

— Oh, vous en trouverez des centaines, des milliers bien plus belles que moi ! Écoutez, David, la prochaine fois que vous viendrez à Athènes, prévenez-moi à l'avance. Je m'arrangerai pour vous faire connaître quelques-unes de mes jeunes compatriotes.

Le duc feignit l'épouvante.

— Ne me parlez pas de mariage, je vous en supplie ! Voilà des années que les miens me pressent de sauter le pas... Or tant que je n'aurai pas rencontré la femme qui m'est destinée, je préfère rester célibataire.

— Vous avez entièrement raison, approuva la reine. Mais je suis sûre que vous trouverez un jour l'amour et que vous serez très heureux.

— Puissiez-vous dire vrai !

Lorsqu'ils remontèrent vers la terrasse du palais qui donnait sur le jardin, un écuyer vint à leur rencontre.

— Sa Majesté a dû se rendre à une conférence en ville, dit-il à la reine.

Celle-ci hocha la tête.

— Je sais qu'il avait à son emploi du temps une conférence au sujet de l'art grec dans l'Antiquité.

— Où est la princesse Thalia ? demanda le duc à l'écuyer.

— Elle a accompagné Sa Majesté, milord.

La reine hocha la tête.

— C'est très bien. Cela lui changera les idées...

Elle attendit le départ de l'écuyer pour déclarer à mi-voix :

— N'ayez crainte, David, nous veillerons sur votre petite protégée.

— Sa Majesté ne semblait guère enthousiaste... Elle devait craindre des ennuis.

— Oh, il y en aura certainement !

La reine haussa les épaules.

— Mais n'y en a-t-il pas toujours avec les fidèles du roi Othon ? Grâce au ciel, Georges n'est pas homme à se laisser influencer par cette bande-là !

— Pourvu que tout se passe bien !

— N'ayez crainte, répéta la reine.

— Je suis maintenant, à mon grand regret, obligé de partir. Vous me voyez navré de ne pas avoir pu faire mes adieux à Sa Majesté et à Thalia...

— C'est ma faute. Je vous ai emmené voir mes serres et personne n'a su où nous trouver.

La reine accompagna son visiteur jusqu'au salon où le roi leur avait montré la statue d'Aphrodite. Celle-ci se trouvait maintenant dans une caisse. Deux valets s'en chargèrent et la portèrent jusqu'à la calèche royale qui allait ramener le duc au Pirée.

Une fois à bord de *La Sirène Bleue*, David ordonna que l'on porte cette caisse dans la cabine où se trouvait déjà la statue d'Apollon. Il referma ensuite lui-même la porte à clé puis se rendit sur le pont.

Les machines trépidaient déjà. Des marins larguaient les amarres et le grand yacht s'écartait lentement du quai.

« Pourvu que Thalia soit en sécurité à la cour ! » pensa le duc avec anxiété.

Il était sûr que la reine s'efforcerait de veiller de son mieux sur la jeune fille. Mais d'un autre côté, l'oncle de Thalia, le prince Spiros, semblait bien déterminé à se faire obéir...

« Le roi et la reine ont tout de même plus de pouvoir que le familier d'un souverain destitué ! » se dit David, s'efforçant d'ignorer la sourde inquiétude qui le taraudait.

Un sourire lui vint soudain aux lèvres.

Il se disait que si Thalia réussissait à échapper à son oncle et au prince Federovsky, elle rencontrerait certainement à la cour des souverains grecs un jeune homme séduisant dont elle tomberait amoureuse...

« Elle est si belle qu'elle ne manquera pas de soupirants, cela, c'est certain ! »

Le duc s'obligea à ne plus penser à la jeune fille. N'avait-il pas assez de soucis avec la mission que lui avait confiée la reine Victoria ?

« Mais une fois que j'aurai réussi à cacher la statue d'Apollon dans

la grotte dont le roi m'a parlé, je pourrai enfin me consacrer aux plaisirs de la croisière ! »

Quant à la princesse Thalia...

« Le hasard m'a amené en haut du Parthénon juste au bon moment. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aider... »

Ce fut à allure réduite que le grand yacht blanc quitta le port du Pirée. Mais dès qu'ils furent en pleine mer, le capitaine ordonna :

— En avant, toute !

La Sirène Bleue atteignit les Cyclades au moment où le soleil commençait à disparaître lentement dans la mer, dans un somptueux flamboiement de couleurs.

Le duc sonna un steward.

— Voulez-vous aller dire au capitaine que j'ai à lui parler, s'il vous plaît ?

— Tout de suite, milord.

Le capitaine Holt, un homme aux cheveux gris ayant de longues années d'expérience de la navigation, confia la responsabilité du navire à son second avant de se rendre au salon où se tenait le duc.

— Vous m'avez demandé, milord ?

— Oui. Asseyez-vous, Holt. J'ai quelque chose de très important à vous dire.

Visiblement surpris par ce préambule, le capitaine Holt prit place dans le fauteuil que lui indiquait le duc et le regarda d'un air interrogateur.

— Tout d'abord, j'ai une question à vous poser, Holt.

— Oui, milord ?

— Tous nos hommes d'équipage sont-ils anglais ?

— Nous avons un Français, milord s'en souvient peut-être. Mais il nous a quittés l'année dernière car il voulait travailler à bord d'un yacht battant pavillon français, avec un équipage d'hommes de sa nationalité.

Le capitaine haussa les épaules avant d'ajouter :

— Ma foi, cela se comprend.

— Vous l'avez remplacé, je suppose ?

— Naturellement, milord.

— Par un Français ou un Anglais ?

— Par un Anglais, milord.

— Donc tous les hommes que nous avons à bord sont nos compatriotes ?

— Oui, milord.

Le duc hocha la tête.

— Cela vaut mieux...

« Pourquoi ? » semblait avoir envie de demander le capitaine, que la curiosité paraissait dévorer.

— Si je vous demande cela, reprit le duc, c'est pour la bonne raison que je veux avoir l'assurance que personne ne parlera de ce que nous allons faire cette nuit.

— Cette nuit ?

— Oui. Dès qu'il fera noir, nous irons jeter l'ancre aux environs de l'île de Délos.

Cette décision parut surprendre le capitaine.

— Délos ? Vous ne souhaitez donc pas aller plus loin que cela, milord ?

— Non, pour la bonne raison que j'ai quelque chose à faire à Délos. Nous ancrerons *La Sirène Bleue* dans une anse relativement bien abritée, située à environ deux kilomètres de la colline sur laquelle l'on est en train de construire un temple consacré au dieu Apollon.

Le capitaine hocha la tête.

— Je vois très bien l'endroit dont parle milord.

— J'ai quelque chose à porter tout près du temple, et pour cela, j'aurai besoin de votre aide - outre celle de Gates, mon valet.

— Euh... bien, milord, fit le capitaine qui avait l'air assez étonné.

— Il s'agit d'un objet volumineux possédant une certaine valeur. Sachez qu'il est destiné au temple mais que personne ne doit le voir avant que la construction de celui-ci ne soit terminée.

— Je commence à comprendre, milord ! s'exclama le capitaine. Il y a eu tant de vols et de pillages dans ce pays que vous ne voulez pas que des brigands s'emparent de ce que vous allez apporter !

— Vous avez deviné, Holt ! Pour la construction d'un bâtiment aussi important que le sera le temple d'Apollon, il a fallu faire appel à un grand nombre d'ouvriers et en dépit de tous les soins nécessaires apportés à leur sélection, on peut tomber sur un homme malhonnête.

— En attendant que le temple soit terminé — et bien gardé —, vous souhaitez donc cacher cet objet pour qu'il ne tente pas un malandrin quelconque.

— Exactement !

— Vous pensez à tout, milord. C'est qu'on voit souvent des individus peu recommandables errer sur les chantiers, prêts à faire main basse sur le moindre objet de valeur qu'ils peuvent trouver !

— Voilà pourquoi je désire que pas un seul des membres de l'équipage n'ait le moindre soupçon au sujet de ce qui va se passer pendant la nuit — car c'est pendant la nuit que nous nous rendrons à terre.

— Très bien, milord.

— Je serais furieux si j'apprenais que les marins ont eu vent de notre expédition et que le cadeau que j'ai fait au temple — c'est-à-dire au roi Georges Ier — a disparu.

— Mes hommes sont d'une honnêteté scrupuleuse ! s'écria le capitaine avec indignation. Vous pouvez leur faire une confiance absolue !

— J'en suis certain, Holt. Mais je préfère ne pas prendre de risques inutiles. Il suffit d'un bavard pour que toute l'île soit au courant...

— Évidemment, un marin peut en dire plus qu'il n'en faut après avoir bu un peu trop *d'ouzo* dans une taverne... admit le capitaine.

— Un peu après minuit, quand la nuit sera bien noire, Gates, vous et moi mettrons une chaloupe à l'eau. Nous ramerons jusqu'à l'île de Délos et nous cacherons l'objet que j'ai apporté dans un endroit discret...

— Et nous pourrons poursuivre notre voyage sans craindre que les voleurs ne viennent voler ce... cet objet, termina le capitaine.

Considérant que moins il en saurait, mieux cela vaudrait, le duc ne jugea pas utile de préciser qu'il s'agissait d'une statue d'Apollon.

— Milord, vous pouvez me faire confiance ! assura le capitaine Holt. Je ne dirai pas un mot à qui que ce soit ! Avec un peu de chance, tout le monde dormira à bord et personne ne nous verra quitter *La Sirène Bleue*.

— Je l'espère. Je vois que vous avez parfaitement compris la situation, Holt.

— Je le crois, milord.

— Ce que j'apporterai à Délos est assez lourd. Mais à trois, nous ne devrions pas rencontrer de difficultés.

— Vous me direz à quelle heure vous voulez un canot de sauvetage, milord. Je le descendrai moi-même pour ne rien avoir à demander aux membres de l'équipage.

— Cela me semble être sage. Je crois que nous pourrons partir vers une heure du matin. Tout le monde devrait dormir...

— En principe, oui, milord. Mais il peut toujours y avoir un insomniaque...

— J'y ai pensé. Vous avez la clé de la réserve aux liqueurs, n'est-ce pas ?

— Mais... oui, milord.

Le capitaine paraissait un peu choqué.

— Voulez-vous faire boire mes hommes ?

— Bah, une fois n'est pas coutume ! Si mes souvenirs sont exacts, ce sera dans quelques jours l'anniversaire du roi de Grèce. Eh bien, voilà l'occasion de boire à sa santé !

— Vous voulez faire boire les membres d'équipage à la santé de Georges Ier, milord ? murmura le capitaine d'un air dubitatif.

— Pourquoi pas, Holt ? Vous n'aurez qu'à dire que c'est moi qui vous ai suggéré de fêter cela. Vos hommes ne se poseront pas trop de questions si les bouteilles sont bonnes.

— Oh, elles le sont ! s'exclama le capitaine. Milord, il y a dans les réserves des caisses de whisky et de brandy absolument exceptionnelles !

— Prenez tout ce que vous voulez. Le principal, c'est que les hommes dorment bien cette nuit.

— Avec l'aide du whisky et du brandy, ce ne sera pas difficile. Mais je me permets de prévenir milord que certains des marins auront peut-être mal à la tête demain...

— Le grand air les remettra vite d'aplomb ! lança le duc en éclatant de rire.

Le capitaine se leva.

— Il me semble que tout est arrangé et que nous n'avons pas oublié un seul détail.

— Holt, je vous remercie vivement de votre aide, dit le duc en se mettant debout à son tour. Vous avez déjà dû deviner que l'objet que nous transporterons à Délos se trouve dans la cabine voisine de la mienne ?

— Je vous dirai que l'arrivée de cette grande malle en a intrigué plus d'un, milord.

Le duc se remit à rire.

— Il est difficile de cacher quelque chose à bord d'un yacht pourtant assez vaste.

— Un bateau, c'est en quelque sorte un monde clos, milord, fit le capitaine d'un air sentencieux.

Sur ces mots, il salua le duc et se retira.

Resté seul, David se frotta les mains d'un air satisfait. Maintenant que sa mission était presque terminée, il se sentait soudain d'excellente humeur.

« Jusqu'à présent, je n'ai pas rencontré de difficultés majeures... Certes, il y a eu l'incident du Parthénon ! Je ne me serais jamais pardonné d'être arrivé trop tard. J'ai pu éviter que cette jolie Thalia n'aille s'écraser sur les rochers. Maintenant, il ne me reste plus qu'à espérer que la reine la protégera — en dépit des réserves de Georges Ier qui veut éviter toute friction avec les familiers de l'ancien roi. »

Il en était là de ses réflexions quand un steward vint lui annoncer que le dîner était servi.

— Merci, James.

Il se rendit dans la salle à manger éclairée par des lampes à pétrole fixées aux cloisons d'acajou verni et fit honneur à un excellent repas préparé par le maître-coq du navire.

« C'est un peu dommage que je n'aie pas de compagnie, songea-t-il

soudain. J'aurais bien aimé parler à quelqu'un de cette petite aventure que va constituer le retour d'Apollon à Délos... »

Après dîner, il alla faire quelques pas sur le pont. Le capitaine avait fait jeter l'ancre assez loin de Délos, comme il le lui avait demandé. Quelques nuages cachaient un croissant de lune et, dans l'obscurité, on devinait à peine la masse obscure de l'île.

Le grand yacht se balançait doucement sur une mer d'huile, tandis que de minuscules vaguelettes clapotaient le long de sa coque. Les marins avaient dû s'attaquer sérieusement aux bouteilles de whisky et de brandy car un brouhaha ponctué de rires et d'exclamations montait du pont inférieur, où se trouvait le mess des officiers, ainsi que les quartiers des membres d'équipage.

« Je ferais bien d'aller ouvrir la malle et de déballer la statue », pensa le duc.

Il eut un petit rire.

« Si je la déposais dans la grotte enveloppée non seulement de cette espèce de linceul en coton blanc, mais aussi d'une couverture rouge, nul n'accepterait de croire qu'elle a dormi là depuis des siècles ! »

Il se rendit dans sa cabine et sonna son valet Gates arriva quelques minutes plus tard.

— Vous m'avez appelé, milord ?

— Oui, Gates. Dites-moi, j'ai l'impression qu'on s'amuse en bas !

— Plutôt ! Un bon marin sait boire, et les membres de l'équipage de *La Sirène Bleue* n'allaient pas cracher sur de pareilles bouteilles !

Le valet paraissait de si bonne humeur que le duc haussa les sourcils.

— Gates ! Auriez-vous bu un peu, vous aussi ?

— Je me suis offert deux petits whiskies, milord. Il aurait paru bien bizarre que je ne lève pas mon verre à la santé de Georges Ier !

— Je vous l'accorde...

Comme pour se justifier, Gates ajouta :

— D'ailleurs, le capitaine Holt a trinqué lui aussi avec les officiers et les marins.

— Je suppose que c'était la chose à faire... Tout ce que je demande, c'est que vous soyez assez frais et dispos — ainsi que le capitaine Holt — pour m'aider une fois que tout le monde sera endormi.

— Naturellement, milord ! s'exclama Gates. N'ayez crainte, ce n'est pas deux malheureux whiskies qui vont me faire perdre mes moyens !

—Espérons-le ! Maintenant, venez avec moi, nous allons ouvrir la grande malle qui contenait les paravents.

— Bien, milord.

Ils se rendirent ensemble dans la cabine voisine. La grande malle

japonaise trônait au centre de celle-ci. Quant à la caisse dans laquelle se trouvait la statue d'Aphrodite, elle avait été poussée dans un coin.

Il ne fallut pas longtemps au duc et à son valet pour sortir la statue d'Apollon de la malle. Après l'avoir débarrassée de la couverture rouge, ils déchirèrent aisément le grand sac en cotonnade usée qui la protégeait depuis des années.

Il s'agissait d'une splendide sculpture taillée dans un marbre blanc d'une pureté parfaite. Comme l'avait précisé la reine Victoria, l'une des jambes d'Apollon était légèrement abîmée — mais un sculpteur habile pourrait sans peine réparer les dégâts.

Le duc demeura silencieux pendant quelques instants.

— Extraordinaire ! s'exclama-t-il enfin.

C'était certainement l'un des meilleurs artistes de la Grèce antique qui avait réalisé cette œuvre maîtresse.

— Décidément, il y a des choses qui m'échappent, murmura le duc.

Habitué à entendre son maître monologuer à mi-voix lorsqu'il se trouvait là, Gates demeura silencieux.

« Quel gâchis ! Quand je pense que cette merveille est restée enfermée dans un réduit pendant des années ! » pensa David, presque choqué.

Suivi par Gates, il sortit de la cabine dont il referma soigneusement la porte à clé.

— Je monte au salon lire un peu, dit-il à son valet.

— Bien, milord.

— Quand tout sera calme en bas et que je jugerai le moment de partir, je vous sonnerai.

— Bien, milord, répéta Gates.

Le duc se rendit au salon et prit au hasard un livre dans la bibliothèque. Il s'assit dans l'un des profonds fauteuils tapissés de velours vieillot, mais ne parvint pas à fixer son attention sur les lignes qui dansaient devant ses yeux.

Une étrange surexcitation s'était emparée de lui. Il avait presque l'impression que sous le marbre, Apollon et Aphrodite vivaient. Des milliers d'années après avoir fasciné tout un peuple, la magie de la mythologie grecque le fascinait à son tour.

Il ferma les yeux et, dans une sorte de songe éveillé, vit s'animer les dieux, auxquels, par un bizarre sortilège, s'était jointe la belle Thalia au profil grec et aux immenses yeux violets.

Les douze coups de minuit s'égrenèrent à la pendule fixée entre deux grands hublots, au-dessus d'une tablette en acajou bordée de cornières en cuivre.

A mi-chemin entre rêve et réalité, David souleva les paupières et rejeta ses cheveux sombres en arrière dans un geste familier.

« Je crois bien que je m'étais endormi ! Toute cette histoire me fait

à moitié perdre la tête ! » se dit-il avec un sourire ironique.

Il se leva et sortit sur le pont. Les nuages étaient encore plus épais que quelques heures auparavant, si bien que l'on ne voyait presque plus l'île.

« Cela vaut mieux ! »

En bas, un profond silence régnait. Les membres de l'équipage avaient dû rejoindre leurs couchettes et dormaient d'un sommeil de plomb.

Le duc trouva le capitaine Holt à l'avant du navire et s'accouda au bastingage à côté de lui.

— Tout semble bien calme.

— Je serais étonné que mes hommes se réveillent avant le lever du soleil.

— Parfait !

— Quand vous le voudrez, milord, je pourrai mettre une chaloupe à l'eau.

— Pourquoi attendre, si vous êtes sûr que tout le monde dort ?

— J'en suis sûr et certain, milord.

Le capitaine pouffa.

— Il a même fallu porter deux marins jusqu'à leur couchette !

— Vraiment ?

— Il s'agissait de deux jeunes mousses qui n'ont pas l'habitude de l'alcool, milord.

— Les pauvres ! Ils vont souffrir demain.

— Bah ! C'est le métier qui rentre, comme a dit un quartier-maître.

Le duc haussa les sourcils.

— Croyez-vous, capitaine Holt, que l'abus d'alcool fait le bon marin ?

— Certainement pas, milord ! Vous savez très bien que, lorsque nous sommes en mer, mes hommes n'ont droit qu'à une bière par jour. Si l'un d'eux était par hasard surpris en état d'ébriété, il serait débarqué au prochain port. C'est le règlement à bord de *La Sirène Bleue*, ils le connaissent tous.

— Et je vous fais entièrement confiance pour l'appliquer, Holt. Il y a eu ce soir une petite entorse au règlement, mais j'en suis responsable.

— Je me suis permis de leur dire que c'était milord qui leur offrait à boire pour fêter l'anniversaire de Sa Majesté le roi de Grèce.

— Vous avez bien fait, Holt. Et maintenant, il ne vous reste plus qu'à mettre la chaloupe à l'eau. Pendant ce temps Gates et moi irons chercher la statue...

Comme le capitaine ne pouvait manquer de voir ce qu'ils allaient cacher dans la grotte, le duc jugeait inutile de continuer à parler d'« objet ».

Moins d'un quart d'heure plus tard, les trois hommes s'installèrent dans la chaloupe au fond de laquelle ils avaient placé la statue d'Apollon. Sachant à quel point les voix pouvaient porter sur l'eau, ils avaient eu la sagesse de ne pas échanger un seul mot.

La capitaine prit les avirons et se dirigea vers Délos. A travers les nuages, le croissant de lune diffusait juste assez de lumière pour qu'ils puissent voir sans être vus.

« C'est du moins ce que j'espère, pensa le duc. Mais, à vrai dire, qui aurait l'idée de se promener à une heure pareille ? »

Le capitaine Holt contourna la pointe de l'île et amena la chaloupe sur le sable d'une plage minuscule qui s'était formée au flanc d'une falaise rocheuse. On ne pouvait y accéder que par mer — et seulement à bord d'une légère embarcation comme la leur.

En voyant une étroite fente creusée dans la falaise, le duc sut que le capitaine l'avait amené à bon port. Il se trouvait devant la grotte dont lui avait parlé le roi.

Toujours en silence, ils prirent la statue et la posèrent sur le sable.

« Apollon a enfin retrouvé la terre où il est né ! » pensa le duc avec émotion.

Il alluma la lanterne sourde qu'il avait apportée et alla reconnaître les lieux.

Si l'entrée était étroite, la grotte était assez profonde. En levant sa lanterne, David vit un éboulis de rochers derrière lesquels il serait très facile de dissimuler la statue.

Avec l'aide de Gates et du capitaine Holt, il la transporta dans cette caverne que la mer avait dû creuser plusieurs milliers d'années auparavant dans le roc.

« Et voilà ! Ma mission est terminée », se dit-il.

Mais il n'avait pas envie de regagner immédiatement *La Sirène Bleue*. Gates et le capitaine étaient déjà repartis vers la chaloupe, mais lui demeurait assis sur un rocher, la main posée sur l'épaule de la statue — un peu comme si celle-ci avait été un vieil ami. Cette épaule était glacée et cependant le duc avait l'étrange impression qu'Apollon était vivant...

Il retint sa respiration et il lui sembla alors que la grotte devenait lumineuse, tandis que des milliers d'ailes d'argent battaient autour de lui.

Quand il se redressa, tout redevint normal. La statue n'était plus qu'une statue et les ailes avaient disparu... En revanche, sa lanterne sourde s'était éteinte.

« Voilà que j'ai des visions, maintenant ! » pensa-t-il en s'obligeant à l'ironie.

Malgré tout, il demeurait troublé. Ce qu'il venait de vivre n'était donc qu'une illusion ?

Il haussa les épaules.

— Toujours la magie de la Grèce... fit-il à mi-voix.

Et, d'un bon pas, il rejoignit les deux hommes qui l'attendaient pour pousser la chaloupe à l'eau.

— Il serait sage d'effacer nos traces sur le sable, murmura-t-il.

Le capitaine Holt secoua la tête.

— C'est inutile : la mer va s'en charger.

Quelques instants plus tard, ils repartaient. Le capitaine avait repris les avirons mais il eut beaucoup moins de mal à ramer que dans le sens inverse car, cette fois, les courants étaient pour eux.

Ils regagnèrent *La Sirène Bleue* sans encombre et remontèrent la chaloupe à bord.

— Les hommes risquent de s'apercevoir qu'elle a été utilisée, remarqua Gates.

De nouveau, le capitaine Holt secoua la tête.

— Pas de danger ! Je vais remettre les bâches en place et, demain matin, la coque et les cordages seront secs. Celui qui devinera que nous avons fait une promenade nocturne devra être bien malin !

Après avoir remercié son valet et le capitaine, le duc regagna sa cabine. Mais au moment d'en ouvrir la porte, il se souvint que la cabine voisine était toujours très en désordre.

« Il vaut mieux que j'aille la ranger. Après toutes les précautions que nous avons prises, il serait trop stupide qu'un steward ait l'occasion d'y entrer. Il se poserait alors beaucoup de questions en voyant la malle grande ouverte. Il se demanderait ce que nous avons bien pu transporter là-dedans depuis Londres... et ce que nous en avons fait ! »

David ralluma sa lanterne sourde et entra dans la cabine qui paraissait en effet sens dessus dessous.

« J'ai bien fait de venir. Je n'ai qu'à remettre les couvertures et ce vieux drap dans la malle avant de la fermer à clé. »

Il posa sa lanterne sur une table en acajou bordée de cornières en cuivre et se mit au travail.

Cela ne lui prit pas plus de cinq minutes. Il s'apprêtait à quitter la cabine quand il s'aperçut que la caisse contenant la statue d'Aphrodite s'était renversée sur le côté — ce qui lui parut fort bizarre car la mer n'aurait pas pu être plus calme.

« Pourvu qu'elle ne soit pas abîmée ! se dit-il avec inquiétude. Je ferais bien de m'en assurer dès maintenant... Car j'aurais l'air d'un bel idiot si j'offrais à Sa Majesté une sculpture en morceaux... »

Il remit la caisse d'aplomb et, après avoir défait les crochets qui maintenaient le couvercle en place, découvrit les couvertures rayées de couleurs vives dans lesquelles les domestiques du palais avaient soigneusement enveloppé le cadeau du roi.

Il les ôta l'une après l'autre, et quand il souleva enfin la dernière, il demeura pétrifié.

« Je deviens fou ! » pensa-t-il.

Au lieu de la tête en marbre blanc d'Aphrodite, c'était le visage terrifié de Thalia qu'il venait de découvrir...

Elle le fixait avec de grands yeux effrayés. Puis, quand elle le reconnut, elle laissa échapper un soupir de soulagement.

— Oh, c'est vous ! J'aime mieux cela !

— Thalia !

— Je... je suis désolée, balbutia-t-elle.

— Seigneur ! s'écria le duc avec stupeur. Mais que faites-vous ici ?

— Je... j'ai renversé la caisse. Ce... ce n'est pas ma faute, je... je m'étais endormie.

David passa la main sur son front dans un geste égaré.

— Eh bien, si je m'attendais à cela...

Avec reproche, il ajouta :

— Moi qui vous croyais à Athènes !

— Vous... vous aviez dit que vous m'aideriez, dit-elle d'un ton accusateur.

— Et ne l'ai-je pas fait ? Je vous ai confiée à Sa Majesté la reine qui a promis de veiller sur vous.

— Oui, elle l'a en effet promis... fit-elle d'un air peu convaincu.

— Et vous n'avez pas eu confiance ?

— Oh, je suis sûre que Sa Majesté était pleine de bonnes intentions. Mais je sais aussi que le roi veut éviter toute confrontation directe avec les membres de la famille du roi Othon. Dès que ces derniers auraient appris que je me trouvais au palais royal — et la nouvelle leur serait parvenue très vite, croyez-moi ! —, ils seraient venus me chercher.

— Et...

— Et pour ne pas avoir d'ennuis, le roi aurait été bien obligé de me laisser partir avec mon oncle. Alors...

Elle laissa échapper un petit sanglot avant d'ajouter :

—... alors tout aurait recommencé.

Encore mal remis de sa surprise, le duc répéta :

— Eh bien, si je m'attendais à cela !

Thalia repoussa la couverture et s'assit en tailleur au fond de la caisse.

— Je suis pleine de courbatures, avoua-t-elle avec simplicité. A un moment donné, j'ai eu des fourmis dans les jambes... Puis j'ai dû lutter contre une folle envie d'éternuer.

— Comment avez-vous eu l'incroyable idée de vous cacher là-dedans ?

— C'est Aphrodite qui m'y a poussée.

— Aphrodite ! répéta le duc avec stupeur. Vous vous moquez de moi ?

— Pas du tout. Voilà comment les choses se sont passées... Vous étiez parti avec la reine et, quelques instants plus tard, un écuyer est venu rappeler au roi qu'il était attendu à une conférence en ville. Je me suis alors retrouvée seule... et j'ai supplié Aphrodite de m'aider. Elle m'a alors suggéré de prendre sa place. Je n'ai pas hésité une seconde : c'était la seule solution pour échapper au prince Federovsky.

— Ou... au suicide, fit le duc d'un ton plein de sous-entendus.

— Cela aurait été plus difficile, admit-elle. Car pour s'assurer que je ne monte plus au Parthénon — et aussi pour me punir —, il est probable que mon oncle m'aurait enfermée dans un cachot jusqu'au jour du mariage !

— Eh bien ! fit le duc.

Peu à peu, il reprenait ses esprits.

— Peut-on savoir ce que vous avez fait de la statue que j'étais censé offrir à la reine Victoria de la part du roi Georges Ier ?

— Je... je l'ai cachée derrière un canapé. J'ai eu beaucoup de mal à la tirer jusque-là, croyez-moi : elle était tellement lourde !

Elle prit un air penaud.

— J'espère que le roi ne sera pas trop fâché...

— Je me demande ce qu'il pensera quand il la trouvera ! Il risque d'accuser les domestiques de ne pas avoir obéi à ses ordres !

— Les domestiques découvriront la statue avant lui, fit Thalia avec bon sens. Et comme ils ne voudront pas se faire gronder, ils s'arrangeront pour la cacher.

David contempla la jeune fille d'un air soucieux.

— Que vais-je faire de vous maintenant ?

Elle baissa la tête avec confusion.

— Vous aviez promis de m'aider...

« Oui, mais dans les limites du possible ! » eut envie de riposter le duc avec agacement.

Il s'en voulut aussitôt de se laisser gagner par la colère.

— Vous deviez étouffer dans cette caisse !

— Il est vrai que je n'avais pas beaucoup d'air, admit-elle.

Il lui tendit la main pour l'aider à se mettre debout.

— Vous n'allez pas rester là-dedans !

— J'aimerais bien sortir de ma caisse... mais je me sens tellement ankylosée que mes jambes risquent de ne pas me porter.

Elle hésita.

— Qu'allez-vous faire de moi, maintenant que vous m'avez découverte ? Me... me jeter à la mer ?

Malgré lui, le duc éclata de rire.

— Non, certainement pas.

— Vraiment ?

En voyant l'expression de la jeune fille, il comprit qu'elle s'était attendue au pire...

— Je ne suis pas un assassin, Thalia, déclara-t-il d'un ton sec.

— Vous n'en avez pas l'air, je l'admets. Mais j'ai eu l'occasion de remarquer que les personnes auxquelles on aurait donné le bon Dieu sans confession, comme disait ma Nanny, étaient souvent les plus cruelles.

— Et vous avez tant d'expérience que cela ?

— Oh, oui ! J'ai eu l'occasion de rencontrer des gens de toute sorte au cours de mon existence.

— Votre courte existence ! corrigea David.

Il examina la princesse d'un air pensif.

— Il faut avouer que je vous rencontre dans les circonstances les plus inattendues ! La première fois, vous étiez prête à vous jeter en bas du Parthénon...

— Je l'aurais fait si vous ne m'en aviez pas empêchée.

— Je le sais, répondit-il avec gravité.

Puis un sourire détendit ses lèvres.

— Notre seconde rencontre a été tout aussi inattendue, mais beaucoup moins dramatique ! Vous avez surgi, tel un diable hors de sa boîte... alors que je m'attendais à trouver le visage taillé dans le marbre d'Aphrodite ! Peut-on savoir quelle sera la prochaine surprise que vous me réserverez ?

— Aucune, je l'espère ! Je suis navrée d'avoir pris la place d'Aphrodite, mais comme je vous l'ai déjà dit, je savais qu'il me serait impossible, en restant à Athènes, d'échapper à mon oncle et...

Elle eut un frisson d'horreur avant d'ajouter :

— Et au prince Federovsky !

Le duc se remit soudain à rire.

— Thalia, vous êtes étonnante ! Qui d'autre que vous aurait eu l'idée de se cacher dans une caisse pour fuir un oncle trop autoritaire et un fiancé trop âgé ?

— Le prince Federovsky n'a jamais été mon fiancé ! protesta-t-elle avec vigueur. Quand mon oncle m'a dit qu'il avait accepté sa demande en mariage, je me suis aussitôt enfuie car je craignais que la cérémonie n'ait lieu presque immédiatement.

— Quoi qu'il en soit, je dois admettre que vous ne manquez pas de ressources. Et si vous me disiez maintenant ce que je vais faire de vous ?

— Vous pouvez toujours me jeter par-dessus bord, fit-elle d'un ton résigné. Je vous préviens : je ne suis pas une très bonne nageuse ! J'adore l'eau et j'aurais voulu apprendre à nager comme un poisson mais mon oncle refusait que j'aille me baigner. Il disait que seuls les

garçons en avaient le droit.

Elle prit un air indigné.

— La vie est très injuste ! Les hommes peuvent tout faire et les femmes rien !

Le duc éclata de nouveau de rire.

— Je suis de votre avis — quoique j'estime qu'il faut marquer certaines limites aux droits de chacun.

— Comment cela ? demanda-t-elle avec curiosité.

— Nous en parlerons une autre fois. Pour l'instant, je répète ma question : que vais-je faire de vous ?

— Si vous êtes assez bon pour ne pas me jeter à l'eau, vous pouvez me déposer sur une île... et je trouverai bien le moyen de me débrouiller.

« Jolie comme elle est, Dieu seul sait ce qui pourrait alors lui arriver ! Elle est très naïve et, en Grèce comme partout, il rôde des individus louches — pour ne pas dire dangereux ! »

En quelques instants, sa décision fut prise.

— Étant donné que vous vous trouvez maintenant à bord de mon yacht, je me dois de faire preuve du sens de l'hospitalité. Je vous traiterai donc comme une invitée de marque.

Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent.

— Est-ce vrai ? Je peux rester ? Oh, je vous en prie, ne me renvoyez pas à Athènes ! J'aime mieux mourir plutôt que d'épouser cet horrible vieillard !

— Ne parlez plus de mourir, fit le duc en fronçant les sourcils.

— Pardon...

Un timide sourire illumina son visage.

— Vous m'avez sauvé la vie !

— Ne parlons plus de cela non plus. Laissons le passé tranquille et pensons plutôt au moment présent. Je vous invite donc à bord de mon yacht...

— Comment s'appelle-t-il ?

— *La Sirène Bleue*. Évidemment, enfermée dans cette caisse, vous n'avez pas pu voir son nom au moment où l'on vous a embarquée.

— Et sans beaucoup d'égard ! Je dois avoir des bleus partout.

Les réflexions de Thalia étaient tellement inattendues que le duc ne put s'empêcher de rire une nouvelle fois.

Lorsqu'il retrouva son sérieux, il déclara :

— Je vous invite donc à séjourner à bord de mon yacht. Mais je dois vous dire que, pour le moment, je ne sais pas encore si nous allons continuer sur Constantinople ou regagner Londres.

— La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas retourner à Athènes !

— Si cela arrivait, vous pourriez toujours rester cachée dans une

cabine.

La jeune fille joignit les mains d'un air suppliant.

— Permettez-moi d'aller avec vous jusqu'en Angleterre ! J'ai eu une gouvernante anglaise, et si je réussis à la retrouver, je suis sûre qu'elle me permettra de rester chez elle jusqu'à ce que je trouve du travail.

— Quel genre de travail ?

Elle haussa les épaules.

— Je peux être gouvernante. J'aime les enfants, j'ai reçu une bonne éducation et je parle plusieurs langues.

Après un instant de réflexion, elle ajouta :

— Je risque cependant de rencontrer quelques difficultés avec la législation britannique car je suis étrangère...

David se dit qu'elle n'aurait certainement aucun problème de ce côté-là.

« Le seul ennui, c'est qu'elle est trop jeune et trop jolie pour être indépendante et tenter de gagner sa vie. »

Il pinça les lèvres en pensant qu'elle était aussi trop jeune et trop jolie pour se trouver seule avec lui à bord de *La Sirène Bleue*...

« Il faudrait que j'engage un chaperon ! Quel ennui ! »

A voix haute, il déclara :

— Oui, j'envisage certains problèmes, mais nous pouvons attendre demain pour en discuter. D'autant plus que vous devez être très fatiguée !

— Je suis un peu lasse, en effet, mais j'ai surtout soif. Je suffoquais sous ces couvertures !

— Je vais vous offrir tout de suite quelque chose à boire. Après une pareille aventure, une coupe de champagne me paraîtrait fort indiquée...

Sans attendre la réponse de la jeune fille, il sortit de la cabine et se rendit au salon où il savait que les stewards laissaient en permanence une bouteille de champagne dans un seau à glace.

Il prit la bouteille et deux coupes avant de repartir vers les coursives. En s'approchant de sa cabine, il pensa que Gates devait l'y attendre.

« Je devrais lui dire que je n'ai plus besoin de lui ce soir. Il serait peut-être plus simple de lui raconter dès maintenant ce qui se passe... »

Sans hésiter davantage, il entra dans sa propre cabine.

— Gates, nous avons un passager clandestin à bord.

Le valet ne cacha pas sa surprise.

— Un passager clandestin, milord ? Comment est-ce possible ? *La Sirène Bleue* est toujours tellement bien gardée lorsqu'elle se trouve à quai ! J'ai peine à croire que quelqu'un ait pu être assez adroit pour

déjouer la surveillance des hommes d'équipage.

— Notre passager clandestin est en réalité une princesse grecque.

— Une princesse !

— J'ai eu l'occasion de la voir à la cour du roi Georges Ier, expliqua le duc.

Il ne jugea pas utile de mentionner l'épisode dramatique du Parthénon.

— Sans que je sache trop comment, elle a réussi à prendre la place de la statue de la déesse Aphrodite que le roi voulait offrir à Sa Majesté la reine Victoria.

Le valet laissa échapper une exclamation stupéfaite.

— Par exemple ! Elle était dans la caisse que les marins ont mise dans la cabine d'à côté !

— Exactement, Gates.

— Elle aurait pu étouffer là-dedans !

— Je ne vous le fais pas dire.

Le duc montra la bouteille de champagne.

— Je lui apporte de quoi se rafraîchir...

— Je vous avoue honnêtement, milord, que je n'arrive pas à comprendre pourquoi une princesse a voulu s'enfuir. Elle devait mener une existence dorée à la cour !

— Son oncle voulait l'obliger à épouser un Russe qu'elle n'aimait pas.

— Ah, je devine tout ! Elle en aimait un autre !

— Elle n'a pas eu le temps de me raconter tout cela. Elle m'a seulement dit que cet homme avait largement l'âge d'être son grand-père.

— Et c'était un mari pareil que son oncle lui avait choisi ? Vraiment, il y a des gens qui n'ont aucun bon sens !

— Je suis entièrement de votre avis, Gates.

— Qu'allez-vous faire de votre passagère clandestine, milord ?

— Je n'en sais rien encore. Nous aviserons demain ! Vous pouvez aller vous reposer, Gates. Je m'occupe de tout.

Le valet parut surpris.

— Ce sera comme vous voulez, milord, dit-il enfin. A quelle heure voulez-vous que je vienne vous réveiller ?

— A huit heures, s'il vous plaît, Gates. Et surtout, pas un mot à qui que ce soit au sujet de notre passagère clandestine ! Attendez que j'en parle moi-même au capitaine Holt.

— Je serai muet comme une carpe, milord, dit le valet en s'emparant de la bouteille de champagne.

Il l'ouvrit avec dextérité avant de la rendre à son maître.

— Et maintenant, je vous laisse comme vous me l'avez demandé, milord. Bonne nuit, milord.

— Bonne nuit, Gates.

David attendit que son valet se soit éloigné pour se rendre dans la cabine voisine.

Thalia était enfin sortie de sa caisse. Le duc la trouva debout devant la glace, essayant tant bien que mal de défroisser sa robe et de se recoiffer avec ses doigts à la lumière de la lanterne sourde.

— J'essaie de me rendre un peu plus présentable. Mais je n'y arrive pas ! C'est une honte de porter des vêtements chiffonnés à bord d'un aussi beau yacht !

— Comment savez-vous qu'il est beau puisque vous ne l'avez pas encore vu ?

Elle pencha la tête de côté en l'examinant d'un air mutin.

— Milord, je devine que vous êtes homme à ne pas vous contenter d'à-peu-près ! Pour vous, tout doit être parfait... Par conséquent, *La Sirène Bleue* doit être l'un des plus beaux yachts du monde !

— Pour moi, c'est le plus beau yacht du monde ! fit le duc en riant. Cela dit, pouvez-vous marcher ?

— S'il ne s'agit pas de faire des kilomètres, oui. Je suis encore un peu ankylosée, mais je peux me déplacer.

— Venez avec moi à côté : une bouteille de champagne nous attend. Ensuite, je tâcherai de vous trouver une cabine pour dormir.

Tout en disant cela, il se demanda si les stewards les avaient préparées. Sachant qu'il voyageait seul, il était fort possible qu'ils aient laissé les couchettes dépourvues de draps.

Comme si elle avait deviné ce qu'il pensait, Thalia lança d'un ton léger :

— Surtout, ne vous préoccupez pas de mon confort, je ne suis pas difficile ! Après avoir réussi à dormir dans cette caisse, je me sens capable de passer la nuit n'importe où — même sur le sol s'il le faut.

— Si je permettais cela, j'aurais la réputation d'un hôte bien peu attentionné !

La jeune fille sourit.

— Vous êtes très gentil et très compréhensif. Je craignais qu'en me découvrant vous ne soyez pris d'un terrible accès de colère... Je sais que dans certains navires on jette les passagers clandestins par-dessus bord, et j'avais peur que ce ne soit le sort qui me soit réservé.

— Demain, peut-être, dit le duc d'un ton moqueur. A moins que l'on ne vous pende au haut du grand mât...

Il remplit les deux coupes de champagne et en tendit une à Thalia. Puis il leva la sienne.

— A quoi allons-nous boire ?

— A Apollon, fit-elle impulsivement. A Apollon et à Aphrodite qui m'ont permis de survivre à tant de vicissitudes... Mais n'oubliez pas que vous êtes le seul à blâmer pour ce qui se passe maintenant...

— Comment cela ?

— Dites-vous bien que si, en haut du Parthénon, vous m'aviez laissée aller jusque... euh, jusqu'au bout de mes intentions, vous ne seriez pas encombré par ma présence en ce moment.

Le duc eut un rire sarcastique.

— On ne vous aurait peut-être pas accueillie les bras ouverts dans l'autre monde — si du moins celui-ci existe ! Et avouez que la vue de votre corps déchiqueté sur les rochers n'aurait pas été pour réjouir les touristes !

Soudain devenue très pâle, la jeune fille frissonna.

— Ne parlez pas de cela !

— Thalia, je voudrais réussir à vous convaincre que la vie est belle !

— Pas toujours...

— Chacun traverse des moments difficiles, mais il faut lutter pour les surmonter.

D'un ton volontairement léger, Thalia déclara :

— J'ai traversé un moment bien difficile enfermée dans cette caisse. Mes jambes me font toujours mal et demain, attendez-vous à devoir me porter pour me jeter par-dessus le bastingage ou m'amener au pied du grand mât.

— Ce ne sera pas bien difficile, car vous ne devez pas peser plus qu'une plume !

Il sourit.

— Mais je ne veux pas que vous ayez de cauchemars. Aussi sachez que je ne mettrai aucune de ces terribles menaces à exécution.

— Je sais que vous êtes incapable d'accomplir des actions aussi horribles !

L'expression de la jeune fille devint sérieuse, presque grave, tandis qu'elle ajoutait :

— Je vous promets que je ne serai pas encombrante, je resterai sagement dans un coin et je ferai mon possible pour ne pas gêner vos vacances.

Le duc s'inclina en souriant.

— Merci !

Elle réfléchit pendant quelques instants avant de s'exclamer :

— Oh, j'ai une idée ! Pour éviter d'avoir à subir trop longtemps ma présence, vous pourriez peut-être me déposer à Marseille ?

— Et que feriez-vous alors ?

— Je prendrais le train pour Paris où j'ai plusieurs amies de pension.

— Nous verrons cela... murmura David.

Il ne fit pas part de ses craintes à Thalia, mais il pensait qu'il serait bien imprudent qu'une demoiselle de bonne famille fasse un aussi long

voyage seule.

« Se rend-elle compte des dangers qui la guettent ? Si jeune et si jolie, elle ne cesserait de se faire importuner par des messieurs de tous les âges et de toutes les conditions ! De plus, je veux bien croire que ses amies seraient heureuses de la revoir... mais pour un bref séjour, pas davantage ! »

— Vous avez soudain l'air fort soucieux, dit Thalia après avoir terminé sa coupe de champagne jusqu'à la dernière goutte. Serait-ce parce que vous me considérez comme une charge ?

— Je me disais que vous ne seriez pas si bien accueillie que cela par vos amies.

— Pourquoi ?

— Pour la raison très simple que vous êtes certainement beaucoup plus jolie qu'elles.

— Vous vous moquez de moi !

— Pas du tout. Les femmes sont très jalouses de celles qui les éclipent !

— Peut-être avez-vous raison, murmura la jeune fille.

— Demain, quand nous serons reposés, nous allons discuter et tenter de trouver une solution à votre problème. Que pouvez-vous faire ? Où pouvez-vous aller si vous persistez à refuser de retourner chez votre oncle et...

— Cela, c'est absolument exclu, coupa-t-elle d'un ton catégorique.

— Laissons les dieux nous guider.

Thalia leva les yeux vers lui.

— Vous parlez sérieusement ? Ou bien raillez-vous nos croyances ? Il est vrai que nous autres Grecs avons toujours tendance à nous adresser à nos dieux... et je sais que cela fait rire les étrangers.

— Je ne me suis jamais moqué des dieux ! protesta le duc.

Il se souvint de l'étrange sentiment qu'il avait éprouvé dans la grotte de Délos au moment où il y avait déposé la statue antique.

« Apollon tentait peut-être de me dire que je devais veiller sur Thalia ? »

Il soupira avant de déclarer à voix haute :

— Demain, nous trouverons une solution. Quoi qu'il en soit, vous ne retournerez pas à Athènes auprès de votre oncle, je vous le promets !

Après avoir hésité pendant une fraction de seconde, la jeune fille mit sa main dans celle que lui tendait le duc.

— Maintenant, écoutez-moi bien, Thalia ! dit ce dernier.

— Oui ?

— Je vous ai empêchée de commettre un acte irréparable, si bien que je me sens désormais responsable de vous... Mais de votre côté, je voudrais que vous me fassiez entièrement confiance.

Il n'avait pas lâché la main de Thalia et il sentait ses doigts fins trembler sous les siens.

— Merci ! fit-elle avec ferveur. Merci... J'avais l'intuition que vous étiez le seul capable de me venir en aide. Et quand je me suis retrouvée seule dans ce petit salon avec la statue, il m'a semblé que c'était Aphrodite elle-même qui me dictait la conduite à tenir.

— Tout est possible...

— Mon oncle se gaussait de moi quand je disais que les dieux de l'Olympe nous guidaient.

— Il avait tort de rire. La civilisation antique grecque est l'une des plus accomplies qui soit, et je suis sûr quelle nous réserve encore beaucoup de surprises.

Thalia le regarda avec stupeur.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? s'écria-t-elle. Vous, un Anglais ?

Il sourit.

— Qui sait ? Dans une vie antérieure, j'étais peut-être un pâtre ou un philosophe grec ? Et vous étiez une bergère du Yorkshire ou une marquise londonienne ?

— Que j'aime discuter avec vous ! s'écria la jeune fille. Jamais mon oncle n'aurait voulu tenir une telle conversation... Chez lui, on ne parlait de rien d'intéressant et je m'ennuyais tellement ! Vous savez beaucoup de choses et je suis sûre que j'en apprendrai plus en vous écoutant qu'en lisant des centaines de livres.

— Voilà un très beau compliment. Merci, Thalia.

Il versa un peu plus de champagne dans le verre de celle qu'il considérait désormais comme une invitée.

— Je vous laisse ici quelques instants, le temps que j'aille vérifier si une cabine est préparée.

— Je suis prête à dormir n'importe où ! Tout vaut mieux que de retourner chez mon oncle !

Le duc alla jeter un coup d'œil dans la cabine située juste en face de celle qu'il occupait. C'était, la plus grande et la plus confortable — après la sienne, toutefois.

Il souleva le dessus de lit et constata que celui-ci était fait. Les stewards avaient choisi des draps et des oreillers ornés de dentelles car ils savaient que ce serait ici que dormirait l'une des belles amies de leur maître — si toutefois ce dernier avait de la compagnie féminine pendant cette croisière.

Mais le duc n'avait que très rarement amené l'une de ses maîtresses à bord de *La Sirène Bleue*. Il aimait tant la mer qu'il préférait partir seul en voyage — ou alors en compagnie de l'un de ses amis que l'exploration des pays lointains passionnait autant que lui.

En regardant autour de lui, David constata que le bleu des rideaux

et du tapis s'harmoniserait parfaitement avec les yeux de Thalia.

« C'est aussi le bleu des scarabées égyptiens... » pensa-t-il avec un sourire.

Dès qu'il rejoignit la jeune fille, quelques instants plus tard, il lui annonça :

— Venez avec moi, je vous ai trouvé un bon lit.

Thalia le suivit sans se faire prier.

— Oh, quelle jolie chambre ! s'exclama-t-elle. Je serai beaucoup mieux là que dans ma caisse !

— Maintenant, il faut dormir. Il est très tard...

Le duc consulta sa montre de gousset.

— Je devrais dire très tôt ! Nous aurons à peine quelques heures de sommeil avant le lever du jour.

— J'aimerais mieux continuer à parler avec vous de la civilisation grecque antique.

— Vous n'avez pas sommeil ?

— Pas beaucoup...

Elle lui adressa un grand sourire avant d'ajouter :

— Mais comme je ne veux pas que vous me trouviez ennuyeuse, je m'efforcerai d'être une invitée modèle et de vous obéir en tous points. Vous m'avez dit d'aller dormir ? Par conséquent, je vais dormir bien sagement.

— Il y a fort à parier pour que jamais je ne vous trouve ennuyeuse ! s'exclama le duc en riant. Vous êtes beaucoup trop imprévisible pour cela.

— Je suis si heureuse d'avoir rencontré quelqu'un avec qui je puisse parler. Depuis la mort de mes parents, je n'ai pas eu une seule conversation intelligente... Or le manque de nourriture de l'esprit est parfois plus difficile à supporter que celui du corps.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? demanda David avec amusement. Vous n'avez certainement jamais été privée de nourriture de votre vie.

— Justement, si ! Quand je suis allée chez mon oncle après la mort de mes parents, j'étais punie très sévèrement à propos de tout et de rien. Il suffisait que je dise ou que je fasse quelque chose qui ne plaisait pas à mon oncle pour qu'il m'enferme dans ma chambre pendant vingt-quatre heures en me privant d'eau et de nourriture.

— Est-ce possible ? Vous n'aviez même pas droit à un verre d'eau ?

— Même pas. Et croyez-moi, c'était terrible — surtout l'été, quand il faisait très chaud.

— Je m'en doute...

— Et l'on aurait cru que la peur ou l'énervement accroissait encore ma soif.

Le duc la regarda d'un air pensif.

— Je me souviens qu'en sortant de votre caisse vous avez tout de suite réclamé à boire...

Elle lui adressa un sourire d'excuse.

— Je mourais de soif ! J'avais eu tellement peur et tellement chaud...

— Vous n'avez plus rien à craindre, Thalia.

— Est-ce vrai ? demanda-t-elle timidement.

— C'est vrai, assura-t-il avec gravité. Dites-vous que ce sont les dieux qui vous ont amenée à bord de *La Sirène Bleue*. Maintenant vous allez faire un merveilleux voyage... et tout ira bien.

— Par moments, j'ai l'impression que vous êtes un dieu vous-même.

Le duc éclata de rire.

— Un dieu, moi ? Ne dites pas de choses pareilles ! Apollon risquerait d'en prendre ombrage.

— Vous êtes un homme merveilleux.

— Je vous en prie... murmura le duc, gêné.

— Je me demande si je ne rêve pas... Peut-être me suis-je vraiment écrasée sur les rochers en bas du Parthénon ? Peut-être suis-je morte... Embrassez-moi avant que je ne me réveille et que je ne me retrouve en enfer... ou chez mon oncle, ce qui est la même chose.

Comme une enfant, elle se jeta dans ses bras et lui tendit son délicat visage.

Sans réfléchir, le duc l'enlaça. Il allait lui prendre les lèvres quand la raison lui revint.

« Seigneur. ! Que m'arrive-t-il ? » se demanda-t-il, choqué par son comportement irréfléchi.

Il se contenta d'embrasser Thalia comme une petite fille, sur chaque joue.

— Maintenant, vite au lit ! Bonne nuit.

— Bonne nuit à vous aussi. Et merci ! Merci pour tout !

Ému malgré lui, David regagna sa propre cabine. Et un peu plus tard, tout en se déshabillant, il se demanda si Thalia n'avait pas raison...

« Et si tout cela n'était qu'un rêve ? »

Suivant les instructions du duc, le capitaine Holt alla réveiller son second et quelques hommes d'équipage un peu avant l'aube.

— Nous allons lever l'ancre et nous installer près d'une autre île des Cyclades, dans une baie mieux abritée, leur dit-il.

Ainsi, quand l'aube pointerait, *La Sirène Bleue* aurait disparu... Personne n'aurait aperçu ce grand yacht battant pavillon britannique aux alentours de l'île de Délos.

A son second, le capitaine jugea bon d'ajouter en guise d'explication :

— L'endroit que nous avons choisi hier ne me plaît guère. Il y a trop de courants et si le vent se levait, nous pourrions être poussés sur la côte.

— Cela pourrait devenir dangereux, admit le second qui semblait bien mal réveillé après ses abus de la veille.

Ils firent route pendant près de deux heures. Le soleil se levait quand le capitaine Holt ordonna de jeter l'ancre dans une anse bien protégée qu'il connaissait.

— Ici, nous serons tout à fait à l'abri, dit-il à son second qu'il surprit en train de bâiller.

Réprimant un sourire, il ajouta :

— Le whisky ne semble guère vous réussir, Jenkins !

— C'est également mon impression. Je vous prie de bien vouloir m'excuser, mon capitaine.

Sachant parfaitement qu'il avait poussé ses hommes à boire, le capitaine Holt lança d'un ton bourru :

— Bah, une fois n'est pas coutume ! Mais je n'aimerais pas vous voir dans cet état tous les matins.

Le second claqua les talons dans un impeccable garde-à-vous.

— Cela ne risque pas d'arriver, je peux vous l'assurer, mon capitaine !

Comme tous les matins, le duc s'éveilla de bonne heure. Il entendit les moteurs trépider et hocha la tête d'un air satisfait. Un peu plus tard, quand le bateau se trouva à l'ancre, il se dit qu'il irait volontiers se promener à terre. Après un instant de réflexion, il renonça aussitôt

à son projet.

« Thalia risque de prendre peur en constatant que j'ai disparu... »

Aussi se contenta-t-il de choisir un livre parmi ceux qui garnissaient une étagère... et il se remit au lit en attendant l'arrivée de Gates.

Toujours très ponctuel, ce dernier fit son entrée dans la cabine à huit heures précises, après avoir frappé un léger coup à la porte.

— Bonjour, milord.

— Bonjour, Gates. Quoi de nouveau ?

— *La Sirène Bleue* a changé de mouillage et votre passagère clandestine est déjà debout.

— La *princesse* Thalia est réveillée ?

Le duc avait fait exprès de mettre l'accent sur le titre de celle qu'il considérait maintenant comme son invitée. Le valet ne s'y trompa pas.

— Son Altesse la princesse Thalia est prête à prendre son petit déjeuner, milord. J'ai demandé aux cuisines qu'il soit servi à huit heures et demie, et j'ai précisé qu'il fallait le préparer pour deux personnes.

— Très bien, Gates. Vous pensez toujours à tout ! Comment va Son Altesse ?

— Aussi bien que l'on peut l'être après avoir passé de longues heures emprisonné dans un espace excessivement réduit, milord. Je suis allé jeter un coup d'œil à la caisse dans laquelle elle s'était cachée. Elle a été obligée de garder les jambes pliées pour pouvoir y tenir... Beaucoup n'auraient pas supporté un pareil supplice longtemps ! D'autant plus qu'elle devait manquer d'air là-dedans.

— La princesse Thalia est courageuse... et très déterminée.

Gates ne put s'empêcher de rire.

— Permettez-moi de vous prévenir, milord, que vous allez découvrir un petit mousse !

— Comment cela ?

— La princesse n'avait pas d'autres vêtements que la robe en mousseline qu'elle portait dans sa caisse. Cette robe était en piteux état, comme elle me l'a fait elle-même remarquer... Étant donné que nous avions des tenues de mousse toutes neuves, je lui en ai apporté quelques-unes. Elle était ravie de pouvoir mettre des vêtements propres.

Le duc s'habilla en hâte avant de se rendre dans la salle à manger où Thalia l'attendait.

La jeune fille était en effet vêtue de la tenue en coton blanc que portaient les mousses l'été. Avec son grand col marin rayé de bleu et son béret posé crânement sur ses cheveux sombres, elle avait l'air d'un garçonnet.

Quand David entra, elle leva vers lui des yeux pleins d'angoisse. De

toute évidence, elle craignait qu'il ne soit en colère ou que, après avoir réfléchi pendant la nuit, il n'ait décidé de la ramener à son oncle.

Il lui sourit d'un air rassurant.

— Bonjour, Thalia, avez-vous bien dormi ? demanda-t-il avec bonne humeur.

Elle laissa échapper un soupir de soulagement, tandis qu'un timide sourire lui venait aux lèvres.

— Très bien, merci. Et vous ?

— Ma foi, oui. Je vois que vous êtes transformée en mousse...

— Nécessité fait loi. Gates a été très gentil de me fournir quelques vêtements. J'avais l'air d'une pauvre avec ma robe en mousseline froissée et déchirée !

Juste à ce moment-là, deux stewards arrivèrent avec des plats maintenus au chaud sous des cloches en argent, si bien qu'ils ne purent aborder les sujets qui les intéressaient vraiment. Ils se contentèrent de discuter au sujet du temps ou des améliorations que le roi Georges Ier avait déjà apportées dans le pays qui était si vite devenu le sien.

Ce fut seulement lorsque les stewards cessèrent d'aller et venir en leur apportant de nouveaux plats ou en remplissant leurs tasses de thé ou de café qu'ils purent parler librement.

— Qu'aimeriez-vous faire aujourd'hui ? demanda le duc à la jeune fille.

— Tout d'abord, je ne veux surtout pas que vous vous sentiez obligé de me distraire ! Ceci dit, je pense que je devrais me reposer. Mes jambes me font encore mal...

— Vous êtes bien la seule à blâmer ! fit-il en riant. Personne ne vous avait demandé de prendre la place d'Aphrodite.

Elle baissa les yeux d'un air confus.

— Je le sais...

— Quant à moi, j'irai dans l'après-midi faire une longue promenade à terre. Je connais cette île... La côte nord est très peuplée, mais la côte sud, où nous nous trouvons, est presque déserte, si bien que je ne rencontrerai personne pour me demander de vos nouvelles !

Thalia laissa échapper un soupir de soulagement.

— C'était cela que je redoutais ! Mon oncle et le prince Federovsky doivent maintenant me chercher partout.

— Je le suppose. Mais comment pourraient-ils établir un lien entre vous et moi ?

— Cela me semble aisé ! On a pu me voir en votre compagnie dans une calèche royale et les domestiques du palais ont peut-être parlé... Je ne pense pas que mon oncle oserait aller poser des questions à Sa Majesté, mais le prince Federovsky n'hésiterait pas. Et quand il se fâche, il est capable de tout !

— Vous êtes en sûreté ici.

— Puissiez-vous dire vrai !

— Nous ne resterons pas plus de vingt-quatre heures dans cette baie. Je pensais me rendre à Constantinople, mais votre présence m'amène à modifier mes plans. Il faut maintenant prendre des décisions... Où vais-je bien pouvoir vous conduire ?

— Vous pouvez me déposer en Franco comme je vous l'ai déjà proposé.

David demeura silencieux pendant quelques instants.

— Êtes-vous prête à dire adieu pour toujours à votre famille et à votre pays ? Ne serait-il pas plus sage que vous ayez un entretien avec votre oncle ? Je suis sûr qu'il est possible de lui démontrer que votre mariage avec un homme ayant l'âge de votre grand-père ne peut être envisagé. Votre oncle est certainement un homme intelligent auquel on peut faire entendre raison.

— On voit bien que vous ne le connaissez pas. Discuter avec lui ne serait qu'une perte de temps.

D'une voix tremblante, elle ajouta :

— Et si j'osais me présenter devant lui après m'être enfuie, il voudrait surtout se venger et me punir...

— De quelle manière ?

— Tout simplement en m'obligeant à épouser sur-le-champ le prince Federovsky.

Le duc jugea plus sage de ne pas insister.

« Elle est tellement entière qu'elle serait capable de songer de nouveau au suicide ! »

A voix haute, il déclara :

— Nous quitterons cet ancrage ce soir au coucher du soleil, de manière à passer devant Athènes pendant la nuit.

Thalia l'écoutait sans oser respirer.

— Et... et puis ? interrogea-t-elle dans un souffle.

— Et puis nous nous dirigerons vers l'Italie, la France, l'Angleterre... Et en cours de route, nous chercherons ensemble une solution à vos problèmes.

— Merci ! Oh, merci ! Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude...

— En fait, je ne serais moi-même pas fâché de regagner l'Angleterre dès que possible. C'est que j'ai beaucoup à faire là-bas...

Il avait l'intention de se rendre directement au château de Sherbourne et de s'occuper de son domaine et de ses chevaux de course.

« Je serai très tranquille à Sherbourne, pour la bonne raison que personne — pas plus lady Evelyn que les autres — ne saura que je suis de retour », se dit-il avec satisfaction.

Après le petit déjeuner, il alla s'asseoir avec Thalia sur le pont. Tous deux se mirent à bavarder à bâtons rompus et il ne fallut pas longtemps à David pour se rendre compte que la jeune princesse était très instruite.

Certes, elle avait encore très peu voyagé, mais elle avait lu de nombreux ouvrages au sujet des pays étrangers et en connaissait aussi bien la géographie que l'histoire et la civilisation. Dans certains cas, il s'aperçut à sa grande honte qu'elle en savait même plus que lui !

— Comment est-il possible que vous soyez aussi savante à votre âge ? lui demanda-t-il.

— Mes parents ont tenu à ce que je reçoive une solide éducation et à ce que je parle plusieurs langues. De plus, mon père possédait une vaste bibliothèque et me laissait lire tout ce que je voulais.

Après une petite pause, elle murmura :

— Je pourrais travailler dans une ambassade ?

— Ce serait une bonne idée... mais il y a un obstacle.

— Lequel ?

— Vous êtes beaucoup trop jolie.

— Vous me flattez... murmura-t-elle en rougissant, ce qui la fit paraître encore plus délicieuse. Mais je trouve étrange que vous considériez la beauté comme une tare. En Grèce, nous la vénérons.

— On l'apprécie partout dans le monde. Il n'empêche que votre aspect physique risque de représenter un certain handicap. Je crains fort que vous ne cessiez d'être importunée... Songez ! Quelle aubaine pour certains hommes sans scrupules qu'une jeune fille n'ayant personne pour la protéger : ni chaperon, ni mari...

Elle se raidit.

— Si, après tout ce discours, vous en concluez qu'il ne me reste plus qu'à épouser le prince Federovsky et à l'accompagner en Russie, je refuse de vous écouter davantage !

— J'étais loin de penser au prince Federovsky !

— Alors à qui pensiez-vous ?

Le duc ne sut que répondre. Comment pouvait-il en effet lui expliquer qu'il était en train de l'imaginer faisant son entrée dans les salons de la haute société londonienne ? Tous les messieurs présents voudraient aussitôt l'inviter à danser...

— L'ennui avec des jeunes filles aussi jolies que vous, c'est qu'elles s'attirent inmanquablement des ennuis — qu'elles le veuillent ou pas.

Thalia paraissait perplexe.

— Vous insistez beaucoup là-dessus... Mais j'avoue que je n'aurais jamais imaginé que la beauté pouvait être une source de problèmes, murmura-t-elle enfin. Je n'ai pas eu l'occasion de le vérifier jusqu'à présent.

— Parce que vous viviez dans un monde très protégé.

— C'est probable...

— Bref, une chose est certaine, Thalia : vous ne pouvez pas voyager seule.

— Si vous dites la vérité, que vais-je faire ? Que vais-je devenir ? demanda-t-elle en se tordant les mains. Je ne peux pas retourner chez moi... D'ailleurs, je n'ai plus de chez moi depuis la mort de mes parents.

Après un instant de réflexion, elle ajouta :

— Et vous avez certainement raison lorsque vous dites que mes amies ne me recevront pas avec un fol enthousiasme... Oh, elles seront heureuses de me voir pendant un jour ou deux ! Mais pas davantage. Mon Dieu, que vais-je devenir ? répéta-t-elle avec désespoir.

— Ne vous inquiétez pas trop à l'avance. Nous avons bien le temps de trouver une solution...

— Laquelle ?

— Ne soyez pas si impatiente, je vous promets que tout s'arrangera.

A vrai dire, il se demandait comment...

— Le sujet est clos pour l'instant ! dit-il en se levant de table. Si nous parlions plutôt de pays lointains ?

— Oh, oui !

— Je suis allé récemment au Japon et j'ai à bord quelques albums illustrés consacrés à ce magnifique pays. Aimeriez-vous les feuilleter ?

— Avec plaisir. J'ai toujours rêvé d'aller dans des pays exotiques...

Le ravissant visage de la jeune fille s'assombrit.

— Malheureusement je crains de ne jamais avoir l'occasion de faire de grands voyages !

— Comment pouvez-vous parler ainsi alors que vous vous trouvez à bord d'un yacht qui appareillera ce soir même ? lança le duc en riant avant de se diriger vers le salon.

Thalia baissa la tête avec confusion.

« Je devrais avoir honte de me plaindre », pensa-t-elle.

David revint quelques minutes plus tard avec trois gros ouvrages richement illustrés.

— Allons nous installer sur le pont, suggéra-t-il. Il fait si beau !

Thalia s'assit sur un fauteuil pliant en toile et commença à tourner les pages des livres que le duc venait de lui apporter, tout en lui posant une quantité de questions très pertinentes au sujet de ce pays qui, pour les Européens, gardait l'aura du mystère.

Tous deux étaient tellement absorbés par la lecture et la discussion qu'ils ne virent pas le temps passer. Quand un steward vint leur annoncer que le déjeuner était servi, ils s'exclamèrent de la même voix :

— Déjà ?

Puis, ensemble, ils éclatèrent de rire.

Sachant que son maître avait une invitée, le maître-coq s'était surpassé.

— Il faut féliciter le cuisinier, dit Thalia au steward qui desservait. C'était excellent !

L'employé s'inclina.

— Je transmettrai les compliments de Son Altesse au maître-coq.

Le duc attendit qu'il ait quitté la salle à manger pour remarquer :

— Il semblerait que tout le monde sache déjà qu'il y a une princesse de sang royal à bord de *La Sirène Bleue* !

— Apparemment, les nouvelles vont vite sur un bateau.

David examina sa passagère en souriant.

— Une drôle d'Altesse en tenue de moussaillon !

— Je suis bien contente que Gates ait trouvé des vêtements neufs à ma taille ! Je n'en espérais pas tant... Mais je me rends compte que je ne peux pas rester tout le temps ainsi vêtue.

— C'est certain !

— Cela m'ennuie de vous mettre encore à contribution... Hélas, je ne peux pas faire autrement !

La voyant hésiter, David demanda :

— Dites-moi ce qui vous tracasse.

— Il est hors de question que j'aie à faire des achats dans les magasins d'Athènes, où je suis bien connue. Je ne peux pas non plus aller récupérer mes toilettes chez mon oncle...

— Ce serait vous jeter dans la gueule du loup, comme aurait dit ma Nanny.

— Alors... euh...

— Alors ?

— Alors j'ai pensé que si vous acceptiez de me prêter un peu d'argent quand nous ferions escale en Italie, je pourrais acheter quelques vêtements. Je vous rembourserai, je vous le promets, dès que j'aurai un emploi.

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas pour cela. Je peux tout de même vous offrir une demi-douzaine de robes sans me retrouver ruiné !

— Je tiens à vous rembourser, insista-t-elle. Ne serait-ce que par principe...

— Nous verrons cela ! Lors de l'escale à Naples, vous pourrez faire quelques achats. A moins que vous ne préfériez attendre d'être à Marseille pour être vêtue à la mode française ? Et je serais très heureux si vous me permettiez de vous offrir votre garde-robe.

Voyant que la jeune fille s'appêtait à protester, il la réduisit d'un geste au silence.

— Considérez cela comme ma contribution à votre départ dans une nouvelle vie.

— Je vous remercie vivement, mais...

— N'en parlons plus. C'est décidé.

Le duc se dit ensuite que la meilleure solution serait ensuite d'emmener Thalia en Angleterre.

« Parmi mes nombreuses relations, il existe certainement des familles qui seraient ravies d'avoir pour leurs enfants une gouvernante aussi instruite et bien élevée... »

Il pinça les lèvres.

« Mais encore faudrait-il que le maître de maison ne soit pas un coureur de jupons ! Or même un saint perdrait la tête en voyant Thalia... »

Et comment expliquerait-il la présence de la jeune fille à bord de son yacht ?

« De plus, si l'on apprend qu'elle a voyagé seule avec moi, sa réputation sera irrémédiablement perdue ! »

Il se dit qu'il trouverait bien un moyen pour résoudre ce problème le moment venu.

— Je vais maintenant aller marcher à terre. Les occasions de faire de l'exercice à bord d'un bateau sont rares et je profite en général de chaque escale pour me dérouiller les jambes.

— J'aimerais bien vous accompagner, mais ce ne serait pas prudent. Imaginez que le hasard me fasse rencontrer des personnes de ma connaissance ! Et puis, comme je me sens encore un peu ankylosée, je risquerais de ne pas marcher assez vite.

— Demain ou après-demain, vous serez certainement remise. Vous avez dû vous apercevoir que la bibliothèque du salon est très bien fournie. N'hésitez pas à prendre tous les livres qui vous intéressent.

— Merci infiniment !

— Je vous préviens qu'il n'y a pas de romans à bord de *La Sirène Bleue*.

— Je l'ai déjà remarqué. Mais cela ne me dérange pas pour la bonne raison que je préfère lire des ouvrages plus sérieux.

« Elle est tellement différente d'une lady Evelyn ! pensa David avec étonnement. D'ordinaire ces jolies poupées ne lisent que des romans ou des revues de mode. Le genre de livres que j'ai fait acheter pour la bibliothèque du bord leur tomberait tout de suite des mains... »

Il alla mettre des vêtements plus commodes pour la marche et deux marins l'emmenèrent à bord d'une chaloupe jusqu'à la plage toute proche.

Accoudée au bastingage, Thalia le vit sauter à terre et traverser d'un bon pas le croissant de sable doré. Il se retourna et agita la main avant d'emprunter un étroit sentier caillouteux bordé d'aloès, de

lauriers-roses et d'oliviers.

La jeune fille le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse.

« J'aurais bien aimé aller avec lui ! » se dit-elle avec regret.

Le duc marcha pendant presque une heure avant de se décider à faire demi-tour. Il ralentit quelque peu son allure car il faisait de plus en plus chaud. Un soleil de plomb pesait et il n'y avait pas un souffle de vent pour rafraîchir l'atmosphère.

Lorsqu'il arriva à proximité de la baie où le capitaine Holt avait choisi de passer la journée, il s'étonna d'apercevoir à travers les branches des eucalyptus les mâts d'un autre bateau.

« Comme c'est bizarre ! pensa-t-il. Un autre navire dans cet endroit isolé ? Son capitaine aurait pu aller jeter l'ancre dans une baie voisine ! Pourquoi a-t-il choisi de s'installer juste à côté de *La Sirène Bleue* ? »

Mû par une sourde angoisse, il pressa le pas. En arrivant près de la baie, il vit qu'un yacht d'un modèle relativement ancien se balançait à quelques encablures du sien. Ce bateau à la coque noire était beaucoup plus grand et lourd que le yacht blanc aux lignes élancées que le duc avait fait construire dans l'un des meilleurs chantiers navals britanniques.

Son inquiétude décupla quand il s'aperçut que c'était un pavillon russe qui flottait à la poupe de l'autre navire. Alors il se mit à courir.

Son intuition lui disait que le prince Federovsky avait réussi à retrouver Thalia et que celle-ci était en danger...

« Et les hommes d'équipage ne sont même pas à bord ! »

Avant de partir se promener, il avait averti le capitaine Holt de ses intentions.

— Très bien, milord. Je profiterai de votre absence pour donner à mes hommes l'autorisation de se baigner. Ils en rêvent depuis que nous sommes arrivés en Méditerranée. Je les enverrai de l'autre côté de cette pointe de rochers où l'on trouve une plage beaucoup plus agréable que celle-ci. Et je crois bien que je les accompagnerai...

— Bonne idée ! J'irai moi aussi me baigner ce soir.

— Je pensais que vous vouliez lever l'ancre au coucher du soleil, milord ?

— Bah, nous aurons toute la nuit pour naviguer !

Le duc laissa échapper un soupir de soulagement en voyant qu'un canot l'attendait sur la plage. Gates, qui se tenait à côté, scrutait le sentier d'un air soucieux.

Dès qu'il aperçut son maître, il courut à sa rencontre en levant les bras au ciel.

— Ah ! Milord...

— Que se passe-t-il ?

— Cinq Russes sont arrivés. Impossible de discuter avec eux : ils

prétendent ne pas comprendre l'anglais. Quant à savoir si c'est vrai ou pas... Ils ont emmené la princesse au salon.

Le duc se sentit pâlir.

— Mon Dieu ! Pourquoi ne les avez-vous pas empêchés de monter à bord ?

— Pour la bonne raison qu'ils étaient armés. A leur arrivée, il n'y avait sur le pont qu'un steward de service et moi, car le capitaine et tous les hommes d'équipage étaient allés se baigner. J'ai été réveiller le maître-coq, qui faisait la sieste, et je lui ai demandé d'aller prévenir le capitaine

Holt de ce qui se passait. Il devrait revenir d'un instant à l'autre. C'est du moins ce que j'espère, sinon je nous vois mal partis...

— Pas de défaitisme, Gates, coupa le duc en sautant à bord de la chaloupe.

Il prit lui-même les avirons et rama de toutes ses forces vers *La Sirène Bleue*. Lorsqu'il gravit l'échelle de coupée, son valet lui mit un objet lourd et froid dans la main.

— Un revolver... Merci, Gates, vous pensez toujours à tout.

En quelques enjambées, le duc traversa le pont désert et ouvrit brusquement la porte du salon. Gates le suivit après avoir rapidement amarré le canot au bastingage.

Le duc eut un mouvement de stupeur en voyant Thalia jetée par terre et bâillonnée. Une terreur sans nom se lisait dans ses grands yeux dilatés. Deux marins russes étaient en train de lui lier les poignets avec des cordes de chanvre rugueuses tandis que deux autres lui entravaient les pieds.

Un homme à demi-chauve au visage profondément raviné et à l'estomac proéminent — le prince Federovsky, très certainement ! — surveillait la scène avec une visible satisfaction.

— Puis-je savoir ce que vous faites ici ? demanda le duc d'une voix qui claqua comme un coup de fouet.

Sans réfléchir, il avait parlé en russe. Le prince se retourna et lui adressa un regard plein de haine.

— Je suis venu chercher ce qui m'appartient, rétorqua-t-il d'un ton dur.

Le duc haussa les épaules.

— Comme si la princesse Thalia vous appartenait ! Comment avez-vous osé mettre le pied à bord d'un yacht britannique sans y avoir été invité ? Ignorez-vous à ce point les règles internationales ?

Les bras croisés, il dominait le prince Federovsky de toute sa taille.

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir laisser mon invitée tranquille et de retourner à bord de votre propre bateau.

En guise de réponse, le prince Federovsky se contenta de ricaner. Puis il sortit un revolver de sa poche. Avant que le duc ait le temps de

prendre son arme, Gates tira.

La balle se logea dans l'épaule du prince Federovsky qui s'effondra en hurlant de douleur. Déjà, un filet de sang maculait sa jaquette et tombait goutte à goutte sur le tapis.

Les quatre hommes qui étaient en train de ligoter Thalia abandonnèrent leur prisonnière pour courir chercher les armes qu'ils avaient déposées sur une table afin d'être plus libres de leurs mouvements.

A ce moment-là le capitaine Holt et une dizaine de ses hommes — pour la plupart encore en costume de bain dégoulinants d'eau — firent irruption au salon, revolver au poing.

Sans attendre d'en recevoir l'ordre, les marins russes posèrent les armes dont ils venaient de s'emparer et levèrent les mains en guise de reddition.

— Vous allez immédiatement transporter Son Altesse à bord de son yacht, ordonna le duc. Allez au port le plus proche et faites venir un médecin. Si votre maître n'est pas soigné à temps, il risque de se vider de tout son sang.

Comme il avait parlé en russe, les marins ne pouvaient pas prétendre n'avoir rien compris. Tête basse, ils s'exécutèrent. En les voyant jeter des coups d'œil en dessous aux armes qu'ils avaient abandonnées, le duc déclara d'un ton sec :

— N'espérez pas récupérer vos revolvers. Vous en faites si mauvais usage que vous ne méritez pas d'être armés !

Les quatre marins russes emmenèrent le prince Federovsky qui, les yeux clos, continuait à gémir. Le capitaine Holt les suivit pour s'assurer qu'ils quittaient tous *La Sirène Bleue*.

A bord de l'autre bateau, les hommes d'équipage qui surveillaient la scène avec leurs jumelles avaient déjà compris que les choses tournaient mal. Déjà, ils relevaient l'ancre et lançaient les machines...

Discrètement, le capitaine Holt, Gates et les hommes d'équipage s'étaient retirés, laissant le duc seul avec la jeune fille.

— Pauvre Thalia, murmura-t-il avec émotion.

Il lui ôta tout d'abord son bâillon puis se mit à défaire les cordes qui avaient déjà creusé de profonds sillons rouges dans sa chair délicate.

— Pauvre Thalia... répéta-t-il avant de la prendre dans ses bras pour la déposer sur un canapé.

Brusquement, elle éclata en sanglots.

— Chut, dit le duc en la berçant comme une enfant. C'est fini... Ils sont partis, vous n'avez plus rien à craindre...

— Je... j'ai eu si peur... balbutia-t-elle.

David essuya les joues ruisselantes de la jeune fille à l'aide de son propre mouchoir.

Elle le regarda avec adoration.

— Je... je priais pour... pour que vous arriviez à temps... Et vous êtes venu !

— Quand j'ai vu ce navire russe, j'ai su que vous étiez en danger.

— Le... le prince voulait m'emmener à... à bord de son bateau et... et m'épouser immédiatement.

— Vous n'avez plus rien à redouter de lui. Il a à penser à autre chose !

— Gates l'a... l'a blessé ?

— Il a l'épaule fracassée et a déjà perdu beaucoup de sang. S'il est soigné à temps, il survivra peut-être à sa blessure mais restera longtemps dans un état de grande faiblesse.

— Vous m'avez sauvé la vie ! fit Thalia avec une infinie reconnaissance. Oui, vous m'avez sauvé la vie deux fois déjà ! Comment pourrais-je jamais vous remercier assez ?

David la contempla avec admiration. Elle était si jolie et si attendrissante en même temps avec son visage baigné de larmes et ses grands yeux étincelants !

Sans réfléchir — parce que cela lui semblait tout naturel —, il lui caressa les cheveux dans un geste plein de tendresse. Puis il se pencha... Son intention avait été de l'embrasser sur le front, comme une enfant qu'il fallait rassurer.

Mais au lieu de cela, il lui effleura la bouche dans un baiser aussi léger que l'aile d'un papillon. Sous les siennes, les lèvres de Thalia étaient tellement douces, tellement tièdes qu'il perdit la tête. Et ce baiser qu'il avait voulu paternel devint de plus en plus passionné.

Il resserra son étreinte, tandis que Thalia se lovait contre lui, les yeux clos.

Enfin, il releva la tête.

— Je vous aime, s'entendit-il avouer avec ferveur.

— Moi... moi aussi, je... je vous aime, balbutia-t-elle. Je l'ai su lorsque vous m'avez prise dans vos bras pour la première fois, au moment où j'allais me jeter du haut du Parthénon... Mais je pensais que... que mes sentiments ne seraient jamais payés de retour.

— Vous êtes la femme que j'attendais depuis toujours et que je désespérais de rencontrer.

De nouveau, leurs lèvres se joignirent, tandis que leurs cœurs battaient à l'unisson et qu'ils multipliaient les serments d'amour. Combien de temps restèrent-ils enlacés ? Une heure, une éternité ou seulement cinq minutes ? Ils auraient été bien incapables de le dire !

Ce fut un coup bref frappé à la porte qui les ramena à l'instant présent.

— Oui ? lança le duc sans beaucoup d'aménité.

Il se leva pour recevoir l'importun. Quant à Thalia, elle resta assise

sur le canapé en s'efforçant de remettre un peu d'ordre dans sa tenue. Le pantalon de petit mousse en toile blanche que Gates lui avait apporté fraîchement repassé était maintenant sali et froissé par les cordes de chanvre.

Le capitaine Holt fit son entrée.

— Le yacht russe vient de lever l'ancre et je crois que, si nous voulons éviter des ennuis, nous serions bien inspirés d'en faire autant, milord.

— Vous avez raison. D'autres bateaux russes seraient capables de se lancer à notre poursuite...

— Tout est possible, milord.

— Lorsqu'ils apprendront que le prince Federovsky a été gravement blessé à bord de *La Sirène Bleue*, ses compatriotes voudront certainement le venger.

— On ne peut jamais prévoir quelles vont être les réactions des Slaves, milord.

— Donnez l'ordre de lever l'ancre immédiatement.

— Les machines chauffent déjà, milord.

On sentait en effet trépider faiblement les moteurs. Après le départ du capitaine, Thalia se jeta dans les bras de David.

— J'ai peur... murmura-t-elle. Le prince Federovsky n'a pas réussi à m'enlever cette fois, mais il recommencera.

— Dans son état ?

— Je le connais ! Tant qu'un souffle de vie l'animera, il tentera d'arriver à ses fins. De plus, il doit être maintenant animé d'un terrible esprit de vengeance. Vous vous êtes mis en travers de son chemin et il n'est pas homme à pardonner cela.

— Vous n'avez rien à craindre de lui et moi non plus, Thalia, assura le duc.

Il lui effleura les lèvres d'un léger baiser.

— Je me demande si je ne rêve pas... Quoi, j'ai enfin trouvé la femme de ma vie ? Celle qui - je l'aurais juré ! - n'existait pas sur cette terre.

Elle le regarda avec adoration.

— Lorsque vous êtes apparu en haut du Parthénon, j'ai cru que vous étiez un archange venu du ciel...

Il sourit.

— Hélas, je n'étais qu'un homme !

— Le plus bel homme du monde. Celui pour lequel mon cœur s'est tout de suite mis à battre...

Elle baissa les yeux en rosissant.

— Je suis prête à tout pour être avec vous... Je voudrais vivre dans votre ombre, vous suivre comme un petit chien, ne jamais vous quitter...

— Nous ne nous quitterons plus jamais, Thalia, dit-il en lui prenant les mains. Nous allons nous marier dès que possible...

Il fronça les sourcils.

— Où ? Quand ? Cela reste à décider... Et j'avoue que j'ai du mal à rassembler mes esprits quand vous êtes si près de moi.

Elle retint sa respiration.

— Vous... vous voulez vraiment m'épouser ?

— Une fois que vous serez à moi, le prince Federovsky n'osera plus rien tenter.

Il s'écarta de la jeune fille et se mit à marcher de long en large.

— Je sais ce que nous allons faire ! s'exclama-t-il soudain. Je vais dire au capitaine Holt de retourner au Pirée.

Thalia pâlit.

— Mon Dieu, vous voulez aller à Athènes ! Pourquoi ? Mais pourquoi ? Mon oncle...

— Nous ne le verrons même pas ! Nous nous rendrons directement au palais et je demanderai au roi Georges Ier de s'arranger pour que notre mariage soit célébré dans la chapelle royale.

— Croyez-vous que... que le roi acceptera ?

— Il n'y a aucune raison pour qu'il refuse une telle requête.

Thalia paraissait toujours très anxieuse.

— Mais pourquoi aller à Athènes ? Pourquoi ne pas attendre d'être en Angleterre ?

— Votre oncle pourrait empêcher votre mariage en Angleterre. Il est votre tuteur, n'est-ce pas ?

— Ou... oui.

— Étant donné que vous êtes toujours mineure, vous dépendez donc entièrement de lui. S'il veut que vous épousiez le prince Federovsky ou un autre, il a la loi de son côté et vous n'avez qu'à obéir.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Comme il doit être furieux contre vous — et contre moi —, il peut très bien interdire la célébration de notre mariage. C'est pourquoi il faut le prendre de vitesse... Si nous réussissons à ce que la cérémonie ait lieu avant qu'il se doute de quoi que ce soit, et en présence de Leurs Majestés, il n'osera rien tenter. Comment pourrait-il, en effet, s'opposer directement aux souverains de son pays ?

Thalia joignit les mains.

— Vous avez trouvé la seule solution possible pour l'empêcher de nous nuire ! Mon oncle sera très dépité lorsqu'il apprendra le tour que nous lui avons joué... Mais il ne lui restera plus qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur, car il est certain que jamais il n'aura l'audace de se dresser ostensiblement contre le roi !

— Une fois que vous serez devenue ma femme, je ferai insérer

l'annonce de notre mariage dans tous les journaux. Votre oncle sera bien obligé de reconnaître qu'il a perdu la partie, car s'il avait des droits sur la princesse Thalia Spiros, il n'en aura plus aucun sur la duchesse de Sherbourne.

Thalia se haussa sur la pointe des pieds et noua ses bras autour de la nuque de David.

— Je vous aime parce que vous êtes l'homme le plus merveilleux, le plus extraordinaire du monde !

Il sourit avec attendrissement.

— Et moi, je vous aime parce que vous êtes la femme la plus merveilleuse, la plus extraordinaire du monde, fit-il en écho.

Ils arrivèrent au Pirée un peu avant minuit. La mer, aussi calme qu'un lac, reflétait le croissant de lune doré et les myriades d'étoiles qui scintillaient dans un ciel de velours noir.

Laissant Thalia à la garde des hommes d'équipage — tous armés et très déterminés —, le duc prit un fiacre pour se faire conduire au palais.

A cette heure tardive, il craignait que Leurs Majestés ne se soient déjà retirées dans leurs chambres, mais un écuyer lui apprit que ce n'était pas le cas et le conduisit dans un petit salon.

— Le duc de Sherbourne ! annonça-t-il.

Le roi, qui était assis sur un canapé à côté de la reine, un livre à la main, se leva brusquement.

— Sherbourne ! s'exclama-t-il avec inquiétude. Pourquoi êtes-vous de retour à Athènes alors qu'il n'en a jamais été question ? Que s'est-il passé ? Auriez-vous rencontré... des difficultés ?

— Pas du tout celles que vous pourriez imaginer.

— Apollon...

— ... attend que vous alliez le découvrir dans la caverne que vous m'aviez indiquée.

— Ah ! fit le roi avec un soupir de soulagement. Alors expliquez-moi maintenant les raisons de votre présence au palais.

— C'est une histoire invraisemblable... Mais peut-être avez-vous déjà quelques soupçons ? Vous êtes-vous demandé pourquoi la statue de la déesse Aphrodite était restée au palais alors que la caisse avait bien été chargée dans la voiture ?

La reine hocha la tête.

— Je suis sûre que c'est cette petite friponne qui a pris la place d'Aphrodite !

— En effet, admit le duc. Cette petite friponne, comme vous dites, est arrivée à bord de mon yacht dans la caisse qui était censée contenir la statue.

— Asseyez-vous donc, Sherbourne, et racontez-nous tout cela en

grand détail, dit le roi.

Le duc fit aux souverains un récit fidèle de ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté Athènes. Il expliqua comment, après avoir été cacher la statue d'Apollon dans la grotte, il avait découvert une passagère clandestine à bord...

— Elle était restée pendant de longues heures les jambes pliées et ne pouvait presque plus marcher.

Avec un sourire, le duc ajouta :

— Et elle craignait que je ne la jette par-dessus bord. Il paraît que c'est le sort que l'on réserve sur certains bateaux aux passagers clandestins.

— La pauvre enfant ! s'exclama la reine, apitoyée.

— Tiens, vous ne l'appeliez plus « la petite friponne » ? demanda le duc en riant.

— Friponne ou pas, cette jeune princesse grecque vous a donné beaucoup de soucis depuis que vous l'avez découverte en haut du Parthénon, déclara le roi avec sévérité.

— Je ne vous ai pas encore tout dit ! Figurez-vous que j'étais allé faire une longue promenade à terre et qu'à mon retour, il y avait un bateau russe ancré à côté du mien.

La reine porta la main à son cœur.

— Mon Dieu ! Celui du prince Federovsky !

— Exactement !

Le duc conta alors comment, en montant à bord, il avait découvert Thalia bâillonnée et ligotée.

— Mais c'est terrible ! s'écria la reine, qui était devenue toute pâle.

— Et que faisaient vos hommes d'équipage pendant ce temps-là ? demanda le roi.

— Ils avaient eu l'autorisation d'aller se baigner. Comment aurais-je pu soupçonner que le prince Federovsky était capable d'enlever une passagère à bord d'un bateau battant pavillon britannique ? Honnêtement, je pensais ne rien avoir à craindre.

— On voit bien que vous ne connaissez pas le prince Federovsky ! soupira la reine.

Elle se tordit les mains.

— Et maintenant, où est cette pauvre petite Thalia ? A bord du bateau du prince, je suppose ! Mais c'est dramatique ! Que pouvons-nous faire ?

— La situation s'est retournée comme par miracle. Mon valet a logé une balle dans l'épaule du prince — qui a perdu beaucoup de sang et doit être maintenant en piètre état, mais j'avoue que je n'éprouve aucune pitié à son égard ! —, les hommes d'équipage sont revenus et ont reconduit *manu militari* les Russes jusqu'à leur bateau. Quant à moi, je n'ai eu qu'à délivrer Thalia de ses liens...

— Seigneur, quelle dramatique histoire ! s'écria la reine. Mais grâce au ciel, tout est bien qui finit bien.

— Non, l'aventure n'est pas encore terminée ! dit le duc.

Il se tourna vers le roi.

— Pour éviter que l'oncle de Thalia, se prévalant de son autorité, ne m'oblige à lui rendre sa pupille, je vais épouser cette dernière sans délai. S'il était possible que le mariage soit célébré dans la chapelle royale, en présence de Vos Majestés, le prince Spiros se trouverait alors obligé de déclarer forfait.

Le roi éclata de rire.

— Sherbourne, vous ne cesserez jamais de me surprendre ! Je comprends que vous souhaitiez épouser la princesse Thalia car c'est la plus jolie femme du monde...

Il s'inclina galamment devant la reine.

— Après vous, bien entendu, chère amie.

Sa voix devint très grave.

— Mais j'ai besoin de savoir quelque chose. Thalia, qui préférerait mourir plutôt que d'épouser le prince Federovsky, a-t-elle accepté de devenir votre femme ?

La reine bondit.

— Voyons, mon ami ! Comment pouvez-vous comparer le prince Federovsky au duc de Sherbourne ?

— Thalia et moi nous nous aimons, déclara le duc avec simplicité. J'espère être aussi heureux avec elle que vous l'êtes avec Sa Majesté la reine Olga, Majesté.

— Mais pour que le prince Spiros n'ait pas le temps de vous causer des ennuis, ce mariage doit avoir lieu le plus vite possible, dit le roi.

— C'est ce que Thalia et moi souhaitons.

— Il sera célébré à neuf heures demain matin dans la chapelle du palais, Sherbourne ! Et nous serons ravis, Olga et moi, d'être vos témoins.

— J'espérais que vous alliez me proposer cela, Majesté. Je vous en suis très reconnaissant. Tout de suite après la cérémonie, j'emmènerai Thalia en voyage de noces à bord de *La Sirène Bleue*, et ensuite nous retournerons en Angleterre.

— Je vais immédiatement donner les ordres nécessaires, dit le roi en se levant pour aller sonner.

— Merci, Majesté. Quant à moi, il ne me reste plus qu'à rentrer à bord pour apprendre la bonne nouvelle à Thalia.

La reine laissa échapper une brève exclamation.

— David, vous avez oublié quelque chose d'extrêmement important !

— Quoi donc ?

— Cette pauvre enfant ne doit pas avoir avec elle d'autres

vêtements que la robe qu'elle portait au moment où elle s'est cachée dans la caisse destinée à transporter Aphrodite.

— C'est la vérité, dit le duc en souriant. Comme cette robe était en bien triste état, mon valet lui a trouvé un costume de petit mousse qui, ma foi, lui va à ravir.

— Je veux bien vous croire, mais elle ne peut pas se marier en tenue de petit mousse !

— Certainement pas, renchérit le roi. Que pouvons-nous faire ? C'est que le temps est plus que limité...

— En effet, murmura le duc. J'avoue ne pas avoir un seul instant pensé à ce détail pourtant fort important pour une femme. Où trouver une robe blanche ? Aucune boutique de mode ne sera ouverte à l'heure du mariage...

— Je m'occupe de tout, décida la reine. Amenez-moi Thalia demain matin à huit heures et je l'habillerai en vraie mariée.

— Vous êtes trop bonne, Majesté ! dit le duc, visiblement soulagé.

— Et comme nous avons la même taille, je lui offrirai quelques-unes de mes robes neuves pour partir en voyage de noces. Cela vous évitera de devoir faire escale dans un port pour courir les magasins.

— Vous êtes trop bonne, Majesté, répéta le duc.

— Thalia trouve certainement amusant d'être déguisée en petit mousse, mais elle aurait été bien déçue de ne pas avoir d'autre tenue pour le plus beau jour de sa vie !

Le visage du duc s'assombrit.

— Cela n'aurait pas été le plus beau jour de sa vie si elle avait été forcée d'épouser le prince Federovsky !

— Ne pensons plus à ce déplaisant individu, dit la reine. Vous l'avez mis hors d'état de nuire... tant mieux !

— J'espère que cela n'aura pas de suites et qu'il n'aura pas l'idée de porter plainte...

— Oh, il n'y a pas de danger que cela arrive ! assura le roi. Il sait parfaitement que cela risquerait de dégénérer en incident diplomatique... En fait, c'est vous, au contraire, qui pourriez porter plainte pour violation de propriété privée.

— Ma foi, j'étais en état de légitime défense, fit le duc en riant. Ne s'est-il pas introduit à bord de mon yacht comme un voleur ?

— Et comme un voleur, il a reçu quelques plombs...

— Une balle de bon calibre qui lui a fracassé l'épaule, oui !

Le duc s'inclina devant la reine et lui baisa la main.

— Merci pour tout ce que vous faites pour nous, Majesté. Thalia et moi vous en serons reconnaissants toute notre vie.

Il remercia ensuite le roi et regagna *La Sirène Bleue* qui était gardée par une équipe de cinq hommes armés.

Thalia, qui guettait son retour, se précipita vers lui.

— Alors ? demanda-t-elle avec anxiété.

David l'enlaça.

— Mon amour, nous nous marierons demain à neuf heures dans la chapelle royale. Sa Majesté la reine Olga elle-même a promis de vous trouver une robe blanche et de vous aider à vous préparer.

Le lendemain matin, l'orgue préludait doucement quand le duc fit son entrée dans la chapelle ornée de lys et de roses blanches.

L'organiste se mit à jouer plus fort lorsque le roi Georges Ier conduisit Thalia à l'autel. La jeune fille portait le long voile en dentelle et la somptueuse robe de mariée qui avait été celle la reine Olga...

Après la plus émouvante des cérémonies, le duc passa à l'annulaire gauche de Thalia l'étroite alliance en or que le roi lui avait glissée dans la main en disant :

— J'ai envoyé un écuyer chercher cet anneau chez le joaillier du palais. J'espère qu'il n'est ni trop grand ni trop petit...

— Majesté, je suis confus ! C'est moi qui me marie... et je ne pense à rien !

Il fallut signer les registres, puis poser pour le photographe... et la reine put enfin emmener la nouvelle duchesse de Sherbourne revêtir l'une des tenues de voyage qu'elle lui offrait.

Thalia revint un quart d'heure plus tard portant un ravissant ensemble en soie bleue que la reine avait récemment reçu de Paris. Un chapeau orné de petites plumes d'autruche était posé sur ses cheveux simplement relevés en bandeaux.

La duc consulta sa montre de gousset.

— Mieux vaut que nous ne tardions pas ! Car même si nous n'avons désormais plus rien à redouter de la part du prince Spiros, j'avoue que je ne tiens pas spécialement à recevoir sa visite !

Thalia frissonna.

— Moi non plus !

Voyant que, suivant les instructions qui lui avaient été données, le majordome était en train de déboucher une bouteille de champagne, le roi sourit.

— Restez avec nous quelques instants de plus, Sherbourne ! Juste assez de temps pour boire un doigt de champagne et nous permettre de vous offrir tous nos vœux de bonheur ainsi qu'à la jolie duchesse...

Lorsque les nouveaux mariés arrivèrent sur le quai, les moteurs de *La Sirène Bleue* ronronnaient déjà.

Le pont était décoré d'une multitude de fleurs blanches et de petits drapeaux grecs et anglais. Il y avait aussi une profusion de fleurs dans le salon...

— D'où vient tout cela ? s'étonna le duc.

— Très peu de temps après votre départ, deux valets du palais sont venus décorer le bateau, répondit le capitaine Holt. Ordre de Sa Majesté le roi Georges Ier, m'ont-ils dit.

Déjà, les marins larguaient les amarres... Lentement, le grand yacht quitta le quai et se dirigea vers la pleine mer.

Accoudés au bastingage, David et Thalia regardaient s'éloigner la terre. Le soleil brillait dans un ciel d'un bleu aussi intense que les yeux de Thalia, de courtes vagues crêtées d'écume étincelaient de mille paillettes argentées, tandis que des mouettes planaient dans le sillage du bateau en lançant des cris perçants.

Thalia se lova contre celui qui venait de devenir son mari.

— Je suis heureuse ! Si heureuse que j'ai l'impression que mon cœur va éclater.

Le duc la prit par la taille.

— Moi aussi, je suis heureux... Je vous aime, Thalia.

Elle leva vers lui un regard ébloui avant d'avouer dans un souffle :

— Je vous aime, David.

Fin